



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

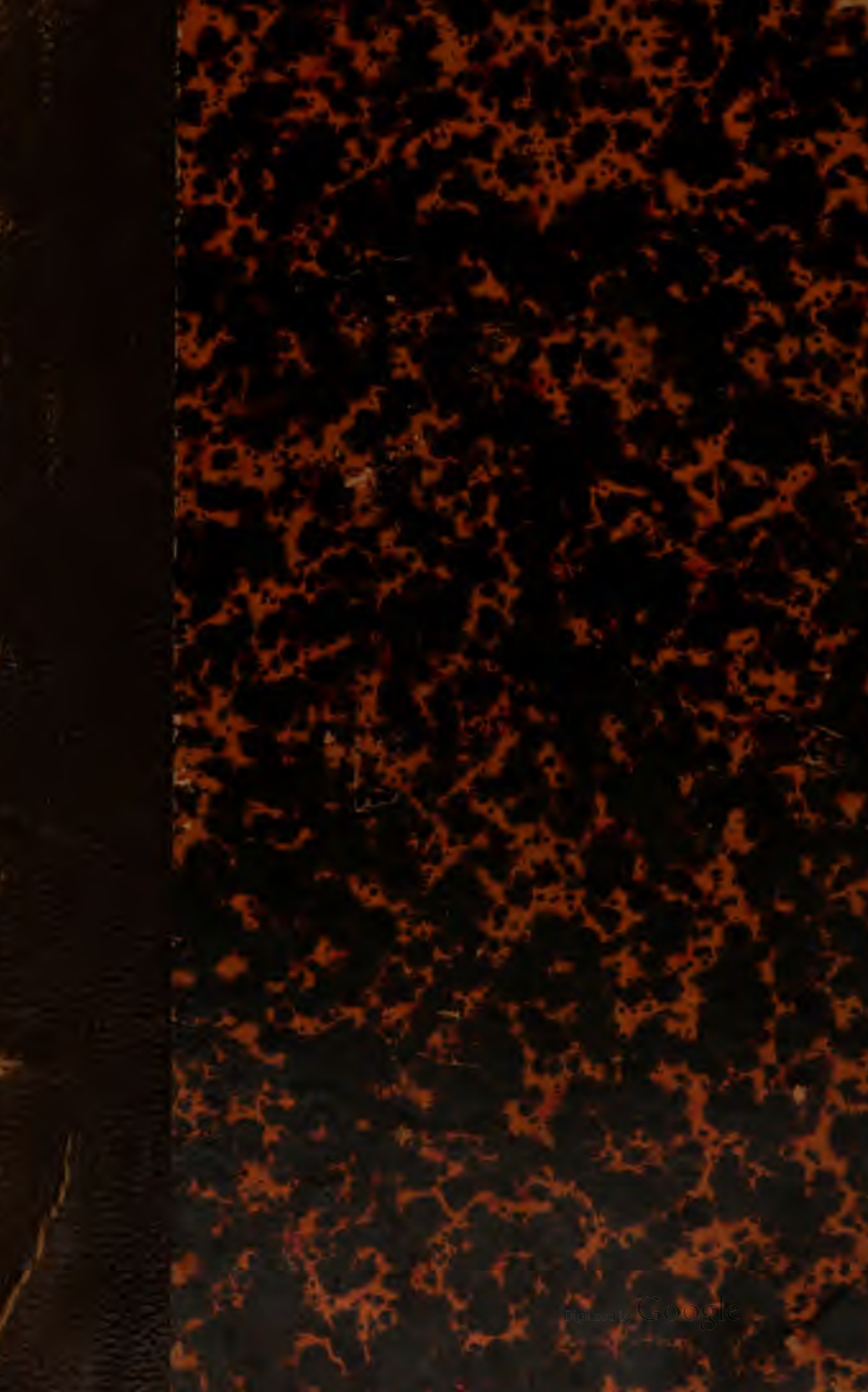
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

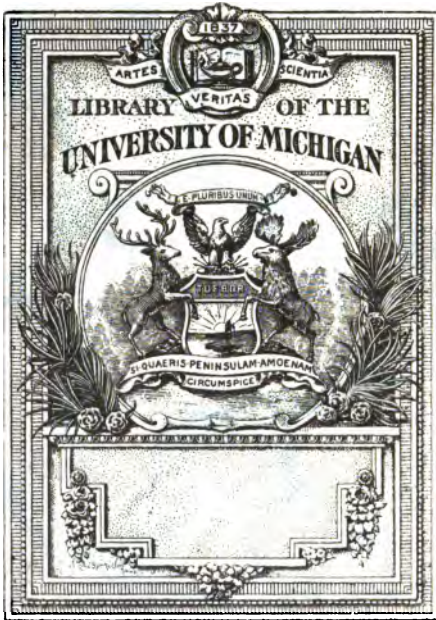
We also ask that you:

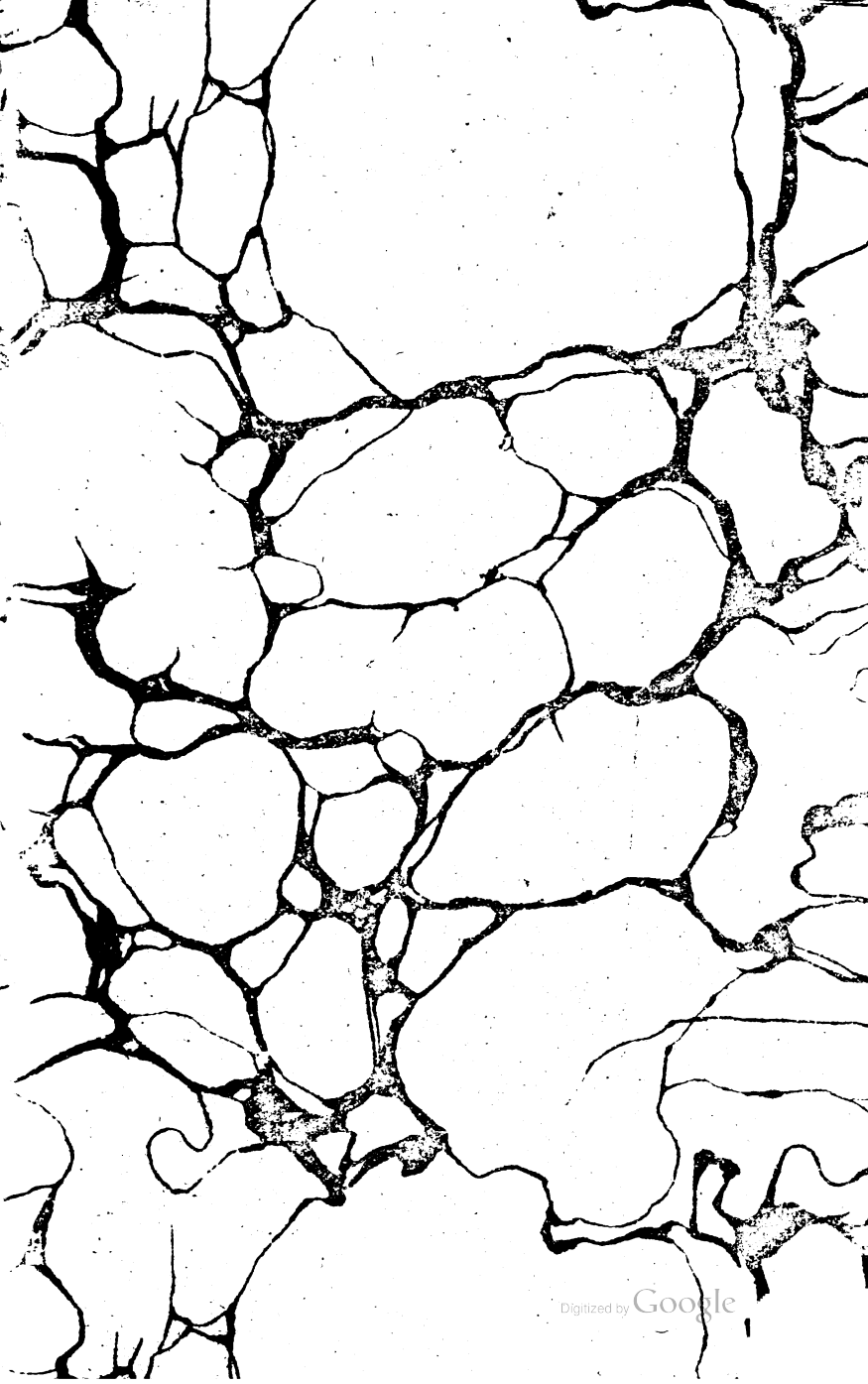
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







848

L17

P64

LA FONTAINE



J. DE LA FONTAINE

D'après le tableau de De Troy,
conservé à la Bibliothèque de Genève.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE

LA FONTAINE

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

EDMOND PILON



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique*.

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.

AVANT-PROPOS

Voilà un homme que l'on a appelé, en raison de sa simplicité, de ses distractions et de son humeur, bien souvent, un *bonhomme*. Il n'y a rien de désobligeant à cela, et le mot doit être entendu dans sa rusticité et dans sa finesse.

L'on connaît la sévérité de Mme de Sévigné à l'égard de ceux qui restent insensibles à tout ce que ce *bonhomme* apporte de génie dans ses *Fables*. « On ne fait point, dit-elle, entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des *Fables* de La Fontaine (1). »

Ce n'est point pour de tels esprits que ce livre a été composé; mais ce n'est pas pour eux non plus qu'écrivait La Fontaine. « Cette porte leur est fermée », disait l'épistolière; et il n'y a pas de grâce qui la leur puisse ouvrir.

Ce livre ne s'adresse pas uniquement à une élite, et ce serait méconnaître notre *bonhomme* que de réserver le choix de ses pages aux seuls lettrés. « Il est pour tous les esprits et pour tous les âges », pensait déjà Voltaire en son temps. Et Taine, plus près de nous, avec conviction : « C'est La Fontaine qui est notre Homère. D'abord, il est universel comme Homère. » La raison de cette universalité

(1) MME DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Bussy* (14 mai 1686).

n'est point toute dans la malice du trait, la véracité des peintures des caractères, mais encore elle est dans un attachement constant à la nature.

Lorsque Alfred de Musset nous fait voir La Fontaine endormi « sous les arbres de Versailles, ses gros souliers pleins d'herbes (1) », dans un certain sentier où personne ne viendra plus après lui cueillir les fleurs, n'entend-il point nous montrer que c'est en se rapprochant de cette nature, en l'aimant et la comprenant que le *bonhomme* a conquis les cœurs ?

La Fontaine n'est pas seulement de chez nous comme Rabelais, Molière, Voltaire par le fait qu'il éleva vers la perfection le beau langage. La prestesse du récit dans la prose, la limpidité du vers, la facilité du rythme dans la poésie, enfin, dans les diverses œuvres, le choix savoureux des mots, ces qualités existent bien chez lui; mais il a, en plus de ses émules, une sorte d'heureuse négligence, d'abandon exquis et naturel au moyen de quoi il les masque. « Il n'a pas l'air d'un écrivain (2). »

Le secret de sa domination n'est pas ailleurs que là; et il faut voir aussi que c'est en restant « par l'accent et l'allure le plus Français de tous nos poètes (3) » qu'il a conquis cette popularité, la seule dans toutes nos lettres qui soit sans mélange.

E. P.

(1) A. DE MUSSET, *Œuvres complètes* réunies et annotées par Maurice Allem (1911).

(2) TAINÉ, *La Fontaine et ses fables*.

(3) SULLY-PRUDHOMME, *Discours prononcé à l'inauguration de la statue de La Fontaine* (1891).

LA FONTAINE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE ET DÉBUTS DE LA FONTAINE

- I. Naissance et jeunesse du poète. — II. Débuts littéraires.
III. « Les Rieurs du Beau-Richard ».*

I

De minces bouquets d'arbres et de hauts peupliers dominant la vallée d'un côté et, de l'autre, des coteaux plantés de vignes se succédant par ondulations, une courbe de rivière interrompue par des îlots et des moulins, coupée par un vieux pont, voilà le frais paysage de Champagne où, pour la première fois, le petit Jean de La Fontaine ouvrit ses regards à la limpidité du jour. Là, devant Château-Thierry, la belle Marne avance à flots paisibles et la modération de son cours, en se propageant aux collines et jusqu'aux campagnes où sont les garennes des *Fables*, étend au paysage ce rythme et cette mesure qui ont fait dire à Taine que tout était, dans cette région, tourné beaucoup plus « vers la délicatesse que vers la force ». D'Essonnes à la Ferté, en passant par Nogent-l'Artaud, ce ne sont que rus coulant sous les saules, boqueteaux disposés sur les pentes et de frais villages aux vieux noms poétiques : Saacy, Charly, Saul-

chery, Azy et Chezy. Le plus grand d'entre eux, une ville déjà, de qui les tours, les flèches et les clochers dominant au-dessus des arbres, n'est autre que *Chaury*, le Château-Thierry de notre poète.

C'est à Château-Thierry, le 8 juillet 1621; que Jean de La Fontaine naquit de Charles de La Fontaine, maître des eaux et forêts, et de Françoise Pidoux, fille du bailli de Coulommiers.

Les La Fontaine étaient depuis longtemps du pays; le fabuliste pourra le dire, plus tard, en toute certitude :

Je suis un homme de Champagne.

Ses ancêtres, pour la plupart, appartenaient à la petite bourgeoisie laborieuse; plusieurs avaient été marchands; l'un d'eux même, Pierre de La Fontaine, avait exercé la profession de drapier; son fils, nommé également Pierre, avait épousé Martine Josse (vous êtes orfèvre, monsieur Josse!) et ce n'est que par la suite qu'on vit les La Fontaine s'élever à un plus haut rang, devenir conseillers au grenier à sel, contrôleurs des actes et tailles, maîtres des eaux et forêts, baillis ou avocats.

« Dans sa ville natale, au pied de la montagne que couronnait le vieux château-fort, écrit M. Paul Mesnard, la maison où le charmant poète entra dans la vie est toujours là. » Et de fait, la voici toute vétuste et rustique avec ses fenêtres anciennes, sa courette et son perron à rampe; le vieux puits existe encore et, dans le jardin qui avoisinait les Cordeliers, voilà les allées où notre Bonhomme courut quand il était enfant, où un peu plus tard avec son frère puîné Claude, sa demi-sœur, Anne de Jouy, après avoir bien joué, il buvait du vin frais, mangeait des *croquets* de Reims et des *dauphins* de Chaury (1).

De la rue des Cordeliers, où se trouvait la demeure de La Fontaine, à l'église Saint-Crépin, paroisse de ses parents,

(1) Claude de La Fontaine, frère puîné du poète. Il se fit prêtre et vécut à Nogent-l'Artaud. Françoise Pidoux, avant d'épouser Charles de La Fontaine, avait été mariée à Louis de Jouy, marchand à Coulommiers. La demi-sœur de notre poète, Anne de Jouy, était issue de ce mariage.

il y a peu de distance et, c'est là que son père Charles, sa maman Pidoux, « le parrain honorable homme Jean de La Fontaine, la marraine damoysselle Claude Josse, femme de Louis Guérin », portèrent l'enfant à baptiser.

L'enfance de La Fontaine fut celle d'un gamin de province, d'un « garçon de Champagne » à écrit Tallemant. Son enfance, « sa vie de petit écolier, ajoute M. Paul Mesnard, n'ont laissé que peu de traces, et toutes ne sont pas certaines ». Et Walckenaer : « Son éducation paraît avoir été négligée; l'on croit qu'il étudia d'abord dans une école de village (1), ensuite à Reims, ville pour laquelle il avait une prédilection particulière. » A Reims, Jean rencontra ses premiers amis, Pintrel, le peintre Hélart, mais surtout Maucroix. Celui-là « ce fut le préféré » (Émile FAGUET). L'on sait qu'adolescents ils aimaient, l'un et l'autre, autant la poésie et les belles Rémoises; on les voyait ensemble à la foire de la Couture, au-devant de la cathédrale, d'autres fois, dans « ces vertes prairies », cette « campagne azurée » que Maucroix a, plus tard, célébrées, jusque sous ces treilles où venaient les Champenois; car, ainsi que l'a écrit l'un d'eux, le jovial Clerc de Troyes :

En Picardie sont li bourdeur
Et en Champaigne li buveur.

La vocation religieuse, qui devait un jour devenir si durable pour Maucroix, sembla vouloir s'emparer un moment sérieusement de La Fontaine. Lui que les régents du collège de Château-Thierry avait jugé un « bon garçon, fort sage et modeste (2) » aspira au recueillement de la vie ecclésiastique. On le vit à dix-neuf ans entrer comme novice chez les Pères de l'Oratoire, à Jully d'abord, à Paris

(1) N'est-ce point ce que l'auteur de la *Comédie humaine*, ce que Balzac a voulu exprimer de l'auteur de la comédie des bêtes, lorsqu'il a écrit : « Si La Fontaine étudia, ce fut sous des maîtres de campagne; quant aux grands enseignements, ils lui vinrent de la nature. »

(2) « Il n'est pas sans vraisemblance qu'il fit là ses classes et que nous avons un souvenir de ce collège dans le précieux petit volume dont la découverte est due à M. Rathery et qui avait appartenu aux Pintrel. C'est un exemplaire de Lucien (August. Picton 1621) en haut de la première garde intérieure duquel on lit : de *La Fontaine, bon garçon fort sage et fort modeste.* » (P. MESNARD).

ensuite; mais cette vie de renoncement et de méditation était peu conforme au destin d'un garçon déjà grand rêveur, distrait, nonchalant et chez qui le goût des femmes apparaissait fort. Au bout de dix-huit mois, le fils du maître des eaux et forêts abandonna les Pères. Étudiant en droit, puis reçu avocat au Parlement en même temps que François de Maucroix, il ne sembla pas plus s'accoutumer aux querelles des Chicaneau et des Dandin qu'aux exigences d'une vocation érémitique. L'auteur de ce petit chef-d'œuvre des *Fables* : l'*Huître et les deux plaideurs* se montra complètement inapte à soutenir les arguties de la basoche. C'est alors que Jean abandonna Paris, « comme il était venu », et, vers ce temps de sa vie, commença de

Manger le fonds avec le revenu.

Sa candeur profonde, sa rêverie indolente, son désintéressement complet aux biens de ce monde ne laissèrent point de percer dans son caractère; il est, dès ce moment, un badin, un flâneur, *a trifler*, a dit lord Macaulay; l'insouciance de son humeur n'a désormais d'égale que cette aptitude à l'affection et à l'amour dont il avouera un jour la mobilité :

*Je suis chose légère et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur... (1).*

Ainsi, dès le début, bien avant que d'écrire, il est ce libre esprit, ce songeur indépendant, cet admirateur de tout ce qui est beau et bien dans le monde, ce Polyphile si délicieux dont il a, dans *Psyché*, tracé l'effigie touchante. Son lent et beau génie, qui ne s'éveilla qu'assez tard dans les lettres, a peu de sel encore, peu de saillies; mais, déjà, soit qu'il observe les gens, étudie la nature ou recherche l'amitié, il commence d'« errer parmi des milliers de sentiments fins, gais et tendres » (TAINE).

Le chevaleresque amour des dames, qui venait de s'affirmer dans des écrits précieux du ton de *la Guirlande* (2),

(1) *Discours à Mme de La Sablière.*

(2) *La Guirlande de Julie* parut en 1641 et non 1633 comme on le pensa longtemps.

avec une sorte d'idéalisme, était assez contraire à l'humeur narquoise et vivante de garçons comme Maucroix et La Fontaine. Au moment que Maucroix commençait de brûler pour Henriette de Joyeuse, plus tard marquise de Brosse, il fallait voir que Jean, laissant à M. de Montausier le subtil respect, s'en allait, « la nuit, une lanterne sourde à la main et en bottines blanches » courtoiser les belles (1). Une aventure galante avec la femme du lieutenant général de Château-Thierry ne manqua pas d'ébruiter bientôt les dispositions badines d'un gaillard audacieux. Le maître des eaux et forêts pensa qu'un établissement avantageux dans le monde et un mariage convenable aideraient son fils à ramener un peu plus d'ordre dans sa nature (2). Il y avait dans ce temps-là, à la Ferté-Milon, une jeune et jolie fille de seize ans, nommé Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage de cette ville. C'est elle qu'en 1647, Charles de La Fontaine fit épouser à Jean; en même temps le père transmit sa charge à son fils; c'est assez dire que, quand la traduction de l'*Eunuque* de Térence parut, en 1654, sous le nom de La Fontaine, il y avait sept ans déjà que le Champenois était devenu un notable de sa ville, et, par la naissance de son enfant Charles, avait semblé fonder lui-même un foyer (3).

(1) TALLEMANT DES RÉAUX.

(2) Le père de La Fontaine avait beaucoup d'affection pour son fils. « Quoique ce Bonhomme n'y connût presque rien, il ne cessait pas de l'aimer passionnément, et, il eut une joie incroyable, lorsqu'il vit les premiers vers que son fils composa » PERRAULT, *Vie de La Fontaine*.

(3) Charles de La Fontaine, le fils unique du poète et de Marie Héricart, naquit à Château-Thierry le 8 octobre 1653; François de Maucroix fut son parrain. Que d'anecdotes n'a-t-on pas contées sur les rapports du père et du fils? TITON DU TILLET (*Parnasse français*), MONTENAULT (*Vie de La Fontaine*) ont propagé partout l'histoire des fameuses distractions du Bonhomme ne reconnaissant jamais son enfant. « C'est votre fils, lui dit-on dans le monde, en le lui présentant. » « Ah! répond-il, j'en suis bien aise. » Mathieu MARAIS (*Histoire de la vie et des ouvrages de M. de La Fontaine*) se défie de l'exagération de ces anecdotes dont plusieurs sont nettement apocryphes.

II

Le goût des anciens, que La Fontaine ne cessa de faire éclater toute sa vie dans ses œuvres, commença de se manifester en même temps que l'amour ingénu dont il témoigna pour la poésie. « Il ne parlait pas ou voulait toujours parler de Platon », écrira de lui, un jour, Louis Racine. C'est à François de Maucroix qu'il devait cette connaissance de Platon; Plutarque avait ses préférences (1); Horace, Virgile l'encharmaient; et, pour Homère et Quintilien, Pintrel les lui avait fait lire.

On sait de la manière qu'il connut Malherbe et comment, ayant vingt-deux ans, l'ode sur la mort de Henri IV, lue en sa présence par un officier, fit sur lui une impression telle « qu'après avoir passé les nuits à l'apprendre par cœur, il allait de jour la déclamer dans les bois » (2).

Cette préparation sévère à la poésie ne laisse pas de donner quelque raideur et quelque enflure à *l'Eunuque*, cette comédie en cinq actes qu'il tira de Térence et dont il avait l'humilité de dire que ce n'était que la « médiocre copie d'un excellent original ».

L'Ode sur la paix, que nous donnons ici et que l'auteur composa pour Fouquet, en 1659, lors de la conclusion de la paix des Pyrénées, trahit quels progrès La Fontaine accomplit, après sa traduction de *l'Eunuque*, en quatre ou cinq ans. La strophe ne se ressent plus ici des tâtonnements de l'écolier; elle est ample, ailée, se déploie avec aisance, et l'auteur de *Psyché*, de *l'Astrée*, de *Daphné* et de *Galatée* apparaît déjà dans le ton pastoral du poème.

(1) L'abbé d'Olivet a remarqué que les exemplaires de Plutarque et de Platon qui avaient appartenu à La Fontaine étaient annotés, à chaque page, de la main du poète et que « la plupart de ses notes étaient des maximes qu'on retrouve dans ses fables ».

(2) D'OLIVET, *Histoire de l'Académie*.

ODE POUR LA PAIX

(1659)

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée ;
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée.

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure (1),
Fait déjà refleurir Vaux (2) ;
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage...

O paix, infante des cieux,
Toi que tout heur accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'infante d'Espagne.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous mes moutons,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie,
Et ne permets qu'à l'amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère,
Qui court d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère.

(1) Jules Mazarin. La paix des Pyrénées.

(2) Le cardinal s'arrêta à Vaux en se rendant à Saint-Jean-de-Luz.

Et qui, du berger tremblant
 Voyant le peu de courage,
 S'endorme ou fasse semblant
 De s'endormir à l'ombrage.

O paix ! source de tout bien,
 Viens enrichir cette terre,
 Et fais qu'il n'y reste rien
 Des images de la guerre.

Accorde à nos longs désirs
 De plus douces destinées ;
 Ramène-nous les plaisirs,
 Absens depuis tant d'années.

III

La même année que l'*Ode à la paix*, La Fontaine écrit *les Rieurs du Beau-Richard*. C'est un ballet de sa manière, composé à Château-Thierry et qui a pour cadre « le carrefour formé par l'intersection de la place du Marché, de la rue du Pont et de la Grande-Rue (1) ». C'est au Beau-Richard, durant la saison d'été, que les clerks, marchands, bourgeois et autres lurons venaient, par devant les maisons du savetier et du financier, coqueter et deviser avec les belles « guillemettes » de Chaury (2). Les de La Haye, de Bressay, de la Barre et autres amis champenois de La Fontaine prêtèrent leur concours à la représentation de cette « bluette qui, par le style et par la forme du vers, ainsi que par la naïveté narquoise du dialogue, va rejoindre et continuer nos anciennes *farces* (3) ».

(1) Émile DERAINÉ, *Au pays de Jean de La Fontaine* (1909).

(2) N'est-ce point parmi ces plaisants que Boileau rencontra, ainsi qu'on l'a dit, les originaux de son *Repas ridicule* (*Satires*) ? Il y a tout lieu de le penser.

(3) Paul MESNARD, *Œuvres de Jean de La Fontaine* (coll. des grands écrivains).



I. ES

RIEURS DU BEAU-RICHARD

BALLET (1)

(1659)

PROLOGUE

Le théâtre représente le carrefour *du Beau-Richard*, à Château-Thierry.

UN DES RIEURS *parle.*

Le Beau-Richard tient ses grands jours,
Et va rétablir son empire.
L'année est fertile en bons tours ;
Jeunes gens, apprenez à rire (2).

Tout devient risible ici-bas,
Ce n'est que farce et comédie ;
On ne peut quasi faire un pas,
Ni tourner le pied qu'on n'en rie.

Qui ne rirait des précieux ?
Qui ne rirait de ces coquettes
En qui tout est mystérieux,
Et qui font tant les guillemettes (3) ?

(1) Ce ballet, retrouvé par M. Monmerqué dans les papiers de Tallemant des Réaux, a été publié pour la première fois par M. Walckenaer dans son édition de 1835.

(2) Scarron nous apprend (*Roman comique*, chap. II) qu'« il n'y a point alors de petite ville qui n'ait son rieur ». « Le sieur de La Rappinière était, dit-il, le rieur de la ville du Mans. »

(3) « Les innocentes. »

Elles parlent d'un certain ton,
Elles ont un certain langage
Dont aurait ri l'ainé Caton,
Lui qui passait pour homme sage.

D'elles pourtant il ne s'agit
En la présente comédie ;
Un bon bourgeois s'y radoucit
Pour une femme assez jolie.

« Faites-moi votre favori,
Lui dit-il, et laissez-moi faire. »
La femme en parle à son mari,
Qui répond, songeant à l'affaire :

« Ma femme, il vous faut l'abuser,
Car c'est un homme un peu crédule.
Sous l'espérance d'un baiser,
Faites-lui rendre ma cédule.

Déchirez-la de bout en bout,
Car la somme en est assez grande.
Toussez après : ce n'est pas tout ;
Toussez si haut qu'on vous entende.

Il ne faut pas tarder beaucoup,
De crainte de quelque infortune ;
Toussez, tousez encore un coup,
Et tousez plutôt deux fois qu'une. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait
En certain coin l'époux demeure ;
Le galant vient frisque et de hait (1),
La dame tousse à temps et heure.

Le mari sort diligemment,
Le galant songe à s'aller pendre ;
Mais il y songe seulement :
Cela n'est pas trop à reprendre.

Tous les galants craignent la toux
Elle a souvent troublé la fête.
Nous parlons aussi comme époux ;
Autant nous en pend à la tête.

(1) « Délibéré » et empressé.

PERSONNAGES ET ACTEURS

LE SAVETIER.
 LA FEMME DU SAVETIER.
 UN MARCHAND DE BLÉ.
 UN NOTAIRE.
 UN MEUNIER ET SON ANE.
 DEUX CRIBLEURS.

DE LA HAYE.
 DE BRESSAY, déguisé en femme.
 LE BRETON.
 DE LA BARRE.
 } GUERRON, pour le Meunier.
 } LE FOURNIER, déguisé en âne.
 DE LA BARRE ET LE TELLIER.

Le théâtre représente la place du marché de Château-Thierry. On y distingue, sur le devant, la boutique d'un savetier, peu éloignée du comptoir d'un marchand de blé.

PREMIÈRE ENTRÉE. — UN MARCHAND, *ayant devant lui, sur son comptoir, des sacs de blé.*

J'ai de l'argent, j'ai du bonheur,
 Aux mieux fournis je fais la nique ;
 Et si j'avais un petit cœur
 J'aurais de tout dans ma boutique.

DEUXIÈME ENTRÉE. — LE MARCHAND,
 DEUX CRIBLEURS

LES DEUX CRIBLEURS

Monsieur, si vous avez du blé
 Où quelque ordure se rencontre,
 Nous vous l'aurons bientôt criblé.

LE MARCHAND

Tenez, en voici de la montre.

LES CRIBLEURS

Six coups de crible, assurez-vous
 Que la moindre ordure s'emporte ;
 Rien ne reste à faire après nous,
 Tant nous criblons de bonne sorte.

(Les cribleurs s'en vont.)

TROISIÈME ENTRÉE. — LE MARCHAND,
UN SAVETIER

LE SAVETIER, *sortant de sa boutique, et s'adressant au marchand*
Bonjour, monsieur.

LE MARCHAND

Comment vous va?

Le ménage est-il à son aise?

LE SAVETIER

Las ! nous vivons cahin-caha,
Étant sans blé, ne vous déplaie.
A présent on ne gagne rien ;
Cependant il faut que l'on vive.

LE MARCHAND

Je fais crédit aux gens de bien,
Mais je veux qu'un notaire écrive.
Voyez ce blé.

LE SAVETIER

Il est bien gris.

LE MARCHAND.

Cette montre est beaucoup plus nette.

LE SAVETIER

Voici mon fait : dites le prix.

LE MARCHAND

Quarante écus.

LE SAVETIER

C'est chose faite.

Mine dans muid (1).

LE MARCHAND

C'est un peu fort.

LE SAVETIER

Faut six setiers.

LE MARCHAND

J'en suis d'accord.

Le notaire est ici tout proche.

(Le savetier sort pour aller quérir un notaire.)

(1) Cinquante bichets.

QUATRIÈME ENTRÉE. — LE MARCHAND
UN NOTAIRE ; LE SAVETIER, *vers la fin.*

LE NOTAIRE

Avec moi l'on ne craint jamais
Les *et cætera* de notaire ;
Et tous nos contrats sont bien faits,
Quand l'avocat me les fait faire.
Il ne faut point recommencer ;
C'est un grand cas quand on m'affine (1),
Et Sarrasin m'a fait passer
Un bail d'amour à Socratine.
Mieux que pas un, sans contredit,
Je règle une affaire importante.
Je signerai, ce m'a-t-on dit,
Le mariage de l'infante.

(*Tandis que le notaire danse encore, le SAVETIER entre sur la fin, et dit au notaire en montrant le marchand.*)

Je dois à monsieur que voilà,
Et c'est un mot qu'il en faut faire.

LE NOTAIRE, *écrivain.*

Par-devant les... *et cætera*...
C'est notre style de notaire.

LE MARCHAND, *au notaire.*

Mettez pour six setiers de blé,
Mine dans muid.

LE NOTAIRE

Quelle est la somme?

LE MARCHAND

Quarante écus.

LE NOTAIRE

C'est bon marché.

LE SAVETIER

C'est que monsieur est honnête homme.

LE NOTAIRE

Payable quand?

LE MARCHAND

A la Saint-Jean.

(1) « Quand on me trompe. »

LE SAVETIER

Jean ne me plaît.

LE MARCHAND

Que vous importe?

Craignez-vous de voir un sergent

Le lendemain à votre porte?

LE SAVETIER

A la Saint-Nicolas est bon.

LE MARCHAND

Jean... Nicolas... rien ne m'arrête.

LE NOTAIRE

C'est d'hiver?

LE SAVETIER

Oui.

LE NOTAIRE

Signez-vous?

LE SAVETIER

Non.

LE NOTAIRE

A déclaré... La chose est faite.

(Le notaire présente l'obligation étiquetée au marchand, et dit :)
Tenez.

LE MARCHAND, *donnant une pièce de quinze sous au notaire.*

Tenez.

LE NOTAIRE

Il ne faut rien.

LE MARCHAND

Cela n'est pas juste, beau sire.

LE SAVETIER

Monsieur, je le paierai fort bien

En retirant... (1).

LE NOTAIRE

C'est assez dire.

CINQUIÈME ENTRÉE. — UN MEUNIER ET SON ÂNE

LE MEUNIER

Celui-là ment bien par ses dents,

Qui nous fait larrons comme diables :

(1) « L'obligation. »

Diabes sont noirs, meuniers sont blancs,
Mais tous les deux sont misérables.

Le meunier semble un jodelet
Fariné d'étrange manière ;
Le diable garde le mulet,
Tandis qu'on baise la meunière.

Ai-je un mulet, il est quinteux,
Et je ne suis pas mieux en mule ;
Si j'ai quelque âne, il est boiteux,
Au lieu d'avancer il recule.

Celui-ci marche à pas comptés ;
On le prendroit pour un chanoine.
Allons donc, mon âne.

L'ÂNE

Attendez.

Je n'ai pas mangé mon avoine.

LE MEUNIER

Vous mangerez tout votre soûl.

L'ÂNE, *sentant une ânesse.*

Hin-han, hin-han.

LE MEUNIER

Que veut-il dire ?

Hé ! quoi ! mon âne, êtes-vous fou ?

Vous brayez quand vous voulez rire ?

(*Le marchand fait délivrer du blé au meunier : celui-ci le paye
et tous deux sortent avec l'âne porteur des sacs de blé.*)

SIXIÈME ENTRÉE. — LA FEMME *du savetier entre d'abord
seule, et ensuite* LE MARCHAND *de blé.*

LA FEMME

Que mon mari fait l'assoté !
Il ne m'appelle que son âme ;
Si j'étais homme, en vérité,
Je n'aimerais pas tant ma femme.

(*Sur la fin du couplet de la femme, LE MARCHAND de blé entre et dit
à part en regardant la boutique du savetier :*)

Ce logis m'est hypothéqué ;
L'homme me doit : la femme est helle.

Nous ferions bien quelque marché,
Non avec lui, mais avec elle.

(Il s'adresse à la femme :)

Vous me devez ; mais, entre nous,
Si vous vouliez... bien à votre aise....

LA FEMME

Monsieur, pour qui me prenez-vous?
Voyez un peu frère Nicaise !

LE MARCHAND

Accordez-moi quelque faveur.

LA FEMME

Pourquoi cela ?

LE MARCHAND

Comme ressource ;
Songez que votre serviteur
A beaucoup d'argent dans sa bourse.

LA FEMME

Je n'ai souci de votre argent.

LE MARCHAND

Pour faire court en trois paroles :
La courtoisie ou le sergent ;
Ou bien payez-moi six pistoles.

LA FEMME

Je suis pauvre, mais j'ai du cœur ;
Plutôt que mes meubles l'on crie,
Comme j'ai soin de notre honneur,
Je ferai tout.

(Le marchand entre dans la boutique du savetier.)

LE MARCHAND

Ma douce amie,
On doit apporter du vin frais ;
Quelque régal il nous faut faire.

SEPTIÈME ENTRÉE. — LA FEMME ET LE MARCHAND,
tous deux dans la boutique; et un pâtissier qui apporte la collation.

LE PATISSIER

Un bon bourgeois se met en frais...

(Il aperçoit le marchand qui caresse la femme du savetier, et dit à part :)

Oh ! oh ! voici bien autre affaire ;

Mais ne faisons semblant de rien...
(*Il s'adresse au marchand et à la femme.*)
Bonjour, monsieur, bonjour, madame.

LE MARCHAND

Tous tes dauphins (1) ne valent rien.

LE PATISSIER

En voici de bons, sur mon âme.

LE MARCHAND

Mets sur ton livre, pâtissier ;
Je n'ai pas un sou de monnaie.

(*Le pâtissier sort, et le marchand, buvant à la santé
de la femme, dit :*)

A vous !

LA FEMME

A vous ! mais le papier ?

LE MARCHAND, *montrant le papier qui contient l'obligation
que le savetier a souscrite à son profit.*
Le voilà.

LA FEMME

Donnez que je voie ;
Donnez, donnez, mon cher monsieur.

LE MARCHAND

Avant, donnez-moi la victoire.

LA FEMME

Je suis vraiment femme d'honneur ;
Quand j'ai juré, l'on peut me croire :
Déchirez.

LE MARCHAND, *déchirant à plusieurs reprises un coin
de l'obligation*

Crac !

LA FEMME

Déchirez donc ;
Vous n'en déchirez que partie.
LE MARCHAND, *déchirant le papier en entier.*
Il est déchiré tout du long.

LA FEMME, *toussant.*

Hem !

LE MARCHAND

Qu'avez-vous, ma douce amie ?

(1) « Petits pâtés. »

LA FEMME, *toussant encore plus fort.*
C'est le rhume.

LE MARCHAND
Foin de la toux !
Assurément ce sont défaitses.

HUITIÈME ENTRÉE

LE SAVETIER, *accourant en diligence au signal, et disant d'un air railleur et courroucé :*

Ah ! monsieur, quoi ! vous voir chez nous ?
C'est trop d'honneur que vous nous faites.

LE MARCHAND, *se levant.*
Argent ! argent !

LE SAVETIER, *d'un air menaçant, et cherchant à prendre l'obligation que le marchand tient à la main.*

Papier ! papier !

LE MARCHAND, *effrayé.*
Si je m'oblige à vous le rendre ?

LE SAVETIER, *s'avançant furieux sur le marchand.*

Ce n'est mon fait : point de quartier ;
Je ne me laisse point surprendre.

(Le marchand remet le papier au savetier, et sort de sa boutique et du théâtre. Le savetier et sa femme éclatent de rire. L'on danse.)

Quand La Fontaine reprendra, plus tard, dans *les Contes*, ce thème du *Savetier*, il ne fera pas mieux. « La grâce et l'ironie champenoises » vantées par Michelet, et qui paraissent ici, témoignent assez haut qu'au moment des *Rieurs*, le poète n'en est plus seulement à Malherbe, à Platon et Térance ; il a lu « maître François » ; il a lu Marot et Voiture ; Marie de France et la reine de Navarre ont conté pour lui leurs doux contes !

CHAPITRE II

LA FONTAINE ET FOUQUET

I. Fouquet protège les lettres. — II. La Fontaine et le surintendant. — III. Le « Songe de Vaux ». — IV. La fête de Vaux et la disgrâce de Fouquet. — V. Fidélité de La Fontaine à Fouquet dans le malheur.

I

Un grand nez mobile, des yeux vifs et malins, une bouche souriante et sensuelle, de longs cheveux encadrant le visage, enfin, dans toute la mise, un air de ruse et d'austérité appelant la défiance et le respect, voilà Fouquet dans le temps que le peignit Robert Nanteuil.

Fouquet était surintendant général des finances; nulle fortune, plus que la sienne, ne s'était improvisée avec éclat.

Soutenu par la volonté de Mazarin, le surintendant, loin de voir son influence baisser à la mort de son maître, avait eu le talent de se maintenir au pouvoir sous le jeune monarque. Dès le début du gouvernement personnel du roi, Fouquet avait été confirmé dans sa charge et rien, dès le moment de la disparition du cardinal, n'était venu s'opposer à l'affermissement d'une des puissances politiques les plus fortes qu'on ait vues.

La faiblesse de Fouquet, parvenu au faite de la grandeur, était toute dans le désordre de son faste, dans les prodigalités auxquelles il se livrait de l'argent et des hon-

neurs. Un tel homme, dans un tel emploi, eût dû se maintenir dans des mœurs pures, dans le respect sévère de sa fonction; mais Fouquet était magnifique; son génie était orgueilleux, et pour ses talents ils n'entendaient de briller que dans le déploiement le plus grand du luxe. Quelqu'un de ceux qui lui voulaient du bien l'avait prévenu, du vivant même de Mazarin, du danger que présentaient pour son avenir des aspirations peu compatibles avec sa charge. « Le Cardinal a dit au roi, lui avoua-t-on, que, si l'on pouvait vous ôter les femmes et les bâtiments de la tête, on pourrait faire avec vous de grandes choses. » Le conseil était bon, mais, comment, avec une telle nature, résister aux regards de Menneville et de Fouilloux, ces beautés, comment ne pas acheter Belle-Ile, comment ne pas faire élever un château à Vaux? Chose curieuse pour un financier, les seules « grandes choses » que Fouquet réalisa vraiment bien en sa vie furent toutes du côté des beaux-arts et des lettres. Le peintre Le Brun, le jardinier Le Nostre éprouvèrent ses bontés, et, du côté des auteurs, Pierre et Thomas Corneille, Boisrobert, Scarron, Molière, Gombault, Perrault, Quinault, Maucroix, La Fontaine et Pellisson participèrent à ses bienfaits.

II

C'est par Jacques Jannart, conseiller du roi et substitut du procureur général au Parlement de Paris, oncle par alliance de Marie Héricart, que La Fontaine put approcher de Fouquet. Le surintendant vit tout de suite quelle sorte d'admirable poète était le Bonhomme. « Son mérite a été de l'avoir aimé avant tout le monde », a écrit M. Anatole France (1). Et le fait est que, le premier, Fouquet tira le Champenois de l'obscurité; le premier, il éveilla dans ce cœur ingénu, en la poussant à de grands desseins litté-

(1) PFNOR et FRANCE, *le Château de Vaux* (1888).

raires, cette sensibilité vive et délicate à laquelle ne manquait encore que l'émulation.

La dédicace placée par le poète, dès 1657, « en tête d'un manuscrit du poème d'Adonis », poème qui ne parut achevé que beaucoup plus tard, en 1669, marque l'origine d'une liaison qui devait se continuer jusque dans le malheur. Cette dédicace est digne de figurer ici; conçue dans le moment de la gloire, à l'instant que Fouquet poussait activement les grands travaux de Vaux-le-Vicomte, elle contraste, par avance, avec le sanglot de l'*Élégie aux nymphes*.

A M. FOUQUET

EN TÊTE D'UN MANUSCRIT DU POÈME D'ADONIS

(1657)

Fouquet, l'unique but des faveurs d'Uranie,
 Digne objet de mes chants, vaste et noble génie,
 Qui seul peux embrasser tant de soins à la fois,
 Honneur du nom public, défenseur de nos lois;
 Toi dont l'âme s'élève au-dessus du vulgaire,
 Qui connais les beaux-arts, qui sais ce qui doit plaire,
 Et de qui le pouvoir, quoique peu limité,
 Par le rare mérite est encor surmonté;
 Vois de bon œil cet œuvre, et consens pour ma gloire
 Qu'avec toi l'on le place au temple de mémoire.
 Par toi je me promets un éternel renom;
 Mes vers ne mourront point, assistés de ton nom;
 Ne les dédaigne pas, et lis cette aventure,
 Dont pour te divertir j'ai tracé la peinture.

Le surintendant, touché par les démonstrations d'un attachement aussi sincère, assura une pension annuelle de mille francs à La Fontaine, mais c'était à la condition que le poète acquitterait sa rente par quartiers, au moyen d'une ode, d'une épître ou de quelque autre ouvrage de sa manière.

Pour acquitter celle-ci chaque année,
 Il me faudra quatre termes égaux.

A la Saint-Jean je promets madrigaux,
 Courts et troussés et de taille mignonne ;
 Longue lecture en été n'est pas bonne.
 Le chef d'octobre aura son tour après ;
 Ma muse alors prétend se mettre en frais :
 Notre héros si le beau temps ne change,
 De menus vers aura pleine vendange.

(*Épître à M. Pellisson.*)

Fouquet n'eut pas lieu de se plaindre; il eut — le poète le lui avait promis — une abondante récolte de beaux vers. Mme Fouquet reçut la ballade en paiement pour le premier terme. Cette dame adressa en échange à La Fontaine une « quittance publique » qu'écrivit Pellisson :

Muses de Vaux, et vous leur secrétaire,
 Voilà l'acquit tel que vous souhaitez...

C'est par cette quittance autant que par la ballade que nous apprenons les dispositions où était Jean de s'occuper déjà des fragments du *Songe*; mais il lui fallait avant solder les autres quartiers de sa pension. « On me donna, dit-il lui-même, pour sujet de la ballade du second terme, l'imitation du rondeau de Voiture, *Ma foi, c'est fait* (1). »

Cette ballade, une seconde *Sur la paix des Pyrénées et le mariage du roi* avec l'infante Marie-Thérèse, divers autres poèmes, dizains, sixains et madrigaux, occupèrent La Fontaine au cours des années 1659 à 1661. Notre Bonhomme, à mesure qu'avancait le temps, entraîné de plus en plus dans les grâces de Fouquet; mais les splendeurs naissantes de Vaux, les délices de Saint-Mandé ne faisaient pas que le poète oubliât son pays. Le témoignage touchant de cette fidélité au souvenir, de cet attachement à sa ville natale apparut vers 1659, dans le temps que la Marne, ayant débordé, avait emporté le rustique et vieux pont de Chaury. C'est pour le relèvement de ce pont — que le jeune maître des eaux et

(1)

Ma foi, c'est fait de moi : car Isabeau
 M'a conjuré de lui faire un rondeau.

VOITURE.

forêts avait passé tant de fois, lorsque enfant il allait aux *Aulnes* chez son oncle Jannart, ou quand, galant jeune homme, il faisait le voyage chez la belle abbesse (1), - que La Fontaine supplie dans les vers suivants :

Dans cet écrit, notre pauvre cité
Par moi, seigneur, humblement vous supplie
Disant qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, et gros randons de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement,
L'argent surtout est chose nécessaire.

Or, d'en avoir c'est la difficulté ;
La ville en est de longtemps dégarnie.
Qu'y ferait-on? vice n'est pauvreté ;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent surtout est chose nécessaire.

Si demandez combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie
Mais que le prince en donne une partie,
Le tout, s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer, sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux échevins on dira franchement :
L'argent surtout est chose nécessaire.

(1) Voir l'Épître à M. D. C. A. D. M. (1657), à *Mme de Coucy*, abbesse de *Mouzon*, commençant par ces mots.

Très révérende mère en Dieu,
Qui révérende n'êtes guère...

Envoi.

Pour ce, vous plaise ordonner promptement
 Nous être fait du fonds suffisamment ;
 Car vous savez, seigneur, qu'en toute affaire,
 Procès, négoce, hymen, ou bâtiment,
 L'argent surtout est chose nécessaire.

(*Ballade à M. Fouquet pour le pont de Château-Thierry.*)

Le mariage du roi avec l'Infante, celui de Monsieur, frère unique du roi, avec Henriette-Anne d'Angleterre, firent fort à propos que la fin de l'an 1660 et le commencement de 1661 se passèrent dans les fêtes. La Fontaine ne laissa pas de prendre part à ces divertissements. Un madrigal au roi et à l'infante, une relation en vers adressée à M. Fouquet sur l'entrée de la nouvelle reine dans Paris, une autre sur l'union de Monsieur témoignèrent de la verve impromptue et de l'enjouement avec lesquels l'auteur accueillait tant d'événements heureux.

Mais un sujet plus grand de se réjouir allait occuper le poète.

III

Louis Le Vau, Charles Le Brun, André Le Nostre, ces trois maîtres d'arts si différents, avaient réussi enfin, après avoir fait raser plusieurs villages, dépensé de trois à quatre millions, occupé pendant des années des milliers d'hommes, à élever non loin de Melun, sur les bords de la petite rivière d'Anqueuil, cette résidence princière, cette merveille unique que sont le parc, les promenades, les bassins et le château de Vaux-le-Vicomte.

L'architecture, la peinture et le jardinage avaient participé de tout leur éclat à l'ornement de ce domaine vraiment royal. Mais cela ne satisfaisait pas tout à fait La Fontaine. Il voulait que la poésie eût aussi sa part dans

l'achèvement de ce palais si vaste, de ces bois bien disposés, de ces jeux hydrauliques si beaux. C'est ce sentiment qui le conduisit à imaginer, dans *le Songe de Vaux*, le tournoi d'éloquence entre Palatiane, Apellanire, Hortésie et enfin Calliopée.

Le paysage composé, les belles pentes de gazon continuées par les perspectives des arbres, les « quarreaux de fleurs », les ifs taillés, les boulingrins, les terrasses apparaissent, dans l'œuvre de La Fontaine — on ne l'a pas dit assez — avec la même mesure et le même charme que dans divers des ouvrages du Poussin. Les petites campagnes d'alentour de Maincy et de Melun, le vallon boisé de Valterre (1), ce site où Mme de Sévigné viendra se reposer plus tard et « manger des œufs frais (2) », les voilà bien ici, groupés par le poète en un seul assemblage, en un ensemble unique de décoration.

C'est dans le *Songe de Vaux* que La Fontaine a fait montre, pour la première fois, de ce beau sentiment descriptif et pastoral dont on retrouvera, plus tard, dans *Psyché*, *Adonis*, les opéras, jusque dans *Philémon*, l'exemple accompli.

L'effondrement de l'extraordinaire fortune de Fouquet, la disgrâce qui s'ensuivit, ne permirent point à La Fontaine d'achever ce poème d'une fraîcheur si vive, d'une perception de la nature ornée à tel point que lui-même, dans un *Avertissement*, dit n'avoir vu que le *Songe de Polyphile* et le *Roman de la rose* auxquels on pût bien comparer son œuvre. Des fragments seuls sont demeurés de ce *Songe*; mais, semblables à ces débris de poterie antique qui laissent — malgré la cassure — deviner le contour divin d'un beau vase, ils permettent de penser ce qu'eût été dans son ensemble un ouvrage inspiré par un mobile élevé de poésie et d'amour.

(1) Valterre, c'est Vaux-lè-Vicomte, dans la *Clélie*.

(2) Mme DE SÉVIGNÉ, à Mme de Grignan. (Lettre du 1^{er} juillet 1676.)



FRAGMENS
DU SONGE DE VAUX

AVERTISSEMENT

Comme les jardins de Vaux étaient tout nouveau plantés, avertit tout d'abord l'auteur au début, je ne les pouvais décrire en cet état, à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable, et qui, au bout de vingt ans, aurait été sans doute peu ressemblante. Il fallait donc prévenir le temps : cela ne se pouvait faire que par trois moyens : l'enchantement, la prophétie et le songe.

Le poète jugea que, de tous ces moyens, le songe valait mieux.

Je feins donc, dit-il, qu'en une nuit du printemps, m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le sommeil, et le prie que par ce moyen je puisse voir Vaux en songe : il commande aussitôt à ses ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier fragment.

I

Acante s'étant endormi une nuit du printemps, songea qu'il était allé trouver le Sommeil, pour le prier que, par son moyen,

(1) Les *Fragmens du Songe de Vaux* ne parurent en réalité qu'en 1671, mais conçus dans le temps de la splendeur de Fouquet, il nous a semblé qu'il y avait lieu de les donner ici.

il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins : ce que le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

Lorsque l'an se renouvelle,
 En cette aimable saison
 Où Flore amène avec elle
 Les Zéphyr sur l'horizon ;
 Une nuit que le silence
 Charmait tout par sa présence,
 Je conjurai le Sommeil
 De suspendre mon réveil
 Bien loin par delà l'Aurore.
 Le Sommeil n'y manqua pas ;
 Et je dormirais encore,
 Sans Aminte et ses appas (1).

Cette fière beauté, qui s'érige un trophée
 Du cruel souvenir de mes vœux impuissans,
 Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
 Aussi bien que les siens régnaient sur mes sens.
 Il me fit voir en songe un palais magnifique,
 Des grottes, des canaux, un superbe portique,
 Des lieux que pour leurs beautés
 J'aurais pu croire enchantés,
 Si Vaux n'était point au monde :
 Ils étaient tels, qu'au soleil
 Ne s'offre au sortir de l'onde
 Rien que Vaux qui soit pareil.

C'était aussi cette maison magnifique, avec ses accompagnemens et ses jardins, lesquels Sylvestre m'avait montrés, et que ma mémoire conservait avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor (2). Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela

(1) « Le lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'*Aminte* dont je parle représente une personne particulière ; si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général ; s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystère, et qui veulent que cette sorte de poème ait un sens allégorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernières. Quant à moi je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne : cela rend la chose plus passionnée, et ne la rend pas moins héroïque. » (LA FONTAINE.)

(2) Allusion aux nombreuses vues ou « veues » des jardins et bâtimens de Vaux-le-Vicomte dessinées par Israël Silvestre.

tout ce qu'il y avait de plus beau dans ses magasins ; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'était arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun ; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venais de m'endormir me repassa d'abord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étais allé trouver le Sommeil, pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avait dit des choses presque incroyables. Le logis du dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour : c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

II

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, et la Poésie, harangent leurs juges, et contestent le prix proposé.

.....

 Une riche balustre faisait la séparation de la chambre d'avec l'alcôve ; l'estrade en était au moins élevée d'un pied, ce qui donnait encore plus d'éclat à cette action. Là, sur des tapis de Perse, on avait placé les sièges des demi-dieux : ceux des juges y étaient aussi, mais à part, et un peu éloignés de la compagnie. Hors de l'alcôve étaient assises l'une près de l'autre les quatre fées. Ariste, Gelaste, et moi, nous étions debout vis-à-vis d'elles (1). On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleraient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première.

[Apellanire lui succéda et vint vanter les charmes de la peinture. Hortésie] « dont le tour est venu [ensuite] approcha des juges, mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche, ils demeurèrent plus d'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne pas se laisser corrompre aux charmes mêmes de son silence ».

(1) Ariste, dans *Psyché*, ce sera Boileau. Mais il paraît qu'Ariste est ici Pellisson, ami de La Fontaine et premier commis de Fouquet. Gelaste, tout comme nous le verrons dans *Psyché*, est déjà Molière.

Le tournoi ne s'en acheva pas moins par le succès de Calliopée à qui le poète fut amené fatalement à donner la préférence.

Parlant des deux *fragmens* qui ouvrent le *Songe*, La Fontaine écrit :

« C'est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon songe ; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant ; et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me réglerai si je continue cet ouvrage. »

III

Le lecteur saura, pour l'intelligence du fragment qui suit, qu'un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivaient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc, dans mon songe, que ce sont deux ambassadeurs envoyés à M. Fouquet par le dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques, afin que M. Fouquet pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'architecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

AVENTURE D'UN SAUMON ET D'UN ESTURGEON

.....

 Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout à fait ; car je ne croyais pas que la rivière d'Anqueuil entretint commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avaient quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement :

« Cela vous semble nouveau
 Que des poissons, qui nagent en grande eau,

S'en aillent si loin se faire
 Une prison volontaire,
 Et renoncent pour elle à leur pays natal,
 Quand la prison serait un palais de cristal.
 En effet, il n'est personne
 Qui d'abord ne s'en étonne ;
 Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
 Du lieu de notre naissance ;
 Sans nous vanter, et sans mentir,
 Nous y trouvions en abondance
 De quoi soûler nos appétits :
 Si les gros nous mangeaient, nous mangions les petits
 Ainsi que l'on fait en France ;
 Et pour ne pas tenir votre esprit en balance,
 Je vais vous dire la raison
 Qui nous a fait choisir cette aimable prison
 Qu'avec moi ce saumon habite.
 Un jour, nous promenant sur le dos d'Amphitrite
 Nous aperçûmes deux marchands
 A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
 Avait fait faire au milieu de nos champs
 Un cruel et piteux naufrage.
 Tout en nageant, ils imploraient le dieu
 De l'humide et vaste lieu,
 Le priant d'être sensible
 Au sort qu'ils allaient courir,
 Et faisaient tout leur possible
 Afin de ne pas mourir.
 Le dieu les poussa sur l'heure
 Vers un rocher dont il fait sa demeure,
 Et, là, d'abord il leur dit :
 « Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,
 Que cherchez-vous en notre monde ? »
 Un des marchands répondit :
 « Monarque de l'eau salée,
 Dans une région de ces flots reculée
 Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'univers :
 Son nom vole déjà dans cent climats divers :
 Oronte y fait bâtir un palais magnifique,
 Où règne l'ordre ionique
 Avec beaucoup d'agrément.
 On a placé justement

Vis-à-vis du bâtiment
Deux grottes, dont la structure
Est de telle architecture
Qu'elle plaît sans ornement.
Nous cherchions toutefois sur l'humide élément
Les conques les plus exquisés,
Et du corail de toutes guises;
Mais les vents ennemis du plaisir de nos yeux,
Par des complots odieux
Ont traversé nos voyages :
Dites-leur qu'ils soient plus sages,
Et respectent désormais
Oronte et tous ses palais. »
Thétis de ce récit sembla toute ravie ;
Et, la harangue finie,
Nous fûmes envoyés par le maître des vents
Pour offrir de sa part, en termes obligeans,
Au possesseur de Vaux, Oronte son intime,
Ce que dans ses pays on voit de raretés,
Ambre, nacre, corail, marbre, diversités,
Enfin tous les trésors de la cour maritime.
Après cent périls évités,
Nageant de mer en fleuve, et de fleuve en rivière,
Non loin d'ici, d'une adroite manière,
Par des pêcheurs nous fûmes arrêtés,
Et par bonheur chez Oronte portés.
Là je lui fis ma petite harangue,
Petite certainement,
Car c'était en notre langue,
Laconique extrêmement.
On l'apprend fort aisément
Venez nous voir seulement
Au fond du moite élément,
Vous saurez comme nous parler en un moment.
Pour achever notre histoire,
Monsieur Courtois (1), si j'ai bonne mémoire,
Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux :

(1) Courtois : domestique de confiance de Fouquet. D'une copie figurée de l'écrit trouve plus tard chez le surintendant, à Saint-Mandé, M. Régnier a extrait ces lignes où Fouquet (qui a prévu son arrestation) demande que, dès qu'il sera captif, on lui fasse avoir un valet. « Et ce valet, serait Vattel ; si on ne pouvoit l'obtenir, on tenteroit pour Longchamps, sinon pour *Courtois* ou la Vallée. »

Quant à moi, j'ai bonne envie
De n'en bouger de ma vie ;
On y voit souvent les yeux
De l'adorable Sylvie (1). »

[Le IV^e fragment, retrouvé ainsi que les V^e VI^e VII^e et VIII^e autres, dans les manuscrits du poète, nous rapporte « comme Sylvie (Mme Fouquet) honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mouroit, et des aventures du cygne ». Nous apprenons, dans le V^e fragment, comment « Acante, au sortir de l'apothéose d'Hercule, est mené dans une chambre où les Muses lui apparoissent ». Le VI^e fragment est une *Danse de l'Amour*.]

IV

DANSE DE L'AMOUR

Je dormais d'un profond sommeil, et, en dormant, il me sembla que je me promenais à Mainsy, qui n'est pas loin de Vaux ; et que, dans un pré tout bordé de saules, j'apercevais Cythérée, l'Amour et les Grâces, avec les plus belles nymphes des environs, dansant au clair de la lune. L'assemblée me parut fort belle, et le bal fort bien éclairé : un million d'étoiles servaient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un : c'était aux chansons que l'on dansait. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles :

« L'autre jour deux belles
Tout haut se vantaient
Que, malgré mes ailes,
Elles me prendraient.
Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bientôt pris.

« Aminte et Sylvie,
Ce sont leurs beaux noms :
Le ciel porte envie
A mille beaux dons,

(1) Mme Fouquet.

A mille rares trésors
 Qu'ont leur esprit et leur corps.

« Tout mortel, de l'une
 Craint les blonds cheveux,
 De sa tresse brune
 L'autre fait des nœuds,
 Par qui les dieux attachés
 Se trouvent fort empêchés.

« Sylvie a la gloire
 De m'avoir dompté,
 Et cette victoire
 A fort peu coûté :
 La belle n'eut seulement
 Qu'à se montrer un moment.

« Autour de ses charmes
 Me voyant voler,
 Vénus toute en larmes
 Eut beau m'appeler :
 Celui qui brûle les dieux
 Se brûle à de si beaux yeux.

« Leur éclat extrême
 A su m'enflammer.
 Le sort veut que j'aime,
 Moi qui fais aimer ;
 On m'entend plaindre à mon tour,
 Et l'Amour a de l'amour. »

Ainsi dans la danse
 Cupidon pleurait,
 Et tout en cadence
 Parfois soupirait,
 Priant tout bas les Zéphyr
 D'aller porter ses soupirs.

V

ACANTE SE PROMÈNE A LA CASCADE : SINGULIÈRES
FAVEURS QU'IL Y REÇUT DU SOMMEIL

Après que les Grâces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, et d'achever de voir les raretés de ce beau séjour : il me fut pourtant impossible de quitter si tôt un endroit où il m'était arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautés de Vénus et à celles des Nymphes et rappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin, je dis adieu à ces prés, et sortis du parc de Mainsy, non point par le chemin qui m'y avait amené : j'en pris un autre, que je crus me devoir conduire en des lieux où je trouverais des beautés nouvelles. Cependant la nuit avait reployé partie de ses voiles, et s'en allait les étendre chez d'autres peuples. Quelques rayons s'apercevaient déjà vers l'orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençaient d'émailler les bords de notre monde ;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissait ;
Aux portes du matin la clarté paraissait ;
De sa robe d'hymen l'Aurore était vêtue :
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue.
Je voyais sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits :
D'un vase de vermeil elle épanchait des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'était fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au dieu du sommeil ? Les hôtes des bois, qui avaient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il était de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour ; ce que je fis par cette chanson :

Fontaines, jaillissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,

Accorder vos ramages
 Au doux bruit de leurs eaux.

Vous vous levez trop tard ;
 L'Aurore est sur son char,
 Et s'en vient voir ma belle :
 Oiseaux, chantez pour moi ;
 Le dieu d'amour m'appelle,
 Je ne sais pas pourquoi.

Tandis que je faisais résonner ainsi les échos, le soleil s'approchait très sensiblement de notre hémisphère, et me découvrait, les unes après les autres, toutes les beautés du canton où mes pas s'étaient adressés.

Dans la plus large de ces allées, j'aperçois de loin une nymphe (ce me semblait) couchée sous un arbre, en la posture d'une personne qui dort. J'étais tellement accoutumé à la vue des divinités, que, sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je résolus de m'approcher d'elle : mais, à la première démarche, un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire. Je ne sais quelle émotion, dont je ne pouvais deviner la cause, me courut par toutes les veines. Et quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnaître, je trouvai que c'était Aminte, sur qui le sommeil avait répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes, mon étonnement ne fut pas petit ; mais ma joie fut encore plus grande. Cette belle nymphe était couchée sur des plantes de violettes ; sa tête à demi penchée sur un de ses bras, et l'autre étendu le long de sa jupe. Ses manches, qui s'étaient un peu retroussées par la situation que le sommeil lui avait fait prendre, me découvraient à moitié ses bras si polis. Je ne sus à laquelle de leurs beautés donner l'avantage, à leur forme ou à leur blancheur, bien que cette dernière fit honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette merveilleuse personne. Les Zéphyrus avaient détourné de dessus son sein une partie du linomple qui le couvrait, et s'y jouaient quelquefois parmi les ondes de ses cheveux. Quelquefois aussi, comme s'ils eussent voulu m'obliger, ils les repoussaient. Je laisse à penser si mes yeux surent profiter de leur insolence : c'était même une faveur singulière de pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau sein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il était aisé de

remarquer malgré le linomple, et qu'une respiration douce contraignait parfois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage ; car que pourrais-je dire qui approchât de la délicatesse des traits, de la fraîcheur du teint, et de son éclat ? En vain j'emploierais tout ce qu'il y a de lis et de roses ; en vain je chercherais des comparaisons jusque dans les astres : tout cela est faible, et ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considérai longtemps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transport ; car, si ce n'était véritable enchantement, c'était au moins quelque chose qui en avait l'apparence : il semblait que mon âme fût accourue tout entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines ; et comme, au commencement de mon songe, j'avais oublié Aminte pour Vaux, il m'arriva en échange d'oublier Vaux pour Aminte, dans ce moment. Tandis que mes yeux étaient occupés à un exercice si agréable, je ne sais quel démon (le dois-je appeler bon ou mauvais ?), je ne sais, dis-je, quel démon me mit en l'esprit qu'il n'était pas juste que tout le plaisir fût pour eux ; que ma bouche méritait bien d'en avoir sa part ; enfin, qu'un baiser cueilli sur celle d'Aminte devait être une chose infiniment douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour récompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentait que c'était se mettre au hasard de fâcher Aminte, et que, l'éveillant, je détruirais mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus fortes : le respect et la crainte ne m'abandonnèrent point dans cette occasion périlleuse.

Enfin, un rossignol éveilla la belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un œil de colère, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose. Je crois que l'étonnement et la honte lui fermaient la bouche, car elle s'aperçut incontinent du désordre que les Zéphyrus avaient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe ; et, après avoir fléchi le genou : « Je ne sais pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée : il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards. Les dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commodités que je n'avais point encore eues : aurais-je négligé cette faveur ? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvais : il m'était aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

« Ces lèvres où les cieux ont mis tant de merveilles
Aurait pu m'excuser ;
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.
Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes,
On l'aurait éveillé.
Je n'ai point cru l'Amour, le Sommeil, et vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.
Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence ?
Attendez un moment ;
Car enfin, je prétends mériter récompense,
Et non pas châtement.
Que je sache du moins quelle heureuse aventure
Vous amène en ces lieux :
L'art y brille partout, cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.
Flore, au prix des appas de vos lèvres écloses,
N'a rien que de commun :
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,
Ni même leur parfum.
Le soleil peint les fleurs, en la saison nouvelle,
De traits moins éclatans ;
Et votre bouche, Aminte, efface la plus belle
Des filles du printemps.
Mais n'avez-vous point vu dans Vaux une merveille,
Qui fait, ainsi que vous, admirer son pouvoir ?
Si vous ne l'avez vue, Acante vous conseille
De ne point partir sans la voir.

— Vous voulez, dit Aminte, parler de Sylvie. — C'est elle-même que j'entends », répondis-je. Aminte rasséna aussitôt son visage. « Rendez grâces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous ; car, non seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrin qui se doit donner aujourd'hui en sa présence : c'est à la plus grande fée de l'univers qu'on l'adjuge. J'ai cru que le charme dont je me sers était assez puissant pour mériter une telle gloire ; et, dans cet espoir, je suis accourue des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord, je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs comme ont fait les autres : mon

dessein a été d'attendre que la cérémonie fût commencée, et de surprendre les juges et toute l'assistance par ma beauté. Mais, après avoir examiné les paroles d'une prophétie qui doit être la règle du différend, j'ai jugé qu'elles regardaient seulement les merveilles que l'art produit : or, vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer ; il y en a un aussi pour paraître belle ; mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des beautés médiocres : jamais la mienne n'en eut besoin. Si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas, outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avais point encore vue, qu'hier ; et comme elle se promenait dans ces jardins, je l'aperçus d'un endroit où j'étais cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même : Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou, s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. J'avais donc fait résolution de m'en retourner dès aujourd'hui ; et si vous aviez attendu encore quelques momens, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée. »

Je combattis longtemps les raisons d'Aminte, sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que, si elle ne voulait demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en était si belle, et qu'il y avait tant de gloire à acquérir. « Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès à présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. — Je ne suis pas venue seule, repartit-elle ; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes : ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serais pas fâchée de savoir à laquelle des quatre fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter ; je vous attendrai dans Mainsy. »

Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Aminte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle serait toujours insensible. « Eh quoi ! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir ? Je n'avais pas voulu jusque-là vous dire franchement ma pensée ; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez

que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

« Acante, voulez-vous que je verse des larmes,
 Et soupire à mon tour,
 Et, lasse d'être belle, abandonne mes charmes
 Aux tourmens de l'Amour?
 Il détruit l'embonpoint et rend la couleur blême ;
 Il donne du souci.
 J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
 Pour vous aimer aussi.

— Hélas ! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement ? Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre ; car enfin, puisque vous êtes telleme confirmée dans la résolution de ne point aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos ? — J'y suis véritableme confirmée, répondit Aminte ; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour était un dangereux hôte ; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. — Quelle serait-elle cette raison ? dis-je en soupirant ; y en peut-il avoir d'assez bonnes ? — C'est, reprit Aminte, qu'il n'est pas toujours bienséant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aie aussi. — Ah ! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. — C'est une erreur, je vous l'avoue, répartit Aminte, mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié, et de mon estime par conséquent ; car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus longtemps que je n'avais résolu ; il faut que j'aille chercher les personnes que j'ai quittées : ne me suivez point, et que je ne vous voie d'aujourd'hui qu'après la cérémonie. »

A ces mots, elle s'en alla ; et je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étais même fort satisfait des dernières choses qu'elle avait dites ; soit qu'elles vinsent de son mouvement, soit que quelque

dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gelaste qui me cherchaient. Ils s'étonnèrent de ce que j'avais voulu passer la nuit au serein : je leur dis que de ma vie je n'en avais eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'était arrivé depuis que je les avais quittés ; et, bien que j'abrégéasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au château.

Dans le VIII^e fragment, c'est encore le conseil d'embellir Vaux que donne *Neptune à ses Tritons*. Le IX^e a pour objet *les Amours de Mars et de Vénus* racontées en vers. « Cet ouvrage est demeuré imparfait pour de secrètes raisons, dit La Fontaine un peu plus loin en manière de conclusion. Quand j'aurai repris l'idée et le caractère de cette pièce, ajoute-t-il, je l'achèverai. » Hélas ! les malheurs qui fondirent à ce moment sur Fouquet ne lui permirent jamais de réaliser un pareil vœu ; comme lui-même l'indique, dans *l'Ave. tissement* à ces *Fragmens du Songe* : « Il est depuis arrivé des choses qui m'ont empêché de continuer. »

Le château de Vaux-le-Vicomte existe encore. On peut le voir aujourd'hui habilement restauré. C'est en partant à pied de Melun par un beau jour, en suivant l'Almont, parmi les saules, les peupliers et les moulins jusqu'à Maincy, en errant dans le parc toujours empli des biches et du gibier, coupé par le ru de l'Anqueuil, en marchant au long des pièces d'eau, parmi la solitude des terrasses, que ceux qui aiment La Fontaine devraient aller méditer ce beau *Songe*. Ils verraient alors ce qui subsiste de Vaux et les vestiges qu'ils auraient devant eux de tant de grandeurs les aideraient à imaginer ce que devait être ce fastueux séjour au moment que le surintendant décida d'y inviter, à des fêtes sans pareilles, le roi et sa suite.

VI

Après avoir forcé la fortune et commencé par l'excès de ses dépenses à donner des soupçons sur l'origine qui

l'avait marquée, Fouquet avait rêvé de s'imposer plus encore; mais le malheur fit que, dans l'audace de son entreprise, il allât jusqu'à s'éprendre de Mlle de La Vallière et commit la faute de vouloir, par l'offre d'une somme de 20 000 pistoles, essayer de l'amener à lui (1).

Ceux qui ont approché Mlle de La Vallière assurent de cette personne qu'elle était alors dans le moment où l'amour du roi communiquait en quelque sorte plus de charme et de langueur à son visage et forçait la pudeur à donner un plus vif éclat à ses traits. Sans être une de « ces beautés toutes parfaites, qu'on admire sans les aimer, elle était fort aimable, et, nous dit l'abbé de Choisy, ce vers de La Fontaine :

Et la grâce plus belle encor que la beauté

semble avoir été fait pour elle (2) ».

Louis XIV, qui ne fut peut-être jamais aimé d'aucune femme avec plus de désintéressement que par Mlle de La Vallière, éprouva un dépit violent de l'extrémité à laquelle s'était porté Nicolas Fouquet. L'on dit qu'au moment de venir à Vaux, informé par Colbert, il avait pensé faire arrêter, sous l'inculpation de désordres dans les finances, le surintendant général. « Ah! madame, dit plusieurs fois le monarque à sa mère, à la vue de tant de richesses, ne ferons-nous pas rendre gorge à ces gens-là? » Mais, prudente, Anne d'Autriche avait conseillé de temporiser. « Non avait-elle répondu à son fils, ne l'arrêtez pas dans sa maison, pas dans une fête qu'il vous donne (3). »

Cette fête, comme on sait, eut lieu au mois d'août 1661. Et voilà, d'après une relation de La Fontaine à Maucroix, le merveilleux spectacle auquel assistèrent aux côtés du roi — sans se douter du drame qui se préparait — Monsieur, Madame, les princes et les grands de la cour.

(1) La confidente de Fouquet, Mme de Plessis-Bellière, fut chargée de porter à Mlle de La Vallière les offres du surintendant.

(2) CHOISY, *Mémoires*.

(3) ALBERT SAVINE et F. BOURNAND, *Fouquet surintendant général des Finances*.

A M. DE MAUCROIX

RELATION D'UNE FÊTE DONNÉE A VAUX

22 août 1661.

Si tu n'as pas reçu réponse à la lettre que tu m'as écrite, ce n'est pas ma faute ; je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le surintendant : non que je m'engage à t'envoyer des relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable ; l'entreprise serait trop grande, et en ce cas-là je le supplierais très humblement de se donner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je crois qu'il y serait aussi empêché que je le suis à présent. On dirait que la renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à la fois. Bien en prend à cette déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches ; encore n'en a-t-elle pas la moitié de ce qu'il faudrait pour célébrer dignement un si grand héros ; et je crois que, quand elle en aurait mille, il trouverait de quoi les occuper toutes.

Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois. Le roi, la reine-mère, Monsieur, Madame, quantité de princes et de seigneurs s'y trouvèrent : il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un jeu qui ne devait rien à celui qu'on fit pour l'entrée.

Tous les sens furent enchantés
 Et le régal eut des beautés
 Dignes du lieu, dignes du maître,
 Et dignes de Leurs Majestés,
 Si quelque chose pouvait l'être.

On commença par la promenade. Toute la cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquait. Elle était demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante : tu vois bien que j'entends parler de sa grossesse. Cela fit qu'on se consola, et enfin on ne pensa plus qu'à se réjouir. Il y eut grande contestation entre la cascade, la gerbe d'eau, la fon-

taine de la Couronne et les animaux, à qui plairait davantage ; les dames n'en firent pas moins de leur part.

Toutes entre elles de beauté
Contestèrent aussi chacune à sa manière ;
La reine (1) avec ses fils contesta de bonté ;
Et Madame, d'éclat avecque la lumière.

Je remarquai une chose à quoi peut-être on ne prit pas garde ; c'est que les nymphes de Vaux eurent toujours les yeux sur le roi : sa bonne mine les ravit toutes, s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand prince.

Ensuite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes ; mais la grâce avec laquelle M. et Mme la surintendante firent les honneurs de leur maison, le fut encore davantage.

Le souper fini, la comédie eut son tour : on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des Sapins.

En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre et des zéphyr,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée.
De feuillages touffus la scène était parée,
Et de cent flambeaux éclairée :
Le ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi
Que lorsqu'on eut tiré les toiles,
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi :
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa pas sans musique.

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant, par leur imposture,
Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
De commander à la nature.

(1) La reine-mère.

L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli,
 Magicien expert et faiseur de miracles ;
 Et l'autre, c'est Le Brun, par qui Vaux embelli
 Présente aux regardans mille rares spectacles :
 Le Brun dont on admire et l'esprit et la main,
 Père d'inventions agréables et belles,
 Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
 Par qui notre climat ne doit rien au romain.
 Par l'avis de ces deux la chose fut réglée.

D'abord aux yeux de l'assemblée
 Parut un rocher si bien fait,
 Qu'on le crut rocher en effet ;
 Mais insensiblement se changeant en coquille,
 Il en sortit une nymphe gentille
 Qui ressemblait à la Béjart (1),
 Nymphe excellente dans son art,
 Et que pas une ne surpasse.

Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
 Un prologue, estimé l'un des plus accomplis

Qu'en ce genre on pût écrire,
 Et plus beau que je ne dis,
 Ou bien que je n'ose dire ;
 Car il est de la façon
 De notre ami Pellisson (2).

Ainsi, bien que je l'admire,
 Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
 De louer ses amis.

Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et

(1) Armande Béjart, que Molière épousa l'année suivante.

(2) « En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue ; et, l'agréable Naïade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avait faits, et qui servent de prologue. » (MOLIÈRE) (Avertissement à la comédie des *Fâcheux*). La Naïade (sortant des eaux dans une coquille) dit notamment :

*Ces termes marcheront, et, si Louis l'ordonne,
 Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
 Hôtesse de leurs troncs, moindres divinités,
 C'est Louis qui le veut, sortez, Nymphes, sortez.*

Les Fâcheux. (Prologue.)

de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté : aussitôt les termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des faunes et des bacchantes qui font l'une des entrées du ballet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un terme, et danser l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la comédie, dont le sujet est un homme arrêté par toutes sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse (1).

C'est un ouvrage de Molière.
 Cet écrivain, par sa manière,
 Charme à présent toute la cour.
 De la façon que son nom court,
 Il doit être par delà Rome :
 J'en suis ravi, car c'est mon homme.
 Te souvient-il bien qu'autrefois,
 Nous avons conclu d'une voix
 Qu'il allait ramener en France
 Le bon goût et l'air de Térence?
 Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
 Et jamais il ne fit si bon
 Se trouver à la comédie ;
 Car ne pense pas qu'on y rie
 De maint trait jadis admiré,
 Et bon IN ILLO TEMPORE :
 Nous avons changé de méthode ;
 Jodelet n'est plus à la mode,
 Et maintenant il ne faut pas
 Quitter la nature d'un pas.

On avait accommodé le ballet à la comédie, autant qu'il était possible, et tous les danseurs y représentaient des fâcheux de plusieurs manières : en quoi, certes, ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard, au contraire, on les trouva fort divertissans, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

(1) *Les Fâcheux*, comédie-ballet pour laquelle Louis XIV lui-même avait indiqué à Molière un type de fâcheux, celui du chasseur (Acte II, scène VII). Molière écrit, dans son avertissement, à propos des circonstances qui ont amené la représentation de sa comédie à Vaux : « Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouissance la pièce fut composée, et, cette fête a fait un tel éclat qu'il n'est pas nécessaire d'en parler. »

Je voudrais bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde,
Et le plaisir des assistans.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui par des routes embrasées
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles?
Tel est le sillon enflammé,
Ou le trait qui lors est formé.
Parmi ce spectacle si rare,
Figure-toi le tintamare,
Le fracas et les sifflemens
Qu'on entendait à tous momens.
De ces colonnes embrasées
Il renaissait d'autres fusées,
Ou d'autres formes de pétard,
Ou quelque autre effet de cet art ;
Et l'on voyait régner la guerre
Entre ces enfans du tonnerre,
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant et pirouettant,
Faisant un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur des Néréides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit, Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France
N'eût rassuré par sa présence,
Ce dieu des moites tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venaient donner des sérénades
A quelques-unes des Naïades.
Enfin, la peur l'ayant quitté,
Il salua Sa Majesté :

Je n'en vis rien, mais il n'importe.
 Le raconter de cette sorte
 Est toujours bon ; et quant à toi,
 Ne t'en fais pas un point de foi.

Au bruit de ce feu succéda celui des tambours ; car le roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les mousquetaires étaient commandés. On retourna donc au château, où la collation était préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenait de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendait plus à rien, on vit en un moment le ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpentaux. Faut-il dire obscurci ou éclairé ? Cela partait de la lanterne du dôme : ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord. On crut que tous les astres, grands et petits, étaient descendus en terre, afin de rendre hommage à Madame ; mais l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place. La catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux qui jadis un carrosse tirèrent,
 Et tirent maintenant la barque de Caron,
 Dans les fossés de Vaux tombèrent
 Et puis de là dans l'Achéron.

Ils étaient attelés à l'un des carrosses de la reine ; et s'étant cabrés à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyais pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoyable. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es.

V

Cette fête si splendide n'était pas plutôt finie que d'inquiétantes rumeurs commençaient de circuler, touchant le surintendant. Un rusé, Gourville, avertit Fouquet d'avoir à prendre garde. Déjà l'on était proche de septembre ; les États de Bretagne allaient s'ouvrir ; il fallait que le roi, les princes, les ministres y parussent. C'est au cours de ce voyage, le 5 de septembre 1661, que Fouquet fut arrêté à Nantes, au sortir du Conseil. M. d'Artagnan, sous-lieute-

nant de la Compagnie des mousquetaires, s'assura de sa personne, l'amena, de Nantes à Angers, sous escorte; de là on le conduisit à Amboise et enfin à Vincennes.

Aucune nouvelle ne parut plus terrible à tous les amis que comptait M. le surintendant. Voici dans quels termes François de Maucroix, retiré dans son canonicat de Reims, en reçut confirmation des mains de La Fontaine.

A M. DE MAUCROIX

Ce samedi matin (septembre 1661).

Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires; mon cher ami elles [ne] me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feraient pendre... Ah! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Mme de B. (1) a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson: si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami, [je] t'en dirais beaucoup davantage, si j'avais l'esprit tranquille présentement; mais la prochaine fois, je me dédommagerai; pour aujourd'hui

... *Feriant summos*
Fulmina montes.

L'inquiétude touchant Pellisson dont cette lettre fait foi ne tarda point de devenir une réelle angoisse. En effet, tandis que Gourville et Saint-Evremond, compromis, s'exaltaient, que Mme de Sévigné même était soupçonnée, l'on arrêtait le serviteur le meilleur de Fouquet. Pour le Bonhomme vraiment trop naïf, trop doucement rêveur pour être jamais mêlé à aucun complot, on ne l'inquiéta pas; mais nul événement ne lui fut jamais plus sensible; le fidèle attachement qu'il avait voué au surintendant, les

(1) Mme de Plessis-Bellière.

craintes qu'il ressentait sur la vie de ce dernier, lui arrachèrent, dans l'*Élégie aux nymphes*, l'un des cris les plus beaux de douleur qu'un poète laissa échapper jamais.

POUR M. FOUQUET

AUX NYMPHES DE VAUX

(1661)

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes ;
 Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
 Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésors
 Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
 On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
 Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
 Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
 Les Destins sont contens ; Oronte est malheureux.
 Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
 Qui sans craindre du sort les faveurs incertaines,
 Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
 Recevait les honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
 Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
 Que vous le trouveriez différent de lui-même !
 Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
 Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
 Hôtes infortunés de sa triste demeure,
 En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
 Les attraits enchanteurs de la prospérité !
 Dans les palais des rois cette plainte est commune ;
 On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
 Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans ;
 Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
 Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
 Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
 Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
 Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrus.
 Jamais un favori ne borne sa carrière ;
 Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière.

Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
 Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
 Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
 Ne suffisaient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
 Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
 Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
 Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
 Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
 Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
 Saluer à longs flots le soleil de la Cour :
 Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
 Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
 Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens ;
 Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
 Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
 Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas
 Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
 Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage ;
 Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
 Du titre de clément rendez-le ambitieux :
 C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
 Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
 Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
 Inspirez à Louis cette même douceur.
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
 Oronte est à présent un objet de clémence ;
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son sort rigoureux ;
 Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Le poète ne s'en tint au reste pas à ce seul appel éloquent; le procès de son protecteur ne ralentit pas son zèle. et, tandis que Pellisson, malgré ses malheurs personnels, continuait de préparer, jusque dans le cachot, ces divers discours pour le surintendant dont Voltaire a comparé l'éloquence à celle de Cicéron, le Bonhomme entreprenait d'écrire une ode au roi « pour M. Fouquet ». C'est à cette occasion que La Fontaine correspondit avec le captif, alors détenu à la Bastille, et sollicita pour ses vers touchants

l'approbation de celui même qu'il voulait défendre. Cette lettre ne fait point honneur seulement à La Fontaine, mais aussi à Fouquet; elle témoigne avec quelle grandeur d'âme, quelle « tranquillité admirable (1) » le surintendant discutait avec ses amis de l'opportunité de tout ce qui touchait sa cause.

A M. FOUQUET

Paris, ce 30 janvier 1663.

MONSEIGNEUR,

J'ai toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même; et je n'en veux pour témoignage que vos défenses : il ne se peut rien voir de plus convaincant ni de mieux écrit. Les apostilles que vous avez faites à mon ode ne sauraient partir non plus que d'un jugement très solide et d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, monseigneur, que l'endroit de Rome soit supprimé; et vous le voulez, ou parce que vous avez trop de piété ou parce que vous n'êtes pas instruit de l'état présent des affaires. Ceux qui vous gardent ne font que trop bien leur devoir. L'exemple de César étant chez les anciens, il vous semble qu'il ne sera pas assez connu. Cela pourrait arriver, sans le jour que les écrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en de pareilles occasions. Je m'en suis servi, parce qu'il est consacré à cette matière. D'ailleurs, ayant déjà parlé de Henri IV dans mon élégie, je ne voulais pas proposer à notre prince de moindres modèles que les actions de clémence du plus grand personnage de l'antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poétique pour pouvoir plaire à notre monarque, je le puis changer en cas que l'on lui présente mon ode; ce que je n'ai jamais prétendu. Que pourraient ajouter les Muses aux sollicitations qu'on fera pour vous? car je ne doute nullement que les premières personnes du monde ne s'y emploient. J'ai donc composé cette ode à la considération du Parnasse. Vous savez assez quel intérêt le Parnasse prend à ce qui vous touche. Or, ce sont les traits de poésie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en est plein, même aux endroits où il parle au roi. Je

(1) Mme de Sévigné.

viens enfin à cette apostille, où vous dites que je demande trop bassement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous, monseigneur ; et, en vérité, celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir : mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grâce qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques et si pressans, que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre âme. Cependant, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon ode en l'état où vous souhaiterez qu'elle soit ; et je serai toujours, etc.

ODE AU ROI

POUR M. FOUQUET

(1663)

Prince qui fais nos destinées,
 Digne monarque des François,
 Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
 Portes la crainte de tes lois,
 Si le repentir de l'offense
 Sert aux coupables de défense,
 Près d'un courage généreux
 Permets qu'Apollon t'importune,
 Non pour les biens de la fortune,
 Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
 N'a-t-il point encore effacé
 Ce qui jadis t'a pu déplaire
 Aux emplois où tu l'as placé ?
 Depuis le moment qu'il soupire,
 Deux fois l'hiver en ton empire
 A ramené les aquilons ;
 Et nos climats ont vu l'année
 Deux fois de pampre couronnée
 Enrichir coteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
 Languit dans un profond ennui ;
 Et les bienfaits de la nature
 Ne se répandent plus pour lui.
 Tu peux d'un éclat de ta foudre
 Achever de le mettre en poudre
 Mais si les dieux à ton pouvoir
 Aucunes bornes n'ont prescrites,
 Moins ta grandeur a de limites,
 Plus ton courroux en doit avoir...

L'amour est fils de la clémence ;
 La clémence est fille des dieux :
 Sans elle toute leur puissance
 Ne serait qu'un titre odieux.
 Parmi les fruits de la victoire,
 César, environné de gloire,
 N'en trouva point dont la douceur
 A celui-ci pût être égale ;
 Non pas même aux champs où Pharsale
 L'honora du nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
 Le zèle ardent ni les travaux
 En quoi tu te souviens qu'Oronte
 Ne cédait point à ses rivaux.
 Sa passion pour ta personne,
 Pour ta grandeur, pour ta couronne,
 Quand le besoin s'est vu pressant,
 A toujours été remarquable ;
 Mais, si tu crois qu'il est coupable,
 Il ne veut pas être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grâce
 Un bien qui ne lui peut durer,
 Après avoir perdu la place
 Que ton cœur lui fit espérer.
 Accorde-nous les faibles restes
 De ses jours tristes et funestes,
 Jours qui se passent en soupirs.
 Ainsi les tiens filés de soie
 Puissent se voir comblés de joie,
 Même au delà de tes désirs !

Louis XIV manifestait contre le surintendant une rancune si profonde qu'il n'y avait rien à espérer de l'effet de sa clémence. « S'il avait été condamné à mort, alla-t-il jusqu'à dire dans le moment qu'il apprit l'arrêt de bannissement, je l'aurais laissé mourir. »

Les accents si plaintifs de l'ode de La Fontaine ne le fléchirent pas plus que les *Discours* chaleureux de Pellisson. Fouquet fut enfermé à Pignerol.

Louis XIV ne perdit jamais complètement, par la suite, le souvenir de l'intervention si brave du poète. Peut-être faut-il voir là la raison qui fit que La Fontaine ne fut jamais admis à la cour comme Racine ni même comme Molière; l'étiquette le tint toujours à distance. Nous verrons plus loin qu'appelé à entrer un jour à l'Académie, le Bonhomme éprouva, jusqu'au déclin de sa vie, les dernières rigueurs d'un ressentiment que rien ne put éteindre jamais dans le cœur du roi

CHAPITRE III

LA FONTAINE ET SA FEMME

- I. Simplicité de La Fontaine. — II. Le Mal marié.
III. Voyage de Paris en Limousin.*

I

C'était un singulier galant que le Bonhomme. Nul n'eut jamais la tenue plus négligée, ne se brouilla plus complètement avec la mode et ne délaissa plus volontiers la parure. Ce n'est pas lui que Tallemant eût pu représenter vêtu, ainsi que Chapelain, d'« un habit de satin colombin », avec aux pieds « les plus ridicules bottes du monde et les plus ridicules bas à bottes ». Pour ses bas il lui arriva maintes fois de les mettre à l'envers; et, pour ses habits, les deux femmes dévouées qui l'entourèrent dans la suite d'une si maternelle sollicitude, Mme de La Sablière ou Mme d'Hervart, elles avaient accoutumé de les lui changer quand il fallait durant son sommeil; il les eût portés sans cela hors d'usage et se fût livré ainsi aux quolibets de ces muguets et de ces drôles tout parés de nœuds et de dentelles, frottés de musc, de chypre et dont Abraham Bosse a, dans de beaux dessins, campé si bien l'allure.

Le Rustic du conte du *Diabte en enfer* voilà ce qu'était, sans doute, avant tout, le Bonhomme. Charles Perrault, en un portrait qui n'est pas si éloigné que cela de ceux de

Riquet et de M. de Carabas, a pu écrire de lui : « S'il y a beaucoup de simplicité et de naïveté dans ses ouvrages, il n'y en a pas moins dans sa vie et dans ses manières. » La Bruyère, en une page qui joint la rudesse à l'admiration, l'appelle un « homme grossier, lourd, stupide », ne sachant « parler, ni raconter ce qu'il vient de voir ». Ne croirait-on pas lire tout uniment le portrait si curieux que Vigneul a laissé de Corneille : « La première fois que je le vis, dit Vigneul de l'auteur du *Cid*, je le pris pour un marchand de Rouen. Son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit; et sa conversation était si pesante qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. » La Fontaine était comme cela, et n'est-il pas plaisant de constater par ces témoignages, combien l'« homme de Champagne » et celui de Normandie demeuraient gauches, timides, empruntés et pour tout dire « provinciaux » au regard des bellâtres de la ville.

Un point différençiait toutefois deux hommes peu faits aux manières du monde si précieux d'alors : c'était la façon bien distincte chez eux avec laquelle l'un et l'autre traitaient des affaires du cœur. Avec Corneille, si mesuré, tout rougissant devant la du Parc, fidèle au mariage contracté dans sa jeunesse, la plus grande réserve ne cessait de régner; et, là, comme dans tous les autres actes de sa vie, il continuait de témoigner de sa fierté et de son embarras. Chez le Bonhomme, au contraire, rien de ces hontes de la pudeur. Pourvu qu'il eût, devant lui, deux beaux yeux, une taille mince, un bras blanc et rond, il ne cherchait point de discerner si celle qui disposait de ces avantages était grande dame ou soubrette, Clymène ou Jeanneton : il était tout frappé de ses grâces et ne laissait pas de chercher les comparaisons poétiques les plus dignes de les honorer. La fois que, dans l'un de ces beaux songes qu'il faisait souvent à demi éveillé, lui apparut Mme la princesse de Conti, il pensa perdre le souffle à force d'admirer. « L'herbe l'aurait portée, dit-il,

... une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas. »

Mme de Conti était certainement jeune, élancée, fière, mais se montra-t-elle jamais avec un pas plus cadencé que dans ces beaux vers? Ainsi là, comme dans le reste, le Bonhomme transfigurait tout avec son génie, et, de simples mortelles, au moyen des charmants hommages de ses poèmes, il faisait des déesses.

La Fontaine, qui était incapable de feindre et qui parlait de ses torts et de ses faiblesses avec la même franchise que d'autres parlent de la vertu, nous avoue de l'amour, au début de la préface d'*Adonis*, qu'il lui est « redevable des plus doux moments qu'il ait passés en sa vie ».

Nous avons vu déjà de la manière qu'il sut dans sa jeunesse, à Reims aussi bien qu'à Château-Thierry, sacrifier à ses penchants. Il n'en fut pas autrement à Paris; Jean fut là, comme ailleurs, cette « cigale de Phèdre » à laquelle le compare si bien Taine et qui ne sait rien de mieux, dans un chaud soleil et sous un doux ciel, qu'aimer, chanter et vivre.

C'est encore chez Fouquet que La Fontaine avait rencontré, au milieu de tant d'autres rimailleurs, ce Guillaume Colletet qui venait de dédier au surintendant un *Traité du Sonnet*. Colletet — que Ménage a raillé cruellement de ce travers — n'épousait jamais d'autres femmes que ses servantes. Celle qu'il avait pour lors s'appelait Claudine Le Nain, personne fort jolie et se piquant d'écrire (1).

La Fontaine n'eut pas plus tôt vu Claudine qu'il ne put se défendre de l'aimer. Voici un sonnet de lui où il le dit sans détours :

POUR MADEMOISELLE COLLETET

SUR SON PORTRAIT PEINT PAR SÈVE

(1658)

Sève, qui peins l'objet dont mon cœur suit la loi,
Son pouvoir sans ton art assez loin peut s'étendre ;

(1) Quand Colletet fut mort, on sut que cela était faux, car elle ne rima plus. La Fontaine, qui l'avait louagée et s'était laissé prendre à la supercherie, écrivit alors des *Stances contre Mlle Colletet* « qui faisait des vers pendant le vivant de son mari, et qui n'en fit plus après sa mort ».

Laisse en paix l'univers ; ne lui va point apprendre
Ce qu'il faut ignorer, si l'on veut être à soi.

Aussi bien manque-t-il ici je ne sais quoi
Que tu ne peux tracer, ni moi te faire entendre :
J'en conserve les traits, qui n'ont rien que de tendre ;
Amour les a formés, plus grand peintre que toi.

Par d'inutiles soins pour moi tu te surpasses ;
Clarice est en mon âme avec toutes ses grâces ;
Je m'en fais des tableaux où tu n'as point de part.

Pour me faire sans cesse adorer cette belle,
Il n'était pas besoin des efforts de ton art ;
Mon cœur, sans ce portrait, se souvient assez d'elle.

La Fontaine n'était pas homme à s'en tenir là. Il eut durant sa vie beaucoup d'autres amours et bien d'autres liaisons. « Diversité, c'est ma devise », a-t-il avoué au cours d'un de ses contes les plus gaillards (1). Cette diversité faisait qu'il portait un peu partout ses feux. De Mlle Pous-say qu'il rencontra au Luxembourg, chez Mme la duchesse douairière d'Orléans à la petite Beaulieu qu'il connut, de longues années après à Bois-le-Vicomte, et de la belle Vireville, de la charmante Gouvernet, de la piquante d'Hélang à cette bonne et jolie Mme d'Hervart dont, par reconnaissance autant que par amour, il allait, gravant le nom « sur l'écorce des arbres (2) », le Bonhomme ne cessa guère de partager ses vœux poétiques. Cette ardeur se maintint longtemps ; les faiblesses de l'âge purent seules la ralentir et nous verrons comment, huit ans seulement avant sa mort, il écrivit à M. de Bonrepaux, intendant de la marine alors à Londres, à propos du vieux poète anglais Waller en qui « l'imagination et l'amour ne *finissaient*

(1) *Le Pâté d'anguille*.

(2) Voir la chanson qu'il composa, pour Mme d'Hervart, sur l'air des *Folies d'Espagne* :

L'autre jour, assis sur l'herbe tendre,
Je chantais son beau nom dans ces lieux...
Je l'écris sur l'écorce des arbres ;
Je voudrais en remplir l'univers.

point », ces mots empreints de tous les regrets : « Quoi! être amoureux et bon poète à quatre-vingt-deux ans? Je n'espère pas du ciel tant de faveurs. »

II

Un caractère si volage et tant de variété dans la passion ne doivent pas nous faire oublier que La Fontaine, qui ne prenait pas plus au sérieux son mariage que celui des autres, n'en était pas moins depuis quinze ans déjà l'époux de Marie Héricart.

Notre Bonhomme, qui semble n'avoir pas manqué de tendresse envers sa femme, a-t-il été, autant qu'on l'a dit, *le mal marié* dont lui-même a peint le sort malheureux. Ceux qui se piqueront d'ouvrir le VII^e livre des *Fables* seront tentés de le croire en lisant ces lignes :

LE MAL MARIÉ

Que le bon soit toujours camarade du beau,
 Dès demain je chercherai femme ;
 Mais, comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
 Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
 Assemblent l'un et l'autre point,
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
 J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent ;
 Cependant des humains presque les quatre parts
 S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
 Les quatre parts aussi des humains se repentent.
 J'en vais alléguer un, qui, s'étant repenti,
 Ne put trouver d'autre parti
 Que de renvoyer son épouse,
 Querelleuse, avare, et jalouse.
 Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
 On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
 Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.

Les valets enrageaient ; l'époux était à bout :
 Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
 Monsieur court, monsieur se repose.
 Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
 Lassé d'entendre un têt lutin,
 Vous la renvoie à la campagne
 Chez ses parents...

La Fontaine ne renvoya pas Marie à la campagne chez ses parents; mais une différence d'humeurs qui ne faisait qu'éloigner chaque jour un peu plus l'un de l'autre les époux, amena le poète à se séparer (tout au moins de biens) d'avec sa femme. Lui-même, au début de l'an 1659, ne manque point d'en aviser l'oncle Jannart : « Notre séparation peut avoir fait quelque bruit à la Ferté (la Ferté-Milon), mande-t-il à ce bon oncle; mais elle n'en a pas fait beaucoup à Château-Thierry, et personne n'a cru que cela fût nécessaire. »

Beaucoup ont voulu voir dans Mme Honesta, la prude revêche du comte de *Belphégor*, l'image de Mlle de La Fontaine (1). L'indiscret et railleur Tallemant aggrave encore le trait. « C'est, dit-il, une coquette qui s'est assez mal gouvernée depuis quelque temps et que l'indifférence de son mari a fait sécher de chagrin. » Tout cela est bien poussé au noir. Les *Mémoires* de Trévoux ne sont pas aussi affirmatifs; ils nous assurent de l'épouse du fabuliste qu'elle était « du caractère le plus doux, le plus complaisant et le plus liant ». « Elle ne manquait ni d'esprit ni de beauté », écrit l'abbé d'Olivet, et, pour l'aigre Tallemant, en nous avouant que Jean était « quelquefois trois semaines sans croire être marié », il ne manque point d'apporter lui-même une excuse à des torts qui n'étaient pas tout entiers du côté de Mlle de La Fontaine.

L'un des principaux points sur lesquels le poète faisait grief à sa femme était le goût prononcé que celle-ci avait pour les livres et principalement pour les romans de cheva-

(1) LA FONTAINE, *Contes et nouvelles en vers* (5^e livre). C'était l'usage, au dix-septième siècle, de donner le titre de *Mademoiselle* aux personnes de la petite bourgeoisie. Seules, les femmes de qualité prenaient le nom de *Madame*.

lerie. Le Bonhomme avait, là-dessus, les idées de son ami Molière. « Ce n'est pas, dit-il, une bonne qualité pour une femme d'être savante; et c'en est une très mauvaise de paraître telle. » Est-ce donc que Mlle de La Fontaine avait de l'esprit de Philaminte ou de Bélise? Un témoignage important, celui de Jean Racine lui-même, nous permet de penser que Marie Héricart, contrairement à ce qu'insinue son mari, valait mieux que cela.

A peu près vers le temps qui nous occupe, c'est-à-dire en 1662, le jeune Racine se trouvait à Uzès; et, d'Uzès, il avait envoyé à Jean de La Fontaine un petit poème sur *les Bains de Vénus*. « Mandez-moi, écrivait-il au Bonhomme, ce qu'en pense votre académie de Château-Thierry, surtout Mlle de La Fontaine. Je ne lui demande aucune grâce pour mes vers. Qu'elle les traite rigoureusement; mais qu'elle me fasse au moins la grâce d'agréer mes respects (1). »

Une telle déférence, témoignée avec tant de sérieux et de fermeté de la part d'un homme comme Racine, n'est pas sans adoucir un peu les traits de la pauvre épouse. Mlle de La Fontaine avait du jugement; mieux même elle avait de l'imagination; M. Émile Deraine, qui parle d'elle avec intérêt, veut qu'elle ait composé des romans. « Je sais, ajoute à ce propos un autre écrivain, M. Salesse, que plusieurs membres de la Société historique et archéologique de Château-Thierry ont eu entre les mains quelques ouvrages de ce genre portant la signature de Mlle de La Fontaine. » Et comment admettre, si Marie Héricart n'eût eu ni jugement ni esprit, que le Bonhomme, à qui les relations ne manquaient pas, eût choisi justement comme correspon-

(1) Racine a toujours témoigné d'un réel intérêt pour la femme du fabuliste. • Lorsque Mme de La Fontaine, ennuyée de vivre avec son mari, se fut retirée à Château-Thierry, écrit à ce propos Louis Racine, Boileau et mon père dirent à La Fontaine que cette séparation ne lui faisait pas honneur et l'engagèrent à faire un voyage à Château-Thierry pour s'aller réconcilier avec sa femme. » Docile, La Fontaine fit bien ce voyage, mais, distrait comme toujours, il badina, flâna et s'arrangea de telle sorte qu'il revint à Paris sans avoir vu son épouse. Et comme on lui demandait les raisons qui avaient empêché cette rencontre : « J'ai été pour la voir, mais je ne l'ai point trouvée; elle était au salut. » Louis RACINE, *Mémoire sur la vie de Jean Racine*.

dante, au cours du voyage de Limoges, une destinataire aussi peu digne de l'entendre?

III

Le *Voyage de Paris en Limousin*, que le poète accomplit en 1663, est encore l'une des conséquences de l'arrestation du surintendant. Jannart, le bon oncle Jannart, celui à qui La Fontaine devait tant, était, nous l'avons dit, substitut de Fouquet dans la charge de procureur général au Parlement. Au cours du procès de son maître, il fut contraint de s'exiler à Limoges. La Fontaine décida de le suivre. Et voilà ces lettres si vives, si charmantes et spirituelles, souvent si libres dans la confiance, que le poète écrivait, de ville en ville à sa femme; par l'enjouement gracieux, le trait piquant et souvent la mélancolie inhérente à l'idée même d'exil, elles passent de beaucoup le plaisant voyage que le bon Chapelle et le gai Bachaumont entreprirent d'une autre façon de leur côté.



LETTRES DE LA FONTAINE

A SA FEMME

I. — RELATION D'UN VOYAGE DE PARIS EN LIMOUSIN EN 1663

A Clamart, ce 25 août 1663.

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table ronde ; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût : c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent ; et c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne serait pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage ; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. C'est un fonds bien épuisé. Vous avez lu tant de fois les vieux, que vous les savez ; il s'en fait peu de nouveaux, et, parmi ce peu, tous ne sont pas bons : ainsi vous demeurerez souvent à sec (1). Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous

(1) A ce propos des romans, La Fontaine ne cessa jamais de taquiner sa femme. En 1665, dans une ballade sur *la lecture des romans et des livres d'amour*, il revint encore à ce sujet :

*Ah ! ah ! dis-je, Alizon ! vous lisez les romans
Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'ermitte !*

serait, si, en badinant, je vous avais accoutumée à l'histoire, soit des lieux, soit des personnes : vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante ; et c'en est une très mauvaise d'affecter de paraître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition et de ses amis. M. le lieutenant criminel en usa généreusement, libéralement, royalement : il ouvrit sa bourse, et nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le quai des Orfèvres, la cour du Palais, et le Palais même, à Limoges, la chose ne se serait pas autrement passée. Enfin, ce n'était chez nous que processions de gens abattus et tombés des nues. Avec tout cela, je ne pleurai point ; ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire.

La fantaisie de voyager m'était entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentimens de l'ordre du roi. Il y avait plus de quinze jours que je ne parlais d'autre chose que d'aller, tantôt à Saint-Cloud, tantôt à Charonne, et j'étais honteux d'avoir tant vécu sans rien voir. Cela ne me sera plus reproché, grâce à Dieu. On nous a dit, entre autres merveilles, que beaucoup de Limousines de la première bourgeoisie portent des chaperons de drap rose sèche sur des cales (1) de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai m'y amuser en passant, et par curiosité seulement.

Quoi qu'il en soit, j'ai tout à fait bonne opinion de notre voyage : nous avons déjà fait trois lieues sans aucun mauvais accident, sinon que l'épée de M. Jannart s'est rompue ; mais, comme nous sommes gens à profiter de tous nos malheurs, nous avons trouvé qu'aussi bien elle était trop longue, et l'embarrassait. Présentement nous sommes à Clamart, au-dessous de cette fameuse montagne où est située Meudon ; là nous devons nous rafraîchir deux ou trois jours. En vérité, c'est un

(1) Sorte de béguin. Avant La Fontaine, le mot avait été employé par Brantôme (t. VIII) : « En sa teste avoit ung gros bonnet blanc, que l'on appelle une cale. » Il le fut par Scarron : « Un matin ma servante à cale... » (*Rondeau*) ; par Tallemant : « Gombaud, qui se piquoit de n'aimer qu'en bon lieu cajoloit une petite cale crasseuse. » (D'après M. H. RÉGNIER.)

plaisir que de voyager, on rencontre toujours quelque chose de remarquable. Vous ne sauriez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons ; je me suis souhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles, et ce qui s'ensuit, hormis la batteuse, qui est un peu vieille. Le jardin de Mme C... mérite aussi d'avoir place dans cette histoire ; il a beaucoup d'endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses. Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu ; si vous l'avez vu, souvenez-vous de ces deux terrasses que le parterre a en face et à la main gauche, et des rangs de chênes et de châtaigniers qui les bordent : je me trompe bien si cela n'est beau. Souvenez-vous aussi de ce bois qui paraît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles : les arbres n'en sont pas si vieux, à la vérité ; mais toujours peuvent-ils passer pour les plus anciens du village, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées qui sont à droite et à gauche me plaisent encore : elles ont cela de particulier, que ce qui les borne est ce qui les fait paraître plus belles. Celle de la droite a tout à fait la mine d'un jeu de paume ; elle est à présent bordée d'un amphithéâtre de gazon et a le fond relevé, de huit ou dix marches : il y a de l'apparence que c'est l'endroit où les divinités du lieu reçoivent l'hommage qui leur est dû.

Si le dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un trône,
C'en sera là le patron.

Deux châtaigniers, dont l'ombrage
Est majestueux et frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainsi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient superbe
Voit ses empereurs assis.

Beautés simples et divines,
 Vous contentiez nos aïeux,
 Avant qu'on tirât des mines
 Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi sert tant de dépense ?
 Les grands ont beau s'en vanter :
 Vive la magnificence
 Qui ne coûte qu'à planter !

Nonobstant ces moralités, j'ai conseillé à Mme C... de faire bâtir une maison proportionnée en quelque manière à la beauté de son jardin, et de se ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, et nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité du carrosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches. Là se doit trouver un valet de pied du roi, qui a ordre de nous accompagner jusqu'à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, et ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant faites bien mes recommandations à notre marmot, et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire jouer, et pour lui tenir compagnie.

II. — SUITE DU MÊME VOYAGE

A Amboise, ce 30 août 1663.

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire : il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi ; je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les dames qui nous vinrent voir.

Le dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Mme C... et notre tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg-la-Reine. Nous y attendîmes près de trois heures ; et, pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouîmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manquait. De bonne fortune pour nous, le curé était ignorant, et ne prêcha

point. Dieu voulut enfin que le carrosse passât : le valet de pied y était ; point de moines, mais en récompense trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait toujours, et qui chantait très mal : il reportait en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avait une Poitevine qui se qualifiait comtesse ; elle paraissait assez jeune et de taille raisonnable, témoignait avoir de l'esprit, déguisait son nom, et venait de plaider en séparation contre son mari : toutes qualités de bon augure, et j'y eusse trouvé matière de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée ; mais sans elle rien ne me touche ; c'est à mon avis le principal point : je vous défie de me faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque. Telle était donc la compagnie que nous avons eue jusqu'au Port-de-Pilles. Il fallut à la fin que l'oncle et la tante se séparassent ; les derniers adieux furent tendres, et l'eussent été beaucoup davantage, si le cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme il voulait regagner le temps qu'il avait perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse, en sortant du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, et à quelques lieues de là Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce *Montléry* qu'il faut dire, ou *Montlehéry* ? C'est Montlehéry quand le vers est trop court, et Montléry quand il est trop long. Montléry donc ou Montlehéry, comme vous voudrez, était jadis une forteresse que les Anglais, lorsqu'ils étaient maîtres de la France, avaient fait bâtir sur une colline assez élevée (1). Au pied de cette colline est un bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse, elle est démolie, non point par les ans : ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté : il y a encore un escalier qui subsiste, et deux chambres où l'on voit des peintures anglaises, ce qui fait foi de l'antiquité et de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris par votre oncle, qui dit avoir entré dans les chambres : pour moi, je n'en ai rien vu ; le cocher ne voulait arrêter qu'à Châtres (2), petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands maîtres.

Nous y dînâmes. Après le dîner, nous vîmes encore à droite et à gauche force châteaux : je n'en dirai mot, ce serait une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Plessis-Pâté (3), et

(1) Contrairement à ce qu'écrivit La Fontaine, Montlehéry a été bâti par Thibault *File-étoupe*.

(2) Châtres, aujourd'hui Arpajon.

(3) Le Plessis-Pâté, ou Plessis-d'Argonges, est situé avant Arpajon et non après.

traversâmes ensuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou ; car, sans avoir étudié en philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallée sans montagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou (1), que je ne frémissé.

C'est un passage dangereux,
 Un lieu pour les voleurs, d'embûche et de retraite ;
 A gauche un bois, une montagne à droite,
 Entre les deux
 Un chemin creux.
 La montagne est toute pleine
 De rochers faits comme ceux
 De notre petit domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse, nous descendîmes, afin de soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre : en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe ; ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes en fourmille : cela n'est pas bien ; il mériterait qu'on le brûlât.

République de loups, asile de brigands,
 Faut-il que tu sois dans le monde ?
 Tu favorises les méchans
 Par ton ombre épaisse et profonde :
 Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
 Ou le désir de voir, fait sortir de sa terre.
 En combien de façons, hélas ! le genre humain
 Se fait à soi-même la guerre !
 Puisse le feu du ciel désoler ton enceinte !
 Jamais celui d'amour ne s'y fasse sentir,
 Ni ne s'y laisse amortir !
 Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane, et d'Aminte,
 On ne trouve chez toi que vilains bûcherons,
 Charbonniers noirs comme démons,
 Qui t'accrochent de manière

(1) Tréfou c'est Torfou, charmant village à proximité de Chamarande. La campagne y est maintenant fraîche, belle et cultivée ; l'on n'y voit plus de voleurs.

Que tu sois à tous les larrons
Ce qu'on appelle un cimetière !

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres, il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Étampes, quelques monumens de nos guerres : ce ne sont pas les plus riches que j'aie vus ; j'y trouvai beaucoup de gothique ; aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

Il nous laisse ces monumens
Pour marque de nos mouvemens.
Quand Turenne assiégea Tavanne,
Turenne fit ce que la cour lui dit,
Tavanne non ; car il se défendit,
Et joua de sa sarbacane (1).
Beaucoup de sang français fut alors répandu.
On perd des deux côtés dans la guerre civile :
Notre prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la ville.

Enfin, nous regardâmes avec pitié les faubourgs d'Étampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous les côtés ! il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le soir notre compagnie, et le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissait un très beau sujet.

Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre comtesse en fut cause ; elle est de la religion, et nous montra un livre de du Moulin (2). M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet de pied) l'entreprit, et lui dit que sa religion ne valait rien, pour bien des raisons. Premièrement, Luther a eu je ne sais combien de bâtards ; les huguenots ne vont jamais à la messe ; enfin il lui conseillait de se convertir, si elle ne voulait aller en enfer : car le purgatoire n'était pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Écriture, et

(1) C'est-à-dire, Turenne obéit à la cour en assiégeant Étampes, et Tavanne, en se défendant, fut rebelle.

(2) Pierre du Moulin, célèbre théologien de la religion réformée.

demanda un passage où il fût parlé du purgatoire ; pendant cela, le notaire chantait toujours, M. Jannart et moi nous endormîmes.

L'après-dînée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remit sur la controverse, je demandai à notre comtesse inconnue s'il y avait de belles personnes à Poitiers : elle nous en nomma quelques-unes, entre autres une fille appelée Barigny, de condition médiocre, car son père n'était que tailleur ; mais, au reste, on ne pouvait dire assez de choses de la beauté de cette personne. C'était une claire brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint ce qu'il en fallait, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux : si bien qu'à tout prendre il y avait peu de chose à souhaiter ; car rien, c'est trop dire. Enfin non-seulement les astres de la province, mais ceux de la cour lui devaient céder, jusque-là que dans un bal où était le roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avait de brillant ; les plus grands soleils ne parurent auprès que de simples étoiles. Outre cela, elle savait les romans, et ne manquait pas d'esprit. Quant à sa conduite, on la tenait dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois un gentilhomme, appelé Miravaux, en avait été passionnément amoureux, et voulait l'épouser à toute force : les parens du gentilhomme s'y opposèrent ; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Cloton ne se fût mise de la partie : l'amant mourut à l'armée, où il commandait un régiment. Les dernières actions de sa vie et ses derniers soupirs ne furent que pour sa maîtresse. Il lui laissa douze mille écus par son testament, outre quantité de meubles et de nippes de conséquence qu'il lui avait donnés dès auparavant. A la nouvelle de cette mort, Mlle. Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables, protesta qu'elle se laisserait mourir tôt ou tard, et en attendant recueillit le legs que son amant lui avait fait. Procès pour cela au présidial de Poitiers ; appel à la cour. Mais qui ne préférerait une belle à des héritiers ? Les juges firent ce que j'aurais fait. Le cœur de la dame fut contesté avec plus de chaleur encore : ce fut un nommé Cartignon qui en hérita. Ce dernier amant s'est trouvé plus heureux que l'autre : la belle eut soin qu'il ne mourût point sans être payé de ses peines. Il y a, dit-on, sacrement entre eux, mais la chose est tenue secrète. Que dites-vous de ces mariages de conscience ? Ceux qui en ont amené l'usage n'étaient pas niais. On est fille et femme tout à la fois ; le mari se comporte en galant : tant que l'affaire demeure en

cet état, il n'y a pas lieu de s'y opposer ; les parens ne font point les diables, toute chose vient en son temps ; et s'il arrive qu'on se lasse les uns des autres, il ne faut aller ni au juge ni à l'évêque. Voilà l'histoire de la Barigny.

Ces aventures nous divertirent de telle sorte, que nous entrâmes dans Orléans sans nous en être presque aperçus : il semblait même que le soleil se fût amusé à les entendre aussi bien que nous ; car, quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'était pas encore au bout de sa traite. Bien davantage, soit que la Barigny fût cette soirée à la promenade, soit qu'il dût se coucher au sein de quelque rivière charmante comme la Loire, il s'était tellement paré, que M. de Châteauneuf et moi nous l'allâmes regarder de dessus le pont. Par même moyen, je vis la Pucelle ; mais, ma foi, ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une amazone : l'infante Gradafilée en vaut dix comme elle ; et, si ce n'était que M. Chapelain est son chroniqueur, je ne sais si j'en ferais mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus longtemps que je n'aurais fait. Elle est à genoux devant une croix, et le roi Charles en même posture vis-à-vis d'elle, le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle.

Le pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi, et à la place qu'il occupe dans l'univers.

Ce n'est pas petite gloire
 Que d'être pont sur la Loire.
 On voit à ses pieds rouler
 La plus belle des rivières
 Que de ses vastes carrières
 Phébus regarde couler.

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris, l'horizon très beau de tous les côtés, et borné comme il le doit être. Si bien que cette rivière étant basse à proportion, ses eaux fort claires, son cours sans replis, on dirait que c'est un canal. De chaque côté du pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles ; les unes montent, les autres descendent ; et comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes : on les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres ;

c'est ce qui fait une de ses beautés : en effet, ce serait dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples : cela leur donne une majesté de navires, et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit. D'ailleurs Orléans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la ville va en montant, on la découvre quasi tout entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart font qu'elle paraît à demi fermée de murailles vertes ; et, à mon avis, cela lui sied bien. De la particulariser en dedans, je vous ennuierais : c'en est déjà trop pour vous de cette matière. Vous saurez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au pont est fort laid, le reste assez beau ; des rues spacieuses, nettes, agréables, et qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart, mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'église Sainte-Croix.

Enfin, notre compagnie, qui s'était dispersée de tous les côtés, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du souper venue, chevaliers et dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies ; puis se mirent au lit incontinent, comme on peut penser. Et, sur ce, le chroniqueur fait fin au présent chapitre.

III. — SUITE DU MÊME VOYAGE

Richelieu, ce 3 septembre 1663.

Autant que la Beauce m'avait semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la rivière. Aussi, a-t-on un niais du pays pour très peu de chose ; car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie. Je crois que les niaisos coûtent davantage.

Le premier lieu où nous arrêtâmes, ce fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église. C'est une collégiale assez bien rentée pour un bourg ; non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je le leur aie oui dire. Louis XI y est enterré : on le voit

à genoux sur son tombeau, quatre enfans aux coins : ce seraient quatre anges, et ce pourraient être quatre amours, si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme, et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège.

Je lui trouvai la mine d'un matois :
 Aussi l'était ce prince, dont la vie
 Doit rarement servir d'exemple aux rois,
 Et pourrait être en quelques points suivie.

A ses genoux sont ses Heures et son chapelet, et autres menus ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau, et sa Notre-Dame ; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan : le tout est de marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre ; il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner ; et, m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit : un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

De Cléry à Saint-Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable et bordé de haies ; ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux et quelques pèlerins de Saint-Jacques. Comme Saint-Dié n'est qu'un bourg, et que les hôtelleries y sont mal meublées, notre comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. de Châteauneuf voulant toujours que votre oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différend de Potrot et de la dame de Nouaillé. Les gens de Potrot et ceux de la dame de Nouaillé ayant mis, pendant la foire de Niort, les hardes de leur maître et de leur maîtresse en même hôtellerie, et sur même lit, cela fit contestation. Potrot dit : « Je coucherai dans ce lit-là. — Je ne dis pas que vous n'y couchiez, repartit la dame de Nouaillé, mais j'y coucherai aussi. » Par point d'honneur, et pour ne pas céder, ils y couchèrent tous deux (1). La chose se passa d'une autre manière : la

(1) Voir : *Aventures du baron de Faeneste* par Agrippa d'AUBIGNÉ. Livre III, chap. XIII : *Histoire de Pautrot et de la dame de Noaillé.*

comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher ; je veux dire les puces du cocher, et non celles de la comtesse : tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin, qu'il n'était quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé ; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me parut très beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable (1). Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte-Solenne (2). Cette église paraît fort grande, et n'est cachée d'aucunes maisons ; enfin, elle répond tout à fait bien au logis du prince. Chacun de ces bâtimens est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte-Solenne et le château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent, la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent ; soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse, ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques-unes à mon ordinaire. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit ; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyait de l'esprit par cette voie-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais...

« Le plus bel objet » que La Fontaine vit d'Orléans à Blois,
 ... C'est la Loire sans doute.
 On la voit rarement s'écarter de sa route ;

(1) Cette vue si belle, si claire de Blois, fit, de tout temps, l'admiration des délicats et des poètes. Un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, le frère Noël Mars, écrivait déjà, vers 1646, peu d'années avant que La Fontaine passât par là : « Du costé de Tours vous voyez, tant que votre veue peut s'étendre, un très agréable costeau de vignoble, avec la rivière claire et cristalline qui le serpente doucement et avec majesté, sans parler de quantité de petits chasteaux et maisons de plaisance. Du costé d'Orléans, vous voyez toute la ville de Blois, et la rivière battre à ses pieds. » Au dix-neuvième siècle, V. Hugo, non moins lyrique, s'écriait (*Pendant l'exil*, 1864), devant les dessins et estampes de A. Queyroy : « C'est bien là Blois, mon Blois à moi, ma ville lumineuse. »

(2) *Saint-Solenne*, et non *Sainte-Solenne*. Saint Solenne était évêque de Chartres.

Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
 Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré,
 C'est la fille d'Amphitrite ;
 C'est elle dont le mérite,
 Le nom, la gloire, et les bords,
 Sont dignes de ces provinces
 Qu'entre tous leurs plus grands trésors
 Ont toujours placé nos princes.
 Elle répand son cristal
 Avec magnificence ;
 Et le jardin de la France
 Méritait un tel canal.

Je lui veux du mal en une chose ; c'est que l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à voir ; il ne me resta ni curiosité ni désir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment.

C'est un admirable objet que ce Richelieu : j'en ai daté ma troisième lettre, parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez ; il ne s'en faut pas un quart d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se lèverait de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes ! je prétends les surpasser tous et que vous ne sauriez vous acquitter envers moi, si vous ne me souhaitez d'aussi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaises avant que notre voyage soit achevé.

IV. — SUITE DU MÊME VOYAGE

A Châtellerault, ce 5 septembre 1663.

• Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le château. De vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point. et pour cause. Vous saurez, sans plus, que devers la ville il est situé sur un roc, et paraît extrêmement haut. Vers la campagne, le terrain d'alentour est plus élevé.

Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choses fort remarquables. La première est ce bois de cerf dont on parle tant, et dont on ne parle pas assez selon mon avis ; car, soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces : or, le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paroisse de liaison ? De dire aussi qu'il soit naturel, et que l'univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guère croyable.

Il en sera toujours douté,
 Quand bien ce cerf aurait été
 Plus ancien qu'un patriarche.
 Tel animal, en vérité,
 N'eût jamais su tenir dans l'arche.

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes par où l'on descend jusqu'au pied du château ; si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvai bien bâties, et leur structure me plut autant que le reste du château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisait servir de berceau à nos jeunes rois ; et, véritablement, c'était un berceau d'une matière assez solide, et qui n'était pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue : elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense ; l'œil ne trouve rien qui l'arrête ; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieues : du reste, on a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie encore vue, et au pied d'une prairie qu'arrose la Loire : car cette rivière passe à Amboise.

De tout cela le pauvre M. Fouquet (1) ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment : on avait bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avait laissé qu'un trou par le

(1) Le surintendant, après son arrestation à Nantes, avait été emprisonné au château d'Angers d'abord, à celui d'Amboise ensuite. On le transféra plus tard à Vincennes et à la Bastille.

haut. Je demandai de la voir : triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef : au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description : mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
 Une garde au soin nonpareil,
 Chambre murée, étroite place,
 Quelque peu d'air pour toute grâce,
 Jours sans soleil,
 Nuits sans sommeil,
 Trois portes en six pieds d'espace?
 Vous peindre un tel appartement,
 Ce serait attirer vos larmes ;
 Je l'ai fait insensiblement :
 Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit (1) : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie ; et le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, et la laissâmes à la droite. J'en suis très-fâché ; non pas que les rivières nous aient manqué dans notre voyage.

Depuis ce lieu jusques au Limousin,
 Nous en avons passé quatre en chemin,
 De fort bon compte, au moins qu'il m'en souviene :
 L'Indre et le Cher, et la Creuse et la Vienne
 Ne sont pas simples ruisseaux :
 Non, non ; la carte nous les nomme
 Ceux qui sont péris sous leurs eaux
 Ne l'ont pas été dire à Rome.

La première que nous rencontrâmes ce fut l'Indre. Après l'avoir passée, nous trouvâmes au bord trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délabrés. L'un de ces héros gusmanesques avait fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui

(1) « Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit. » Y-a-t-il plus touchante simplicité? Mme de Sévigné ne fut pas moins émue le jour où il lui fut permis d'entrevoir Fouquet prisonnier, à l'Arsenal. « Pour moi, dit-elle, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé et le cœur m'a battu si fort que je n'en pouvais plus. »

pendait en arrière comme une queue de cheval. Non loin de là nous aperçûmes quelques Phyllis, je veux dire Phyllis d'Égypte, qui venaient vers nous dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, et traînant après elles des douégnas détestables à proportion, et qui nous regardaient avec autant de mépris que si elles eussent été belles et jeunes. Je frémis d'horreur à ce spectacle, et j'en ai été plus de deux jours sans manger. Deux femmes fort blanches marchaient ensuite : elles avaient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, et n'étaient anges, à bien parler, qu'en tant que les autres étaient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs jupes, qui véritablement étaient plus riches que ne semblait le promettre un tel équipage. Le reste de leur habit consistait en une cape d'étoffe blanche ; et sur la tête un petit chapeau à l'anglaise, de taffetas de couleur, avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une légère inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de déesses, et ne daignant presque jeter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres douégnas les suivaient, non moins laides que les précédentes ; et la caravane était fermée par un cordelier. Le bagage marchait en queue, partie sur chariots, partie sur bêtes de somme ; puis quatre carrosses vides, et quelques valets à l'entour,

Non sans écureuils et turquets (1),
Ni, je pense, sans perroquets :

le tout escorté par M. de La Fourcade, garde du corps. Je vous laisse à deviner quelles gens c'étaient. Comme ils suivaient notre route, et qu'ils débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avait fait descendre, le scrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits qu'eux, et de boire en mêmes verres. Il n'y en avait point qui s'en tourmentât plus que la comtesse.

Nous allâmes le jour suivant coucher à Montels, et dîner le lendemain au Port-de-Pilles, où notre compagnie commença de se séparer. La comtesse envoya un laquais, non chez son mari, mais chez un de ses parens, porter les nouvelles de son arrivée, et donner ordre qu'on lui amenât un carrosse avec quelque

(1) Espèce de petits chiens à nez camus et poil ras.

escorte. Pour moi, comme Richelieu n'était qu'à cinq lieues, je n'avais garde de manquer de l'aller voir : les Allemands se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. de Châteauneuf, qui connaissait le pays, s'offrit de m'accompagner : je le pris au mot ; et ainsi votre oncle demeura seul, et alla coucher à Châtellerault, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin.

V. — SUITE DU MÊME VOYAGE

A Limoges, ce 12 septembre 1663.

Je vous promis par le dernier ordinaire la description du château de Richelieu ; assez légèrement, pour ne vous en point mentir, et sans considérer mon peu de mémoire, ni la peine que cette entreprise me devait donner. Pour la peine, je n'en parle point, et, tout mari que je suis, je la veux bien prendre : ce qui me retient, c'est le défaut de mémoire ; pouvant dire la plupart du temps que je n'ai rien vu de ce que j'ai vu, tant je sais bien oublier les choses. Avec cela, je crois qu'il est bon de ne point passer par-dessus cet endroit de mon voyage sans vous en faire la relation. Quelque mal que je m'en acquitte, il y aura toujours à profiter : et vous n'en vaudrez que mieux de savoir sinon toute l'histoire de Richelieu, au moins quelques singularités qui ne me sont point échappées, parce que je m'y suis particulièrement arrêté. Ce ne sont peut-être pas les plus remarquables ; mais que vous importe ? De l'humeur dont je vous connais, une galanterie sur ces matières vous plaira plus que tant d'observations savantes et curieuses. Ceux qui chercheront de ces observations savantes dans les lettres que je vous écris se tromperont fort. Vous savez mon ignorance en matière d'architecture, et que je n'ai rien dit de Vaux que sur des mémoires. Le même avantage me manque pour Richelieu : véritablement au lieu de cela j'ai eu les avis de la concierge et ceux de M. de Châteauneuf : avec l'aide de Dieu et de ces personnes, j'en sortirai. Ne laissez pas de mettre la chose au pis ; car il vaut mieux, ce me semble, être trompée de cette façon que de l'autre. En tout cas, vous aurez recours à ce que M. Desmarests a dit de cette maison : c'est un grand maître en fait de

descriptions. Je me garderai bien de particulariser aucun des endroits où il a pris plaisir à s'étendre, si ce n'était que la manière dont je vous écris ces choses n'a rien de commun avec celle de ses *Promenades* (1).

Nous arrivâmes donc à Richelieu par une avenue qui borde un côté du parc. Selon la vérité, cette avenue peut avoir une demi-lieue ; mais, à compter selon l'impatience où j'étais, nous trouvâmes qu'elle avait une bonne lieue tout au moins. Jamais préambule ne s'est rencontré si mal à propos, et ne m'a semblé si long. Enfin on se trouve en une place fort spacieuse : je ne me souviens pas bien de quelle figure elle est : demi-ronde ou demi-ovale, cela ne fait rien à l'histoire ; et pourvu que vous soyez avertie que c'est la principale entrée de cette maison, il suffit. Je ne me souviens pas non plus en quoi consistent la basse-cour, l'avant-cour, les arrière-cours, ni du nombre des pavillons et corps de logis du château, moins encore de leur structure. Ce détail m'est échappé ; de quoi vous êtes femme encore une fois à ne pas vous soucier bien fort : c'est assez que le tout est d'une beauté, d'une magnificence, d'une grandeur dignes de celui qui l'a fait bâtir. Les fossés sont larges et d'une eau très-pure. Quand on a passé le pont-levis, on trouve la porte gardée par deux dieux, Mars et Hercule. Je louai fort l'architecte de les avoir placés à ce poste-là ; car, puisque Apollon servait quelquefois de simple commis à Son Éminence, Mars et Hercule pouvaient bien lui servir de suisses. Ils mériteraient que je m'arrêtasse à eux un peu davantage, si cette porte n'avait des choses encore plus singulières. Vous vous souviendrez surtout qu'elle est couverte d'un dôme, et qu'il y a une Renommée au sommet : c'est une déesse qui ne se plaît pas d'être enfermée, et qui s'aime mieux en cet endroit que si on lui avait donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

Même elle est en une posture
Toute prête à prendre l'essor ;
Un pied dans l'air, à chaque main un cor,
Légère et déployant les ailes,
Comme allant porter les nouvelles
Des actions de Richelieu,
Cardinal, duc, et demi-dieu :

(1) *Les Promenades de Richelieu, ou les vertus chrétiennes*, par DESMARETS DE SAINT-SORLIN, Paris, 1653.

Telle enfin qu'elle devait être
 Pour bien servir un si bon maître ;
 Car tant moins elle a de loisir,
 Tant plus on lui fait de plaisir.

Cette figure est de bronze et fort estimée. Aux deux côtés du frontispice que je décris, on a élevé, en manière de statues, de pyramides, si vous voulez, deux colonnes du corps desquelles sortent des bouts de navires. (Bouts de navires ne vous plaira guère, et peut-être aimeriez-vous mieux le terme de pointes ou celui de becs ; choisissez le moins mauvais de ces trois mots-là : je doute fort que pas un soit propre ; mais j'aime autant m'en servir que d'appeler cela colonnes rostrales). Ce sont des restes d'amphithéâtre qu'on a rencontrés fort heureusement, n'y ayant rien qui convienne mieux à l'amirauté, laquelle celui qui a fait bâtir ce château joignait à tant d'autres titres. De dedans la cour, et sur le fronton de la même entrée, on voit trois petits Hercules, autant poupins et autant mignons que le peuvent être de petits Hercules ; chacun d'eux garni de sa peau de lion et de sa massue (cela ne vous fait-il point souvenir de ce saint Michel garni de son diable ?) Le statuaire, en leur donnant la contenance du père, et en les proportionnant à sa taille, leur a aussi donné l'air d'enfans, ce qui rend la chose si agréable qu'en un besoin ils passeraient pour Jeux ou pour Ris, un peu membrus à la vérité. Tout ce frontispice est de l'ordonnance de Jacques Lemercier, et a de part et d'autre un mur en terrasse qui découvre entièrement la maison, et par où il y a apparence que se communiquent deux pavillons qui sont aux deux bouts (1).

Si le reste du logis m'arrête à proportion de l'entrée, ce ne sera pas ici une lettre, mais un volume ; qu'y ferait-on ? il faut bien que j'emploie à quelque chose le loisir que le roi nous donne. Autour du château sont force bustes et force statues, la plupart antiques ; comme vous pourriez dire des Jupiters et des Apollons, des Bacchus, des Mercures, et autres gens de pareille étoffe ; car, pour les dieux, je les connais bien, mais pour les héros et grands personnages, je n'y suis pas fort expert : même il me souvient qu'en regardant ces chefs-d'œuvre je pris Faustine pour Vénus (à laquelle des deux faut-il que je fasse

(1) Jacques Lemercier, premier architecte du roi (1585-1654). Éleva la Sorbonne, le Palais Cardinal, commença Saint-Roch. Travailla à l'Oratoire et au Val-de-Grâce.

réparation d'honneur?) : et, puisque nous sommes sur le chapitre de Vénus, il y en a quatre de bon compte dans Richelieu, une entre autres divinement belle, et dont M. de Maucroix dit que Le Poussin lui a fort parlé, jusqu'à la mettre au-dessus de celle de Médicis (1). Parmi les autres statues qui ont là leur appartement et leurs niches, l'Apollon et le Bacchus emportent le prix, au goût des savans : ce fut toutefois Mercure que je considérai davantage, à cause de ces hirondelles qui sont si simples que de lui confier leurs petits, tout larron qu'il est : lisez cet endroit des *Promenades de Richelieu*; il m'a semblé beau, aussi bien que la description de ces deux captifs dont M. Desmarests dit que l'un porte ses chaînes patiemment, l'autre avec force et contrainte. On les a placés en lieu remarquable, c'est-à-dire à l'endroit du grand degré, l'un d'un côté du vestibule, l'autre de l'autre ; ce qui est une espèce de consolation pour ces marbres dont Michel-Ange pouvait faire deux empereurs.

L'un toutefois de son destin soupire,
L'autre paraît un peu moins mutiné.
Heureux captifs ! si cela se peut dire
D'un marbre dur et d'un homme enchaîné.

Je ne voudrais être ni l'un ni l'autre
Pour embellir un séjour si charmant ;
En d'autres cas, votre sexe et le nôtre
De l'un des deux se pique également.

Nous nous piquons d'être esclaves des dames ;
Vous vous piquez d'être marbres pour nous,
Mais c'est en vers, où les fers et les flammes
Sont fort communs et n'ont rien que de doux.

Pardonnez-moi cette petite digression ; il m'est impossible de tomber sur ce mot d'esclave sans m'arrêter : que voulez-vous ? Chacun aime à parler de son métier, ceci soit dit toutefois sans vous faire tort. Pour revenir à nos deux captifs, je pense bien qu'il y a eu autrefois des esclaves de votre façon qu'on a estimés ;

(1) Bellori veut que Poussin ait exécuté pour le cardinal, à son retour d'Italie, quatre Bacchanales, le Triomphe de Bacchus, celui de Neptune. Poussin avait acquis, lors de son séjour à Rome, une connaissance élevée de l'art antique ; c'est ce qui explique à quel point il était à même d'admirer la Vénus que le premier ministre destinait à l'ornement de son château.

mais ils auraient de la peine à valoir autant que ceux-ci. On dit qu'il ne se peut rien voir de plus excellent, et qu'en ces statues Michel-Ange a surpassé non-seulement les sculpteurs modernes, mais aussi beaucoup de choses des anciens. Il y a un endroit qui n'est quasi qu'ébauché, soit que la mort, ne pouvant souffrir l'accomplissement d'un ouvrage qui devait être immortel, ait arrêté Michel-Ange en cet endroit-là, soit que ce grand personnage l'ait fait à dessein, et afin que la postérité reconnût que personne n'est capable de toucher à une figure après lui (1). De quelque façon que cela soit, je n'en estime que davantage ces deux captifs, et je tiens que l'ouvrier tire autant de gloire de ce qui leur manque que de ce qu'il leur a donné de plus accompli.

Qu'on ne se plaigne pas que la chose ait été
 Imparfaite trouvée,
 Le prix en est plus grand, l'auteur plus regretté
 Que s'il l'eût achevée.

Au lieu de monter aux chambres par le grand degré, comme nous devions en étant si proches, nous nous laissâmes conduire par la concierge ; ce qui nous fit perdre l'occasion de le voir, et il n'en fut fait nulle mention. M. de Châteauneuf lui-même, qui l'avait vu, ne se souvint pas d'en parler.

De quoi je ne lui sais aucunement bon gré ;
 Car d'autres gens m'ont dit qu'ils avaient admiré
 Ce degré,
 Et qu'il est de marbre jaspé.

Pour moi, ce n'est ni le marbre, ni le jaspé que je regrette, mais les antiques qui sont au haut ; particulièrement ce favori de l'empereur Adrien, Antinoüs, qui dans sa statue contestait de beauté et de bonne mine contre Apollon, avec cette différence pourtant que celui-ci aurait l'air d'un dieu et l'autre d'un homme.

(1) Michel-Ange avait destiné *les Esclaves* au monument de Jules II ; puis, ayant « trouvé que *les Esclaves* ne convenaient plus au tombeau, il avait commencé deux autres figures ». Nous savons, par Vasari, que Michel-Ange donna « à Roberto Strozzi, ces deux *Esclaves* de marbre ». De chez Roberto Strozzi « alors banni de Florence et réfugié en France, ces marbres passèrent au château d'Ecouen, chez le connétable de Montmorency ». Le cardinal de Richelieu en fut ensuite possesseur. « Du château de Richelieu (où La Fontaine les vit) ils vinrent, au dix-huitième siècle, dans les jardins de l'hôtel du maréchal de Richelieu à Paris. »
 R. ROLLAND : (*Michel-Ange*). Ces *Esclaves* sont aujourd'hui au Louvre.

Je ne m'amuserai point à vous décrire les divers enrichissements ni les meubles de ce palais. Ce qui s'en peut dire de beau, M. Desmarests l'a dit : puis nous n'eûmes quasi pas le loisir de considérer ces choses, l'heure et la concierge nous faisant passer de chambre en chambre sans nous arrêter qu'aux originaux des Albert Dures, des Titians, des Poussins, des Pérugins, des Mantègnes, et autres héros dont l'espèce est aussi commune en Italie que les généraux d'armée en Suède...

Après que j'eus jeté l'œil sur les principales [richesses des galeries] nous descendîmes dans les jardins, qui sont beaux sans doute et fort étendus ; rien ne les sépare d'avec le parc. C'est un pays que ce parc, on y court le cerf. Quant aux jardins, le parterre est grand et l'ouvrage de plus d'un jour. Il a fallu, pour le faire, qu'on ait tranché toute la croupe d'une montagne. La retenue des terres est couverte d'une palissade de philiréa (1) apparemment ancienne, car elle est chauve en beaucoup d'endroits : il est vrai que les statues qu'on y a mises réparent en quelque façon les ruines de sa beauté. Ces endroits, comme vous savez, sont d'ordinaire le quartier des Flores : j'y en vis une et une Vénus, un Bacchus moderne, un consul (que fait ce consul parmi de jeunes déesses?), une dame grecque, une autre dame romaine, avec une autre sortant du bain. Avouez-le vrai ; cette dame sortant du bain n'est pas celle que vous verriez le moins volontiers. Je ne vous saurais dire comme elle est faite, ne l'ayant considérée que fort peu de temps. Le déclin du jour et la curiosité de voir une partie des jardins en furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse, et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, et où je me plainrais extrêmement ; avoir une aventure amoureuse ; en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poètes : à midi véritablement on y entrevoit quelque chose,

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour.

Je m'enfonçai dans l'une de ces allées. M. de Châteauneuf, qui était las, me laissa aller. A peine eus-je fait dix ou douze pas, que je me sentis forcé par une puissance secrète de commencer quelques vers à la gloire du grand Armand. Je les ai

(1) Communément *Filaria* ou *phylaria*.

depuis achevés sur les mémoires que me donnèrent les nymphes de Richelieu : leur présence, à la vérité, m'a manqué trop tôt ; il serait à souhaiter que j'eusse mis la dernière main à ces vers au même lieu qui me les a fait ébaucher. Imaginez-vous que je suis dans une allée où je me dis ce qui s'ensuit :

Mânes du grand Armand, si ceux qui ne sont plus
 Peuvent goûter encor des honneurs superflus,
 Recevez ce tribut de la moindre des Muses :
 Jadis de vos bontés ses sœurs étaient confuses ;
 Aussi n'a-t-on point vu que d'un silence ingrat
 Phébus de vos bienfaits ait étouffé l'éclat.
 Ses enfans ont chanté les pertes de l'Ibère,
 Et le destin forcé de nous être prospère,
 Partout où vos conseils, plus craints que le dieu Mars,
 Ont porté la terreur de nos fiers étendards :
 Ils ont représenté les vents et la fortune
 Vainement indignés du tort fait à Neptune,
 Quand vous tîntes ce dieu si longtemps enchaîné (1)
 Le rempart qui couvrait un peuple mutiné,
 Nos voisins envieux de notre diadème,
 Et les rois de la mer et la mer elle-même,
 Ne purent arrêter le cours de vos efforts.
 La Seine vous revit triomphant sur ses bords.
 Que ne firent alors les peuples du Permesse !
 On leur ouït chanter vos faits, votre sagesse,
 Vos projets élevés, vos triomphes divers ;
 Le son en dure encore aux bouts de l'univers.
 Je n'y puis ajouter qu'une simple prière :
 Que la nuit d'aucun temps ne borne la carrière
 De ce renom si beau, si grand, si glorieux !
 Que Flore et les Zéphyrus ne bougent de ces lieux ;
 Qu'ainsi que votre nom leur beauté soit durable ;
 Que leur maître ait le sort à ses vœux favorable ;
 Qu'il vienne quelquefois visiter ce séjour,
 Et soit toujours content du prince et de la cour.

Je serais encore au fond de l'allée où je commençai ces vers, si M. de Châteauneuf ne fût venu m'avertir qu'il était tard.

(1) Le cardinal, lors du siège de la Rochelle, en 1627, avait fait élever la grande digue, à laquelle il est fait allusion ici.

Nous repassâmes dans l'avant-cour afin de gagner plus tôt l'autre côté des jardins. Comme nous étions près du pont-levis, un vieux domestique nous aborda fort civilement, et me demanda ce qu'il me semblait de Richelieu. Je lui répondis que c'était une maison accomplie ; mais que, n'ayant pu tout voir, nous reviendrions le lendemain, et reconnaitrions ses civilités et les offres qu'il nous faisait (je ne songeais pas à notre promesse). « On ne manque jamais de dire cela, repartit cet homme ; j'y suis tous les jours attrapé par des Allemands. » Sans la crainte de nous fâcher, et par conséquent de ne rien avoir, il aurait, je pense, ajouté : « A plus forte raison le serai-je par des François » ; même je vis bien que le haut-de-chausses de M. de Châteauneuf lui semblait de mauvais augure. Cela me fit rire, et je lui donnai quelque chose.

A peine l'eûmes-nous congédié, que le peu qui restait de jour nous quitta. Nous ne laissâmes pas de nous renfoncer en d'autres allées, non du tout si sombres que les précédentes ; elles pourront l'être dans deux cents ans. De tout ce canton je ne remarquai qu'un mail et deux jeux de longue paume dont l'un pourrait bien être tourné vers l'orient et l'autre vers le midi ou vers le septentrion ; je suis assuré que c'est l'un des deux : on se sert apparemment de ces jeux de paume selon les différentes heures du jour, pour n'avoir pas le soleil en vue. Du lieu où ils sont il fallut rentrer en de nouvelles obscurités, et marcher quelque temps sans nous voir, tant qu'enfin nous nous retrouvâmes dans cette place qui est au-devant du château, moi fort satisfait, et M. de Châteauneuf, qui était en grosses bottes, fort las.

Au début de la VI^e lettre, qui est datée de Limoges (ce 19 septembre 1663), La Fontaine, toujours languissant, commence d'incliner à la paresse. « Ce serait, dit-il, une belle chose que de voyager, s'il ne se fallait point lever si matin. » Nous apprenons que M. de Châteauneuf et lui quittèrent Richelieu ; ils ne manquèrent pas d'atteindre Châtellerault avant qu'il fût tard. La première chose qu'ils virent ce fut la Vienne. Cette rivière « porte des carpes qui sont petites quand elles n'ont qu'une demi-aune. » « On nous en servit des plus belles avec des melons », dit La Fontaine. C'est dans la même ville que La Fontaine eut aussi le bonheur de retrouver des parents du côté de sa lignée maternelle.

La mère de La Fontaine était née Françoise Pidoux et descendait des Pidoux de Châtellerault. Parmi ces derniers, plusieurs avaient été alliés aux ancêtres du cardinal de Richelieu. Divers d'entre eux — et notamment Jean Pidoux grand-père du poète — avaient été médecins. « La famille des Pidoux, écrit à ce propos M. Gabriel Hanotaux, avait depuis longtemps une culture scientifique et littéraire. Elle brillait même d'un réel éclat. Il n'est pas indifférent de savoir que La Fontaine avait été précédé, dans sa famille, par une longue suite d'hommes d'étude et de talent. »

VI. — SUITE DU MÊME VOYAGE

Je trouvai à Châtellerault un Pidoux dont notre hôte avait épousé la belle-sœur. Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment. On nous assura de plus qu'ils vivaient longtemps, et que la mort, qui est un accident si commun chez les autres hommes, passait pour prodige parmi ceux de cette lignée. Je serais merveilleusement curieux que la chose fût véritable. Quoi que c'en soit, mon parent de Châtellerault demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans. Ce qu'il y a de particulier et que ses parens de Château-Thierry n'ont pas, il aime la chasse et la paumè, sait l'écriture, et compose des livres de controverse ; au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois ; la femme qu'il a maintenant est bien faite, et a certainement du mérite. Je lui sais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajole son mari, et vit avec lui comme si c'était son galant ; et je sais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il lui fait encore des enfans. Il y a ainsi d'heureuses vieillesses, à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a, et celle-ci en est une. De vous dire quelle est la famille de ce parent et quel nombre d'enfans il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple.

Trop bien me fit-on voir une grande fille, que je considérai volontiers, et à qui la petite vérole a laissé des grâces et en a

ôté. C'est dommage : on dit que jamais fille n'a eu de plus belles espérances que celle-là.

Quelles imprécations
 Ne mérites-tu point, cruelle maladie,
 Qui ne peux voir qu'avec envie
 Le sujet de nos passions !
 Sans ton venin, cause de tant de larmes,
 Ma parente m'aurait fait moitié plus d'honneur :
 Encore est-ce un grand bonheur
 Qu'elle ait eu tel nombre de charmes.
 Tu n'as pas tout détruit, sa bouche en est témoin,
 Ses yeux, ses traits, et d'autres belles choses :
 Tu lui laissas des lis, si tu lui pris des roses ;
 Et comme elle est ma parente de loin,
 On peut penser qu'à le lui dire
 J'aurais pris un fort grand plaisir :
 J'en eus la volonté, mais non pas le loisir.
 Cet aveu lui pourra suffire.

On nous assura qu'elle dansait bien, et je n'eus pas de peine à le croire : ce qui m'en plut davantage fut le ton de voix et les yeux ; son humeur aussi me sembla douce. Du reste, ne m'en demandez rien de particulier ; car, pour parler franchement, je l'entretins peu, et de choses indifférentes ; bien résolu, si nous eussions fait un plus long séjour à Châtellerault, de la tourner de tant de côtés que j'aurais découvert ce qu'elle a dans l'âme, et si elle est capable d'une passion secrète. Je ne vous en saurais apprendre autre chose, sinon qu'elle aime fort les romans ; c'est à vous, qui les aimez fort aussi, de juger quelle conséquence on en peut tirer. Outre cette parente de Châtellerault, je dois avoir à Poitiers un cousin germain, dont je n'ai point mémoire qu'on m'ait rien dit : je m'en souviens seulement parce qu'il m'a plaidé autrefois.

Poitiers est ce qu'on appelle proprement un village, qui, tant en maisons que terres labourables, peut avoir deux ou trois lieues de circuit : ville mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines. Il y a en récompense nombre de belles, et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre ; c'est de la comtesse que je le sais. J'eus quelque regret de n'y point passer ; vous en pourriez aisément deviner la cause.

Ce n'est ni la *Pierre-Levée*
 Ni le rocher *Passe-Lourdin* (1);
 Pour vous en dire ma pensée,
 Je les ai laissés sans chagrin ;
 Et quant à cet autre cousin,
 Mon âme en est fort consolée ;
 Mais je voudrais bien avoir vu
 La Landru.

Toutefois, ayant le cœur tendre,
 Je suis certain que Cupidon
 N'eût jamais manqué de me prendre,
 S'il m'eût tendu cet hameçon ;
 Et puis me voilà beau garçon,
 Car au départ il se faut pendre :
 Je serais fâché d'avoir vu
 La Landru (2).

Cependant je l'aurais vue si nous eussions continué notre route ; j'en avais déjà trouvé un moyen que je vous dirai.

Pour revenir à Châtellerault, vous saurez qu'il est mi-parti de huguenots et de catholiques, et que nous n'eûmes aucun commerce avec les premiers. Le terme dont nous étions convenus avec notre hôte étant écoulé, il fallut prendre congé de lui. Ce ne fut pas sans qu'il renouvelât sa prière : nous lui donnâmes le plus de temps qu'il nous fut possible, et le lui donnâmes de bonne grâce, c'est-à-dire en déjeunant bien, et tenant table longtemps, de sorte qu'il ne nous resta de l'heure que pour gagner Chavigny, misérable gîte, et où commencent les mauvais chemins et l'odeur des aulx, deux propriétés qui distinguent le Limousin des autres provinces du monde.

(1) Monuments druidiques. Rabelais veut que ce soit Pantagruel qui, par bonté pour les *escholiers* « prit d'un grand rochier qu'on nomme Passe-Lourdin une grosse roche, ayant environ douze toises en carré et d'épaisseur quatorze pans, et la mit sur quatre piliers au milieu d'un champ bien à son aise, afin que lesdicts escholiers, quand ils ne sçauroient autre chose faire, passassent temps à monter sur la dicte pierre, et là banqueter à force flacons, jambons et pastés, et escrire leurs noms dessus avec ung cousteau, et de présent l'appelle-t-on Pierre Levée ».

(2) Qu'est-ce que la Landru ? M. H. Régner s'est posé la question. « Est-ce, dit-il, sous un pseudonyme, la beauté à la mode (la Barigny) tant vantée dans la lettre II (de notre poète). » Une « supposition hasardée » veut que cette Landru soit « plutôt une dame Bitton, dont il est parlé dans les lettres du chevalier de Méré ».

Notre seconde couchée fut Bellac. L'abord de ce lieu m'a semblé une chose singulière, et qui vaut la peine d'être décrite. Quand, de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre de cheval ou de carrosse, il n'y en a que trois ou quatre qui se soient rompu le cou, on remercie Dieu.

Ce sont morceaux de rochers
Entés les uns sur les autres,
Et qui font dire aux cochers
De terribles patenôtres.

Des plus sages à la fin
Ce chemin
Épuise la patience.
Qui n'y fait que murmurer
Sans jurer,
Gagne cent ans d'indulgence.

M. de Châteauneuf

L'aurait cent fois maudit,
Si d'abord je n'eusse dit :
« Ne plaignons point notre peine ;
Ce sentier rude et peu battu
Doit être celui qui mène
Au séjour de la vertu. »

Votre oncle reprit qu'il fallait donc que nous nous fussions détournés ; « ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il n'y ait d'honnêtes gens à Bellac aussi bien qu'ailleurs ; mais quelques rencontres ont mis ses habitans en mauvaise odeur ». Là-dessus il nous conta qu'étant de la commission des grands jours, il fit le procès à un lieutenant de robe courte de ce lieu-là, pour avoir obligé un gueux à prendre la place d'un criminel condamné à être pendu, moyennant vingt pistoles données à ce gueux et quelque assurance de grâce dont on le leurra. Il se laissa conduire et guinder à la potence fort gaiement, comme un homme qui ne songeait qu'à ses vingt pistoles, le prévôt lui disant toujours qu'il ne se mît point en peine, et que la grâce allait arriver. A la fin le pauvre diable s'aperçut de sa sottise ; mais il ne s'en aperçut qu'en faisant le saut, temps malpropre à se repentir et à déclarer qui on est. Le tour est bon, comme vous voyez, et

Bellac se peut vanter d'avoir eu un prévôt aussi hardi et aussi pendable qu'il y en ait.

Autant que l'abord de cette ville est fâcheux, autant elle est désagréable ; ses rues vilaines, ses maisons mal accommodées et mal prises. Dispensez-moi, vous qui êtes propre, de vous en rien dire. On place en ce pays-là la cuisine au second étage. Qui a une fois vu ces cuisines, n'a pas grande curiosité pour les sauces qu'on y apprête. Ce sont gens capables de faire un très-méchant mets d'un très-bon morceau. Quoique nous eussions choisi la meilleure hôtellerie, nous y bûmes du vin à teindre les nappes, et qu'on appelle communément la *tromperie de Bellac*. Ce proverbe a cela de bon que Louis XIII en est l'auteur.

Rien ne m'aurait plu sans la fille du logis, jeune personne et assez jolie. Je la cajolai sur sa coiffure : c'était une espèce de cale à oreilles, des plus mignonnes, et bordée d'un galon d'or large de trois doigts. La pauvre fille, croyant bien faire, alla quérir aussitôt sa cale de cérémonie pour me la montrer. Passé Chavigny, l'on ne parle quasi plus français ; cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de peine. Les fleurettes s'entendent par tous pays, et ont cela de commode qu'elles portent avec elles leur trucheman. Tout méchant qu'était notre gîte, je ne laissai pas d'y avoir une nuit fort douce. Mon sommeil ne fut nullement bigarré de songes comme il a coutume de l'être : si pourtant Morphée m'eût amené la fille de l'hôte, je pense bien que je ne l'aurais pas renvoyée : il ne le fit point, et je m'en passai.

M. Jannart se leva devant qu'il fût jour ; mais sa diligence ne servit de rien, car, tous nos chevaux étant déferrés, il fallut attendre ; et, pour mes péchés, je revis les rues de Bellac encore une fois. Tandis que je faisais presser le maréchal, M. de Châteauneuf, qui avait entrepris de nous guider ce jour-là, s'informa tant des chemins, que cela ne servit pas peu à lui faire prendre les plus longs et les plus mauvais. De bonne fortune notre traite n'était pas grande : comme Limoges n'est éloigné de Bellac que d'une petite journée, nous eûmes tout loisir de nous égarer ; de quoi nous nous acquittâmes très-bien, et en gens qui ne connaissent ni la langue ni le pays.

Dès que nous fûmes arrivés, mon fidèle Achate (qui pourrait-ce être que M. de Châteauneuf?) disposa les choses pour son retour, et choisit la voie du messager à cheval qui doit partir le lendemain. Je fus fâché de ce qu'il nous quittait sitôt, car, en vérité, il est honnête homme, et sait débiter ce qui se passe à la cour

de fort bonne grâce : puis il me semble qu'il ne fait pas mal son personnage dans cette relation. Désormais nous tâcherons de nous en passer, avec d'autant moins de peine qu'il ne reste à vous apprendre que ce qui concerne le lieu de notre retraite : cela mérite une lettre entière (1).

En attendant, si vous désirez savoir comme je m'y trouve, je vous dirai : assez bien ; et votre oncle s'y doit trouver encore mieux, vu les témoignages d'estime et de bienveillance que chacun lui rend, l'évêque principalement : c'est un prélat qui a toutes les belles qualités que vous sauriez vous imaginer ; splendide surtout, et qui tient la meilleure table du Limousin. Il vit en grand seigneur, et l'est en effet. N'allez pas vous figurer que le reste du diocèse soit malheureux, et disgracié du ciel, comme on se le figure dans nos provinces. Je vous donne les gens de Limoges pour aussi fins et aussi polis que peuple de France : les hommes ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur : mais leurs coutumes, façons de vivre, occupations, complimens surtout, ne me plaisent point. C'est dommage que **** n'y ait été mariée : quant à mon égard,

Ce n'est pas un plaisant séjour.
 J'y trouve aux mystères d'Amour
 Peu de savans, force profanes ;
 Peu de Phillis, beaucoup de Jeannes ;
 Peu de muscat de Saint-Mesmin,
 Force boisson peu salutaire ;
 Beaucoup d'ail et peu de jasmin :
 Jugez si c'est là mon affaire.

(1) Lettre qui n'a pas été retrouvée. « Il semble que La Fontaine ait — dit M. H. Régner — peuséjourné à Limoges, quelques mois tout au plus, puisque dès le 14 janvier 1664, il obtenait du roi son privilège pour l'impression de *Joconde*. L'exil de Jannart fut plus sérieux et plus long. »

CHAPITRE V

LE CONTEUR ET LE FABULISTE

I. *Mme de Bouillon.* — II. *Premiers contes.* — III. *Premières « fables choisies mises en vers ».* — IV. *La Fontaine, dans les FABLES, peint les mœurs.*

I

L'arrestation et le procès de Fouquet ne furent pas les seuls tourments dont La Fontaine eut à souffrir depuis la fête de Vaux. Une ordonnance royale contre l'usurpation des titres de noblesse vint, sans qu'il pût s'y attendre, ajouter à tout le dérangement de ses affaires. Accusé d'avoir pris indûment, dans divers actes publics, le titre et la qualité d'écuyer, le maître des eaux et forêts se trouva, en 1662, condamné par défaut à l'amende élevée de 2 000 livres. L'irrévérence avec laquelle il railla un peu plus tard, dans la fable du *Mulet se vantant de sa généalogie*, les travers d'une telle vanité, n'empêche pas que le Bonhomme n'éprouvât au moment quelque ennui de l'aventure.

J'étais lors en Champagne
Dormant, rêvant, allant par la campagne...

a-t-il écrit lui-même à ce propos; les « jolies garennes dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore (1) », les prés embellis de fleurs, les venelles odorantes et pépianes d'oiseaux commençaient déjà de l'attirer en dehors de Chaury,

(1) Sainte-Beuve.

quand tout à coup ce procès lui advint. Une épître adressée, en 1662, à M. le duc de Bouillon témoigne assez que ce ne fut là qu'un ennui ajouté aux autres :

Prince, je ris, mais ce n'est qu'en ces vers.
L'ennui me vient de mille endroits divers,
Du parlement, des aides, de la chambre (1).
Du lieu fameux par le sept de septembre (2),
De la Bastille (3), et puis du Limousin ;
Il me viendra des Indes à la fin.

La Fontaine, en même temps que le duc, supplie son épouse, la jeune duchesse de Bouillon, d'avoir à intervenir auprès de Colbert;

Comme elle sait persuader et plaire,
Inspire un charme à tout ce qu'elle dit...

elle obtiendrait facilement la remise de l'amende. Cette épître nous amène à préciser ce qu'était Marie-Anne Mancini, cette compatissante protectrice du poète, au moment où elle épousa le duc de Bouillon, neveu de Turenne et nouveau seigneur de Chaury. Nulle n'avait, plus qu'elle, de la pétulance des Mazarin; mais tandis que, chez Hortense et Marie Mancini, ses sœurs, le désordre des sentiments aggravait les écarts de la nature, un charme tendre et languoureux, comme voilé de douceur, atténuait chez Marie-Anne, les emportements d'un sang impulsif. « C'était une beauté originale et un esprit scintillant », a écrit d'elle Paul de Saint-Victor. « Les grâces habitaient sous la figure de Mme de Bouillon » a dit joliment l'abbé de Chaulieu; « elle n'était ni grande ni menue », nous assure le duc de Saint-Simon; mais le meilleur portrait qu'on ait d'elle, c'est encore le Bonhomme qui l'a fait :

La mère des Amours et la reine des Grâces,
C'est Bouillon, et Vénus lui cède ses emplois...

(1) La chambre de l'Arsenal chargée d'instruire le procès de Fouquet.

(2) Fouquet fut arrêté le 7 septembre 1661.

(3) La Bastille où était détenu Pellisson.

Bouillon « à pied blanc et mignon », à « brune et longue tresse », la belle, dont le « nez troussé » est coquet et mutin (1). Quoi de plus séduisant que Mme de Bouillon? Qui peut montrer plus de vivacité, de gaieté, de jeunesse? Pour elle, comme plus tard pour Mme de Conti, La Fontaine trouve les mots les plus doux, les plus tendres, il écrit les vers les mieux tournés, les plus agréables :

Vous excellez en mille choses :
 Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs.
 Allez dans des climats inconnus aux Zéphyr,
 Les champs se vêtiront de roses (2).

Marie-Anne Mancini, ne l'oublions pas, était Italienne; elle était fantasque; il fallait, durant que le duc son mari guerroyait contre les Turcs, qu'elle se fit de Chaury le séjour le plus supportable. « Le désir de lui plaire et d'amuser son imagination libre et badine, inspira, dit-on, à La Fontaine ses plus jolis contes, mais malheureusement aussi les plus licencieux (3). » Pour elle, La Fontaine fit ce qu'avait fait Boccace pour les dames de Florence : il rima plaisamment de petits récits libertins; mais tandis que Boccace, dans le décor des villas, des arcades et des beaux oliviers de son pays narrait ses histoires, le Bonhomme plus fin et plus gaulois, d'un sel plus français, imaginait les siennes au milieu des ceps de sa Champagne, à l'ombre du vieux château des Bouillon.

II

Ce que sont ces contes, La Fontaine lui-même a essayé de le définir dans la seconde préface de son premier recueil; l'on peut voir, dans ces pages non exemptes de

(1) LA FONTAINE, *Lettre à Mme de Bouillon* (1671).

(2) LA FONTAINE, *A Mme la duchesse de Bouillon* (1687).

(3) WALCKENAER, *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*.

malice, avec quelle bonhomie il sait retorquer la critique et de la manière qu'il entend répondre aux objections :

On m'en peut, dit-il, faire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux ; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du conte le voulait ainsi ; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute ; et l'on ne me saurait condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avait rien de plus facile ; mais cela aurait affaibli le conte, et lui aurait ôté de sa grâce. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, où par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gênerait tout. Qui voudrait réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ne ferait assurément rien qui vaille, et pécherait contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. Je ne pêche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces contes ; elle passe légèrement : je craindrais plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très-capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on aurait raison si je parlais sérieusement : mais qui ne voit que ceci est jeu, et par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquens, et les maris plus fort sur leur garde. On me peut encore objecter que

ces contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire ; enfin, qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots, que j'ai mes garans ; et puis, ce n'est ni le vrai ni le vraisemblable qui font la beauté et la grâce de ces choses-ci ; c'est seulement la manière de les conter.

Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs : aussi bien serait-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer, quand ceux que je puis prévoir lui seraient ôtés, elle en aurait bientôt trouvé d'autres.

Un récit appelé *Joconde*, tiré de l'Arioste, est le premier des contes. de La Fontaine qui commença de causer quelque bruit. La raison principale en est qu'un médiocre poète du temps, le sieur Bouillon, avait, lui aussi, rimé sur ce sujet. Cela fit querelle ; il y eut deux partis dont l'un pour Bouillon et l'autre pour le Bonhomme. L'on dit que des paris s'ouvrirent ; « le chevalier de Saint-Gilles, champion de Bouillon, paria 500 pistoles contre La Mothe-Le Vayer, tenant de La Fontaine ». Puis l'on chercha un juge. Molière, ami des deux auteurs, se récusa. Boileau, lui, fut plus brave ; « il n'hésita pas à s'engager à fond ; il prit résolument parti pour La Fontaine dans une lettre à Le Vayer, qui ne fut publiée que plus tard, mais qui dès lors, dans le monde lettré, termina le débat (1) ».

L'amitié de Mme la duchesse de Bouillon non moins que l'approbation d'esprits de la valeur de Boileau et de Le Vayer ne furent pas sans encourager le poète à porter plus loin ses essais. En 1665, l'année même où La Rochefoucauld publiait ses *Maximes*, La Fontaine donnait le premier livre de ses *Contes et nouvelles en vers*. La Harpe, qui ne fut pas toujours le pédant qu'on a cru, a dit justement dans son *Lycée* : c'est La Fontaine qui « prétend que Dieu mit au monde Adam le nomenclateur, en lui disant : *Te voilà, nomme*. On pourrait dire aussi que Dieu mit au

(1) G. LAFENESTRE, *La Fontaine*.

monde La Fontaine, le conteur, en lui disant : *Te voilà, conte* ». Il y a effectivement, dans ces petits récits renouvelés de nos fabliaux et du conte italien, une facilité, une badinerie, une bonne humeur extraordinaires. On n'a pas dit qu'il y avait mieux peut-être; et voilà un conte du premier recueil : *Le paysan qui avait offensé son seigneur*, qui est un tableau assez vif de la condition misérable à laquelle les grands réduisaient alors ces mêmes malheureux que Fénelon et Vauban verront un jour manger l'herbe et gratter la terre :

Manant, travaille ; et travaille vilain :
Travailler est le fait de la canaille,

dira La Fontaine dans le *Diable de Papefiguière*, un autre de ses récits. En vain, dans le présent conte, le poète s'efforce-t-il à donner le ton comique, à montrer l'humeur joyeuse : il a déjà de ces accents. Qu'on y prenne garde : c'est à force d'étudier ainsi les manants, de les voir aller aux champs, la houe sur l'épaule, de les accompagner sous leurs chaumes, de les observer dans leur labeur ingrat que La Fontaine — en qui la pitié deviendra un moment de l'indignation — pensera à dresser un jour, devant le peuple étonné des Romains, son terrible *Paysan du Danube*.



CONTES

LIVRE PREMIER

LE PAYSAN

QUI AVAIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR

Un paysan son seigneur offensa :
L'histoire dit que c'était bagatelle ;
Et toutefois ce seigneur le tança
Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.
« Coquin, dit-il, tu mérites la hart :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon ; et de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx,
J'entends sans boire et sans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus. »

Le paysan consultant là-dessus :
« Trente aulx sans boire ! ah ! dit-il en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.
De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous. »

Incertain donc il se mit à genoux,
 Et s'écria : « Pour Dieu, miséricorde ! »
 Son seigneur dit : « Qu'on apporte une corde :
 Quoi ! le galant m'ose répondre encor ! »

Le paysan, de peur qu'on ne le pendre,
 Fait choix de l'ail ; et le seigneur commande
 Que l'on en cueille, et surtout du plus fort.
 Un après un lui-même il fait le compte :
 Puis, quand il voit que son calcul se monte
 A la trentaine, il les met dans un plat ;
 Et cela fait, le malheureux pied-plat
 Prend le plus gros, en pitié le regarde,
 Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat
 Dont les morceaux sont frottés de moutarde.
 Il n'oserait de la langue y toucher.
 Son seigneur rit, et surtout il prend garde
 Que le galant n'avale sans mâcher.
 Le premier passe ; aussi fait le deuxième :
 Au tiers il dit : « Que le diable y ait part ! »
 Bref, il en fut à grand'peine au douzième,
 Que s'écriant : « Haro ! la gorge m'ard (1) !
 Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire ! »
 Son seigneur dit : « Ah ! ah ! sire Grégoire,
 Vous avez soif ! je vois qu'en vos repas
 Vous humectez volontiers le lampas (2).
 Or buvez donc, et buvez à votre aise ;
 Bon prou (3) vous fasse ! Holà, du vin, holà !
 Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
 Il vous faudra choisir, après cela,
 Des cent écus ou de la bastonnade,
 Pour suppléer au défaut de l'aillade.
 — Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
 Que les aulx soient sur les coups précomptés ;
 Car pour l'argent, par trop grosse est la somme
 Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme ?
 — Hé bien, souffrez les trente horions,
 Dit le seigneur ; mais laissons les oignons. »

(1) « Me brûle. »

(2) *Le lampas* : le gosier.

(3) Profit.

Pour prendre cœur, le vassal en sa panse
 Loge un long trait, se munit le dedans,
 Puis souffre un coup avec grande constance,
 Au deux, il dit : « Donnez-moi patience,
 Mon doux Jésus, en tous ces accidens. »
 Le tiers est rude ; il en grince les dents,
 Se courbe tout, et saute de sa place.
 Au quart il fait une horrible grimace,
 Au cinq, un cri. Mais il n'est pas au bout ;
 Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
 On ne vit onc si cruelle aventure.
 Deux forts paillards ont chacun un bâton,
 Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
 En observant la cadence et le ton.
 Le malheureux n'a rien qu'une chanson :
 « Grâce ! » dit-il. Mais, las ! point de nouvelle ;
 Car le seigneur fait frapper de plus belle,
 Juge des coups, et tient sa gravité,
 Disant toujours qu'il a trop de bonté.
 Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
 Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
 « Pour Dieu, cessez : hélas ! je n'en puis plus. »
 Son seigneur dit : « Payez donc cent écus,
 Net et comptant : je sais qu'à la desserre
 Vous êtes dur : j'en suis fâché pour vous :
 Si tout n'est prêt, votre compère Pierre
 Vous en peut bien assister entre nous.
 Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre. »
 Le malheureux, n'osant presque répondre,
 Court au magot, et dit : « C'est tout mon fait. »
 On examine ; on prend un trébuchet.
 L'eau cependant lui coule de la face :
 Il n'a point fait encor telle grimace.
 Mais que lui sert ? il convient tout payer :
 C'est grand'pitié quand on fâche son maître.
 Ce paysan eut beau s'humilier ;
 Et, pour un fait assez léger peut-être,
 Il se sentit enflammer le gosier,
 Vider la bourse, émoucher les épaules ;
 Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
 Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules
 Fait seulement grâce d'un carolus.

Dans le second des recueils de cette manière, paru peu après le premier, en 1667, le récit devient plus leste et plus dégagé, le ton gaulois s'accroît; mais comme l'auteur, par une disposition conforme à ses goûts, s'efforce, autant que possible, à se rapprocher « pour les choses de cette nature » du fort et savoureux langage des *Cent nouvelles nouvelles*, des traductions de Boccace et des Amadis, de Rabelais et des vieux poètes, il parvient excellemment à dissimuler, au moyen d'un style orné, d'un vers adroit, des subtilités les plus poétiques, les libertés qu'il prend avec la morale. Si, comme le croit le conteur (préface du livre deuxième des *Contes*), le principal point, dans ces sortes d'écrits, « est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire », il y a lieu de considérer la nouvelle qui a pour titre : *A femme avare galant escroc* comme l'un de ces divertissements auxquels ne répugnaient pas les auteurs des *soties* et dont Molière usa si souvent au théâtre.

LIVRE DEUXIÈME

A FEMME AVARE GALANT ESCROC

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
 Ce n'est pour faire au miracle crier.
 Gratis est mort ; plus d'amour sans payer :
 En beaux louis se content les fleurettes.
 Ce que je dis des coquettes s'entend.
 Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
 Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse
 En attraper au moins une entre cent,

Et lui jouer quelque tour de souplesse.
 Je choisirai pour exemple Gulphar.
 Le drôle fit un trait de franc soudard ;
 Car aux faveurs d'une belle il eut part
 Sans déboursier, escroquant la chrétienne.
 Notez ceci, et qu'il vous en souviennne,
 Galans d'épée ; encor bien que ce tour
 Pour vous styler soit fort peu nécessaire :
 Je trouverais maintenant à la cour
 Plus d'un Gulphar, si j'en avais affaire.
 Celui-ci donc chez sire Gasparin
 Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
 De son épouse amoureux sans mesure.
 Elle était jeune, et belle créature ;
 Plaisait beaucoup, fors un point qui gâtait
 Toute l'affaire, et qui seul rebutait
 Les plus ardents : c'est qu'elle était avare.
 Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
 Je l'ai jà dit, rien n'y font les soupirs :
 Celui-là parle une langue barbare,
 Qui l'or en main n'explique ses désirs.
 Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
 Sont les ressorts que Cupidon emploie :
 De leur boutique il sort chez les François
 Plus de cocus que du cheval de Troie
 Il ne sortit de héros autrefois.
 Pour revenir à l'humeur de la belle,
 Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
 Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
 Que de parler ; le lecteur, s'il lui plaît,
 Me permettra de dire ainsi la chose.
 Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose
 Deux cents écus. La belle l'écouta ;
 Et Gasparin à Gulphar les prêta,
 (Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla,
 Ne soupçonnant aucunement sa femme.
 Gulphar les donne en présence de gens
 « Voilà, dit-il, deux cents écus comptans
 Qu'à votre époux vous donnerez, madame. »
 La belle crut qu'il avait dit cela
 Par politique, et pour jouer son rôle.
 Le lendemain elle le régala

Tout de son mieux, en femme de parole.
 Le drôle en prit, ce jour et les suivans,
 Pour son argent, et même avec usure.
 A bon payeur on fait bonne mesure.
 Quand Gasparin fut de retour des champs,
 Gulphar lui dit, son épouse présente :
 « J'ai votre argent à madame rendu,
 N'en ayant eu pour une affaire urgente
 Aucun besoin, comme je l'avais cru :
 Déchargez-en votre livre, de grâce. »
 A ce propos, aussi froide que glace,
 Notre galante avoua le reçu.
 Qu'eût-elle fait? on eût prouvé la chose
 Son regret fut d'avoir enflé la dose
 De ses faveurs : c'est ce qui la fâchait.
 Voyez un peu la perte que c'était !
 En la quittant, Gulphar alla tout droit
 Conter ce cas, le corner par la ville,
 Le publier, le prêcher sur les toits.
 De l'en blâmer il serait inutile :
 Ainsi vit-on chez nous autres François.

III

Un an ne s'était pas écoulé, depuis la publication des *Contes et nouvelles*, que La Fontaine, encouragé par le succès, décidait de se manifester dans un autre genre : dès 1668, il donnait le premier recueil de ses *Fables choisies, mises en vers* (1); et le public admira la souplesse d'un esprit qui pouvait, à si peu de distance, témoigner, dans des expressions d'écrire si différentes, des ressources multiples de son génie.

L'on ne sut jamais au juste à laquelle de ces charmantes femmes : Mme de Bouillon, Mme de La Sablière ou

(1) C'est encore ici que l'on retrouve sa modestie. Alors que les éditeurs modernes réimpriment tous les *Fables* de La Fontaine, le poète, de son vivant, n'intitulait jamais ses recueils que *Fables choisies, mises en vers* par M. de La Fontaine.

Mme Cornuel, La Fontaine dut d'être appelé, pour la première fois, *le fablier*. Ce qui est sûr c'est qu'aucun nom n'alla jamais mieux à quelqu'un. Alors que le genre de la fable, de l'apologue rimé n'est, chez beaucoup d'auteurs, que le résultat d'une recherche pénible, rien n'apparaît, au contraire, plus spontané chez La Fontaine. L'on a dit du Bonhomme qu'il portait des fables comme un pommier porte des pommes : tout naturellement. Cela est si vrai qu'il suffisait souvent du moindre événement, d'une rencontre fortuite, du plus mince incident journalier pour éveiller en lui quelqu'une de ces petites comédies immortelles que les animaux se jouent entre eux dans ses vers. Ce n'est pas seulement dans Phèdre, dans Esope, dans Bidpai que La Fontaine s'est instruit des mœurs et de l'esprit des bêtes; mais encore c'est en observant autour de lui, dans la garenne et la basse-cour, le bois et le guéret, les allées et venues, le travail affairé, les gracieuses manières de tant d'acteurs innocents ou rusés qu'il est parvenu à donner le mouvement et la vie à ce monde infini des insectes, des oiseaux, à tant d'hôtes emplumés ou velus de la campagne. Les lapins, les lièvres et les ânes, les chiens et les chats, les singes et les renards, le loup et l'agneau, le corbeau, la cigogne et jusqu'à la cigale étaient ses amis. A contempler les fourmis dans leurs façons actives, leur art et leurs travaux il passait des heures, oubliait de dîner; il n'avait de cesse qu'il n'eût pénétré les secrets de leur industrie; et dans ses *Fables*, dans *Psyché*, dans *Saint-Malc*, il a usé pleinement et dans divers passages de ce que cette étude lui avait appris. Nombre des distractions plus ou moins exactes qu'on a rapportées de lui proviennent de cette sorte d'absorption qui s'emparait de son esprit à ces moments-là. Une fois Mme de Bouillon se rend à Versailles et que voit-elle, en sortant des Tuileries, sous un arbre du Cours? Mais notre Bonhomme moitié rêvant, moitié endormi. A son retour de la ville royale la même dame s'aperçoit que le *fablier* n'a pas bougé d'attitude; il est toujours assoupi et dans le même endroit. C'est sans doute qu'il compose. L'air balourd du rustique, la tor-

peur, la rêvasserie qui le font, dans cette attitude, ressembler à un dément offensent les précieux; mais que ceux-ci attendent un peu, que l'insensé sorte de sa torpeur, qu'il se mette à écrire; à ce moment, comme dit La Bruyère, « c'est le modèle des bons contes: il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle pas ». Ceux qui le lisent à mesure qu'il écrit ne savent plus alors s'il a ses bas à l'envers, sa perruque de côté, s'il a perdu son chapeau ou déchiré ses manchettes; le lourdaud n'est plus là : c'est un poète qui chante; et son chant, plus murmurant que celui d'un chèvre-pied, plus éloquent que celui de Virgile ou de Lucrèce, aussi doux que celui d'un pâtre, exprime le divin concert de la nature.

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope
 Les dons qu'à ses amans cette muse a promis,
 Je les consacrerai aux mensonges d'Ésope :
 Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
 Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
 Que de savoir orner toutes ces fictions.
 On peut donner du lustre à leurs inventions :
 On le peut ; je l'essaye ; un plus savant le fasse.
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
 J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
 J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.

(FABLES : LIVRE DEUXIÈME : *Contre ceux
 qui ont le goût difficile.*)

La Fontaine était assez nourri de belles-lettres pour avoir acquis des anciens le goût charmant des métamorphoses. A force d'errer dans tous les détours de son bosquet de Champagne, il avait, plus d'une fois, surpris les dryades à travers les feuilles et reconnu les sylvains sous l'écorce. Ce n'est pas seulement dans l'un des plus beaux de ses poèmes que

Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne;

mais encore, dans *Daphné*, nous voyons que cette nymphe se transforme en laurier à son tour. Une origine semblable

pourrait être attribuée à tous les arbres; il n'y a donc rien de curieux à ce que le chêne et le roseau soient des êtres en état de parler.

Tout parle en mon ouvrage et même les poissons.

(*A Mgr le Dauphin.*)

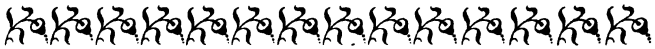
Ce monde de l'onde, si fluide, si mouvant, si transparent et si divers est comme le ciel, la terre ou la forêt, rempli de créatures vives et scintillantes dont le Bonhomme entend la voix; ce n'est pas seulement dans le *Songe de Vaux* que le saumon et l'esturgeon discourent; mais quand, dans *le Héron*, le poète nous dit que, dans la rivière

Ma commère la carpe... fait mille tours
Avec le brochet son compère,

il y a lieu de penser que le brochet et la carpe n'ont pas que dessein de folâtrer; ils entendent causer aussi de leurs affaires.

Cette faculté parlante, que La Fontaine attribue à tous ses héros, donne aux récits des *Fables* un mouvement heureux, une allure vivante, une animation multiple et merveilleuse. Chacun de ces courts poèmes est un microcosme où s'agitent, s'expriment et se font voir des êtres; et la vérité, le charme, la philosophie profonde et souriante de ces poèmes ne laissent point, par la perfection avec laquelle ils s'expriment, de tenir du sortilège. « A force de naturel, écrit Taine, La Fontaine comprenait la nature et voyait l'âme où elle est, c'est-à-dire partout. » On ne peut pas exprimer mieux à quel point le Bonhomme, devenu fablier, ne cessait pas d'être pour cela Polyphile (1).

(1) Les *Fables* parurent en 1668, et du coup le Bonhomme se trouva célèbre. « On n'est jamais entré dans la gloire moins ambitieusement. » (Paul MESNARD.) Ce premier recueil des *Fables* était précédé d'une préface et d'une dédicace à Monseigneur le Dauphin. Une *Vie d'Esope* le Phrygien accompagnait le tout. Esope était un peu le La Fontaine des Grecs; il était donc tout naturel que La Fontaine mit beaucoup de lui dans *la Vie d'Esope*; et c'est un jeu délicat d'essayer de démêler, dans ces pages, tout ce que l'auteur veut dire de lui en parlant d'un autre.



FABLES CHOISIES

MISES EN VERS

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Ésope est le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois :
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER

FABLE I. — *La Cigale et la Fourmi* (1).

La cigale ayant chanté
Tout l'été,

(1) Tirée d'ÉSOPE, fab. 134.

Se trouva fort dépourvue
 Quand la-bise fut venue :
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau.
 Elle alla crier famine
 Chez la fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 « Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'oût, foi d'animal,
 Intérêt et principal. »
 La fourmi n'est pas prêteuse (1) :
 C'est là son moindre défaut.
 « Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 — Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaîse.
 — Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
 Eh bien ! dansez maintenant. »

FABLE III. — *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse
 que le Bœuf.*

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur ;
 Disant : « Regardez bien, ma sœur ;
 Est-ce assez, dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
 — Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà.
 — Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva (2).

(1) « La fourmi : sèche, discrète, prudente, active, ménagère, qui se remue, trotte, range, amasse et cherche encore sans autre but qu'amasser, sans autre plaisir qu'agir ; d'un esprit net, ferme et pratique, qui raisonne avec autant de précision qu'il calcule, railleur comme un homme d'affaires, incisif comme un avocat. » (TAINÉ, *La Fontaine et ses fables.*)

(2) Sources : PHÈDRE, I, 24. — HORACE, *Satire*, II, 3. M.-Ad. Régnier fait cet ingénieux rapprochement avec l'un des passages de la *Satire Ménippée* où l'on

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
 Tout petit prince a des ambassadeurs ;
 Tout marquis veut avoir des pages.

FABLE IX. — *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

Autrefois le rat de ville
 Invita le rat des champs
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis (1).
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
 • Rien ne manquait au festin ;
 Mais quelqu'un troubla la fête
 Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
 Ils entendirent du bruit :
 Le rat de ville détale ;
 Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
 Rats en campagne aussitôt ;
 Et le citadin de dire :
 « Achevons tout notre rôl.

voit le recteur Roze railler le duc de Mayenne qui cherche à ressembler au Béarnais :
 « Vous aurez beau faire le Roy... quand vous devriez crever et vous enfler gros
 comme un bœuf, comme fait la mère grenouille, vous ne serez jamais si gros sei-
 gneur que luy. »

(1) Sources : ESOPÉ, fab. 301. — HORACE, liv. II. sat. 6. On imagine, peint
 par Chardin, ce tableau savoureux : un tapis de Turquie, chargé de fruits, de
 biscuits, sucre, reliefs d'ortolans et tout ce qu'il faut pour des rats. Chez le
 peintre, autant que chez le poète, la lumière joue sur les cristaux, baigne la
 vaisselle à fleurs, s'attarde sur la panse des verres et va jusqu'à glisser son rayon
 adroit sur le dos, la tête et le museau des deux drôles!

— C'est assez, dit le rustique :
 Demain vous viendrez chez moi.
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre,
 Je mange tout à loisir.
 Adieu donc. Fi du plaisir
 Que la crainte peut corrompre ! »

FABLE XVI. — *La Mort et le Bûcheron* (1).

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesans,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 « Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos. »
 Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 « C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »

Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes :
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes. |

(1) « Boileau et Jean-Baptiste Rousseau ont tous les deux, lorsqu'ils se trouvaient dans toute la force de leur talent, refait, après La Fontaine, la fable du *Bûcheron et de la Mort*. » (WALCKENAER.)

FABLE XXII. — *Le Chêne et le Roseau* (1).

Le chêne un jour dit au roseau :
 « Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr,
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 — Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci ;
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfans
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs ;
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

(1) Fable tirée d'Ésope (fab. 143 et 180). « C'est une tradition constante, écrit Walckenaer, que, de toutes ses fables, celle que La Fontaine préférait était *le Chêne et le Roseau*. »

LIVRE DEUXIÈME

FABLE X. — *L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.*

Un ânier, son sceptre à la main,
 Menait en empereur romain,
 Deux coursiers à longues oreilles.
 L'un d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
 Et l'autre, se faisant prier,
 Portait, comme on dit, les bouteilles (1) :
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
 Par monts, par vaux et par chemins,
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés se trouvèrent.
 L'ânier qui, tous les jours, traversait ce gué-là,
 Sur l'âne à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui, voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa :
 Car, au bout de quelques nagées,
 Tout son sel se fondit si bien,
 Que le baudet ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées.
 Camarade épongier prit exemple sur lui,
 Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui,
 Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
 Lui, le conducteur, et l'éponge.
 Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
 Firent à l'éponge raison.
 Celle-ci devint si pesante,
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
 Que l'âne succombant ne put gagner le bord.

(1) Marcher avec mesure, avec lenteur ; cette expression est proverbiale.

L'ânier l'embrassait, dans l'attente
 D'une prompte et certaine mort.
 Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe,
 C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
 Agir chacun de même sorte.
 J'en voulais venir à ce point.

FABLES XI ET XII. — *Le Lion et le Rat* (1) fable suivie
 de *la Colombe et la fourmi*.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
 De cette vérité deux fables feront foi ;
 Tant la chose en preuve abonde.
 Entre les pattes d'un lion
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
 Le roi des animaux, en cette occasion,
 Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
 Ce bienfait ne fut pas perdu.
 Quelqu'un aurait-il jamais cru
 Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
 Cependant il avint qu'au sortir des forêts
 Ce lion fut pris dans des rets,
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.
 Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
 Patience et longueur de temps
 Font plus que force ni que rage.

(1) Clément Marot, de qui notre Bonhomme faisait lecture, a fort gentiment traité le sujet du *Lion et du Rat* :

« Secouru m'as fort lyonusement,
 Or secouru seras rateusement. »
 Lors le Lyon ses deux grands yeux vertit,
 Et vers le Rat les tourna un petit,
 En lui disant : O pauvre verminière,
 Tu n'as sur toi instrument ni manière,
 Tu n'as couteau, serpe ni serpillon
 Qui sçut couper corde ni cordillon,
 Pour me jeter de cette étroite voie !
 Va te cacher que le Chat ne te voie ! »

« Ce petit morceau est plein d'un esprit gracieux et alerte. » LÉON LEVRAULT,
les Genres littéraires : la Fable.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits :
 Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe :
 Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe,
 Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
 La colombe aussitôt usa de charité ;
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
 Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
 Elle se sauve ; et là-dessus
 Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus.
 Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
 Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
 Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
 Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
 La fourmi le pique au talon :
 Le vilain retourne la tête ;
 La colombe l'entend, part, et tire de long.
 Le souper du croquant avec elle s'envole :
 Point de pigeon pour une obole.

LIVRE TROISIÈME

FABLE I. — *Le Meunier, son Fils et l'Ane.*

A M. D. M (1).

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
 Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
 La feinte est un pays plein de terres désertes ;
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.

(1) « A. M. de Maucroix. »

Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
 Autrefois à Racan Malherbe l'a conté (1).
 Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
 Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
 Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
 (Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
 Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
 Vous qui devez savoir les choses de la vie,
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
 Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
 A quoi me résoudre-je ? il est temps que j'y pense.
 Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
 Dois-je dans la province établir mon séjour ?
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
 La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
 Si je suivais mon goût, je saurais où buter (2) ;
 Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à contenter. »
 Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde !
 Écoutez ce récit avant que je réponde.
 J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
 Le premier qui les vit de rire s'éclata :
 « Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
 « Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
 Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;
 Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
 Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure.
 Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,

(1) Voir le récit de Malherbe adressé à Racan : « Il y avait un bonhomme âgé d'environ cinquante ans qui avoit un fils qui n'en avoit que treize ou quatorze. Ils n'avoient, pour tous deux, qu'un petit âne pour les porter en un long voyage qu'ils entreprenoient. »

(2) Buter : atteindre au but : « Toutes mes volontés ne butent qu'à vous plaire. » MOLIÈRE. *L'Étourdi* (V. III).

Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
 « Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
 « Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
 « C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
 « — Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
 Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
 « Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
 « Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 « Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
 « — Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
 « Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe ;
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous !
 « Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 « Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 « N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 « Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 « — Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
 « Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 « Essayons toutefois si par quelque manière
 « Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux
 L'âne se prélassant marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
 « Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
 « Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 « Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 « Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
 « Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne
 « Il monte sur sa bête ; et la chanson (1) le dit,
 « Beau trio de baudets ! » Le meunier repartit :

(1) Voilà cette chanson :

*Adieu, cruelle Jeanne ;
 Si vous ne m'aimez pas,
 Je monte sur mon dne
 Pour galoper au trépas.
 — Courez, ne bronchez pas,
 Nicolas ;
 Surtout n'en revenez pas.*

« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
 • Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 • Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 • J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.
 Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour ou le prince ;
 Allez, venez, courez : demeurez en province ;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement.
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

FABLE XI. — *Le Renard et les Raisins* (1).

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des raisins, mûrs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galant en eût fait volontiers un repas ;
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :
 « Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »
 Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

LIVRE QUATRIÈME

FABLE II. — *Le Berger et la Mer* (2).

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins
 Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.
 Si sa fortune était petite,
 Elle était sûre tout au moins.
 A la fin, les trésors déchargés sur la plage
 Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
 Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

(1) Origine, Esope, fab. 49.

(2) Origine, Esope, fab. 156. — PHÈDRE, IV, 3.

Cet argent périt par naufrage.
 Son maître fut réduit à garder les brebis,
 Non plus berger en chef comme il était jadis,
 Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage.
 Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis,
 Fut Pierrot, et rien davantage.
 Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
 Racheta des bêtes à laine ;
 Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
 Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux :
 « Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !
 Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre
 Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
 Je me sers de la vérité
 Pour montrer, par expérience,
 Qu'un sou, quand il est assuré,
 Vaut mieux que cinq en espérance ;
 Qu'il se faut contenter de sa condition ;
 Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
 Nous devons fermer les oreilles.
 Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
 La mer promet monts et merveilles :
 Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

FABLE IV. — *Le Jardinier et son Seigneur.*

Un amateur de jardinage,
 Demi-bourgeois, demi-manant,
 Possédait en certain village
 Un jardin assez propre, et le clos attenant.
 Il avait de plant vif fermé cette étendue :
 Là croissaient à plaisir l'oseille et la laitue,
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
 Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet (1).
 Cette félicité par un lièvre troublée

(1) Quelle gracieuse description, dans ce passage, d'un jardinet rural au dix-septième siècle ! Le jardin de Boileau à Auteuil, le potager de Regnard à Grillon n'inspireront pas à leurs possesseurs de pages plus vives et plus fraîches.

Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit :
 « Ce maudit animal vient prendre sa goulée
 Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;
 Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :
 Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! je l'en défie,
 Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut,
 En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
 Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie.
 — Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
 « Ça, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
 La fille du logis, qu'on vous voie ; approchez :
 Quand la marîrons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
 Bonhomme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
 Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. »
 Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
 Au près de lui la fait asseoir,
 Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;
 Toutes sottises dont la belle
 Se défend avec grand respect :
 Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
 Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
 « De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
 — Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
 Je les reçois, et de bon cœur. »
 Il déjeune très-bien ; aussi fait sa famille,
 Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
 Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
 Boit son vin, caresse sa fille.
 L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
 Chacun s'anime et se prépare ;
 Les trompes et les cors font un tel tintamarre
 Que le bonhomme est étonné.
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
 Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
 Adieu chicorée et poireaux ;
 Adieu de quoi mettre au potage.
 Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
 On le quête ; on le lance (1) : il s'enfuit par un trou

(1) *On le quête ; on le lance...* termes de vénerie ; c'est-à-dire on cherche la piste de la bête, on la fait lever de l'endroit où elle se cache.

Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
 Que l'on fit à la pauvre haie
 Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
 Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
 Le bonhomme disait : « Ce sont là jeux de prince. »
 Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens
 Firent plus de dégât en une heure de temps
 Que n'en auraient fait en cent ans
 Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous.
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
 Il ne lès faut jamais engager dans vos guerres,
 Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE XI. — *La Grenouille et le Rat.*

Tel, comme dit Merlin (1), cuide engeigner (2) autrui,
 Qui souvent s'engeigne soi-même.
 J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
 Mais afin d'en venir au dessin que j'ai pris :
 Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
 Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
 Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
 « Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin. »
 Messire rat promet soudain :
 Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
 Elle alléqua pourtant les délices du bain,
 La curiosité, le plaisir du voyage,
 Cent raretés à voir le long du marécage :
 Un jour il conterait à ses petits-enfans
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
 Et le gouvernement de la chose publique
 Aquatique.
 Un point, sans plus, tenait le galant empêché :

(1) Non pas l'enchanteur, mais Merlin Coccaye l'auteur de l'*Histoire macaronique*.

(2) « Cuide engeigner, » croit tromper. La Fontaine regrette ici l'emploi de ce vieux mot tombé en désuétude.

Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
 La grenouille à cela trouve un très-bon remède ;
 Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
 Un brin de jonc en fit l'affaire.
 Dans le marais entrés, notre bonne commère
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
 Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
 Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée :
 C'était, à son avis, un excellent morceau.
 Déjà dans son esprit la galande (1) le croque.
 Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :
 Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
 Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.
 Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
 La grenouille et le lien.
 Tout en fut, tant et si bien
 Que de cette double proie
 L'oiseau se donne au cœur joie,
 Ayant, de cette façon,
 A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
 Peut nuire à son inventeur ;
 Et souvent la perfidie
 Retourne sur son auteur (2).

FABLE XV. — *Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau* (3).

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
 Et paître l'herbe nouvelle,

(1) « Telle est l'orthographe constante de La Fontaine; le mot est écrit une seule fois avec un *t* dans la fable V du livre IV, où il rime avec talent. Féminin : *galande*. » *Fables de La Fontaine* avec une introduction par L. CLÉMENT.

(2) Le sujet de la fable, *la Grenouille et le Rat* est emprunté à Esope : mais, tandis que, chez Esope, « la grenouille entraîna le rat [tout simplement] au fond, faisant clapoter l'eau, et croassant brekekex, coax, coax », tout comme une grenouille d'Aristophane, chez La Fontaine, bien plus pittoresque et vivant, c'est toute une histoire qui arrive ; « C'est, dit Taine, un drame et une intrigue, et l'on reste enfin suspendu, attendant le dénoûment. La trahison [de la grenouille], subite et isolée dans Esope, est préparée et développée dans La Fontaine. Esope la nomme, La Fontaine la fait voir. »

(3) La Fontaine a emprunté ici à Marie de France (fab. 90) et à Gille Corrozet

Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son biquet :
 « Gardez-vous, sur votre vie,
 D'ouvrir que l'on ne vous die,
 Pour enseigne et mot du guet :
 « Foin du loup et de sa race ! »
 Comme elle disait ces mots,
 Le loup, de fortune, passe ;
 Il les recueille à propos,
 Et les garde en sa mémoire.
 La bique, comme on peut croire,
 N'avait pas vu le glouton.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et, d'une voix papelarde,
 Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup ! »
 Et croyant entrer tout d'un coup.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
 « Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
 Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
 Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il était venu s'en retourna chez soi.
 Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
 Au mot du guet que, de fortune,
 Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(fab. 24). Tout le début de la fable de Corrozet (*du Loup et du Chevreau*) est charmant :

Une chèvre allait en pâture
 Pour y prendre sa nourriture ;
 Son chevreau dans le tect enferme,
 Lui commandant de point en point
 Qu'à personne d'huis n'ouvre point
 Et jusqu'à son retour fût ferme.
 Le loup ayant ouï cela
 A la porte du tect alla,
 Feignant de la chèvre la voix :
 « Ouvrez, dit-il, mon enfant doux,
 Je veux entrer avecque vous :
 Car j'ai assez été au bois. »

FABLE XVI. — *Le Loup, la Mère et l'Enfant.*

Ce loup me remet en mémoire
 Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
 Il y périt. Voici l'histoire.

Un villageois avait à l'écart son logis.
 Messer loup attendait chape-chute (1) à la porte ;
 Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
 Veaux de lait, agneaux, et brebis,
 Régiments de dindons, enfin bonne provende.
 Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
 Il entend un enfant crier :
 La mère aussitôt le gourmande,
 Le menace, s'il ne se tait,
 De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
 Remerciant les dieux d'une telle aventure,
 Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
 Lui dit : « Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
 — Qu'est-ceci ! s'écria le mangeur de moutons :
 Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
 Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
 Que quelque jour ce beau marmot
 Vienne au bois cueillir la noisette ! (2). »
 Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
 Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières (3)
 L'ajustent de toutes manières.
 « Que veniez-vous chercher en ce lieu ? » lui dit-on.
 Aussitôt il conta l'affaire.
 « Merci de moi ! lui dit la mère ;
 Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
 Qu'il assouvisse un jour ta faim ? »
 On assomma la pauvre bête.

(1) « Attendre chape-chute, » pour attendre une aubaine, une occasion favorable.

(2) C'est « au bois » que le Loup rencontra le *Petit Chaperon rouge*. Le loup de Perrault et celui de La Fontaine ne sont pas éloignés de se ressembler. Dans la fable précédente : *le Loup, la Chèvre et le Chevreau*, le loup tirerait volontiers, en l'absence de la chèvre, « la bobinette et la chevillotte cherra ! »

(3) Fourches de fer attachées à de longues perches.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fleux qui crie. »

FABLE XXI. — *L'Œil du Maître* (1).

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage,
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cors, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien ;
Mais quoi ? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :
Je crains fort pour toi sa venue ;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est-ce-ci ? dit-il à son monde ;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers ? »
En regardant à tout il voit une autre tête

(1) Source, PHÈDRE, II, 8. — HAUDENT, 1^{re} partie, fab. 153.

Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
 Chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas
 Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
 « Il n'est, pour voir, que l'œil du maître. »
 Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

FABLE XXII. — *L'Alouette et ses Petits,*
avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.
 Voici comme Ésope le mit
 En crédit.
 Les alouettes font leur nid
 Dans les blés quand ils sont en herbe,
 C'est-à-dire environ le temps
 Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
 Monstres marins au fond de l'onde,
 Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
 Une pourtant de ces dernières
 Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
 Sans goûter le plaisir des amours printanières.
 A toute force enfin elle se résolut
 D'imiter la nature et d'être mère encore.
 Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
 A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
 Se trouvât assez forte encor
 Pour voler et prendre l'essor,
 De mille soins divers l'alouette agitée
 S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
 D'être toujours au guet et faire sentinelle.
 « Si le possesseur de ces champs
 Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
 Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
 Chacun de nous décampera. »
 Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,

Le possesseur du champ vient avecque son fils.
 « Ces blés sont mûrs, dit-il, : allez chez nos amis
 Les prier que chacun, apportant sa faucille,
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »

Notre alouette de retour
 Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
 — S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
 Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
 L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
 L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
 Nos amis ont grand tort ; et tort qui se repose
 Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parens
 Les prier de la même chose. »

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
 « Il a dit ses parens, mère ! c'est à cette heure...

— Non, mes enfans ; dormez en paix :
 Ne bougeons de notre demeure. »

L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
 Pour la troisième fois, le maître se souvint
 De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
 Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
 Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
 Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
 Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
 Nous prenions dès demain chacun une faucille :
 C'est là notre plus court ; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons. »

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :

« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfans ! »
 Et les petits, en même temps,
 Voletans, se culebutans,
 Délogèrent tous sans trompette (1).

(1) MICHELET (*l'Oiseau*), après un gracieux portrait de l'alouette vêtue d'une

LIVRE CINQUIÈME

FABLE I. — *Le Bûcheron et Mercure* (1).

A M. L. C. D. B. (2).

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
 J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
 Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
 Et des vains ornemens l'effort ambitieux ;
 Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
 Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
 Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
 Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
 Quant au principal but qu'Ésope se propose,
 J'y tombe au moins mal que je puis.

humble parure gris de lin, lustrée pourtant et brillant d'un reflet de soie » nous montre le charmant-oiseau nichant « à terre, tout près du pauvre lièvre et sans abri que le sillon. Quelle vie précaire, aventurée, au moment où elle couve ! Que de soucis ! Que d'inquiétudes ! Qui ne croirait que cette infortunée participera à la mélancolie de son triste voisin le lièvre ?

Cet animal est triste et la crainte le rongé

(La Fontaine.)

Mais le contraire a lieu par un miracle inattendu de gaité et d'oubli facile, de légèreté, si l'on veut, et d'insouciance française. »

C'est aussi une gaie oiselle que l'alouette de La Fontaine ; mais, à tant de gaité, elle ajoute l'observation et la prudence.

(1) La Fontaine dans le *Bûcheron et Mercure* ne s'est pas inspiré seulement d'Ésope (fab. 44), mais aussi de Rabelais qui nous fait voir un pauvre homme des forêts « abatteur et fendeur de bois, et en cestuy estat guaignant cahin-caha sa pauvre vie... Advint qu'il perdit sa coignée. Qui fut bien fasché et marry ? Ce fut il : car de sa coignée dépendoit son bien et sa vie... En cestuy estrif, commença crier, prier, implorer, invoquer Jupiter, par oraisons moult disertes... disant à chascun refrain de ses suffrages, à haute voix inatigablement : « Ma coignée, ma coignée : rien plus, ô Jupiter ! que ma coignée ou deniers pour acheter une aultre. Hélas ! ma pauvre coignée ! »

(2) Sans doute M. le chevalier de Bouillon.

Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.

Comme la force est un point

Dont je ne me pique point,

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.

Tantôt je peins en un récit

La sottise jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :

Tel est ce chétif animal

Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.

J'oppose quelquefois par une double image

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,

Les agneaux aux loups ravissans,

La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage

Une ample comédie à cent actes divers,

Et dont la scène est l'univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,

Jupiter comme un autre. Introduisons celui

Qui porte de sa part aux belles la parole :

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,

C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,

Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.

Il n'avait pas des outils à revendre.

Sur celui-ci roulait tout son avoir.

Ne sachant donc où mettre son espoir,

Sa face était de pleurs toute baignée :

« O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !

S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;

Je tiendrai l'être encore un coup de toi. »

Sa plainte fut de l'Olympe entendue.

Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,

Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu bien ?

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »

Lors une d'or à l'homme étant montrée,

Il répondit : « Je n'y demande rien. »

Une d'argent succède à la première ;

Il la refuse. Enfin une de bois :

« Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
 Je suis content si j'ai cette dernière.
 — Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
 Ta bonne foi sera récompensée.
 — En ce cas-là je les prendrai, » dit-il.
 L'histoire en est aussitôt dispersée ;
 Et boquillons de perdre leur outil.
 Et de crier pour se le faire rendre.
 Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
 Son fils Mercure aux criards vient encor ;
 A chacun d'eux il en montre une d'or (1).
 Chacun eût cru passer pour une bête
 De ne pas dire aussitôt : « La voilà ! »
 Mercure, au lieu de donner celle-là,
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE VI. — *La Vieille et les deux Servantes.*

Il était une vieille ayant deux chambrières :
 Elles filaient si bien que les sœurs filandières
 Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
 La vieille n'avait point de plus pressant souci
 Que de distribuer aux servantes leur tâche.
 Dès que Thétis chassait Phébus aux crins dorés,
 Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;
 Deçà, delà, vous en aurez :
 Point de cesse, point de relâche,
 Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
 Un misérable coq à point nommé chantait ;
 Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
 S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
 Allumait une lampe, et courait droit au lit

(1) « Le bon poète ! écrit à ce propos M. Émile Faguet ; comme on sent qu'il aurait voulu rendre riches les honnêtes gens malheureux et donner des cognées d'or à tout le monde ! »

Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
 Dormaient les deux pauvres servantes.
 L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras
 Et toutes deux, très-mal contentes,
 Disaient entre leurs dents : « Maudit coq ! tu mourras ! »
 Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :
 Le réveille-matin eut la gorge coupée.
 Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
 Notre couple, au contraire, à peine était couché
 Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
 Courroit comme un lutin par toute sa demeure (1).

C'est ainsi que, le plus souvent,
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
 On s'enfonce encor plus avant :
 Témoin ce couple et son salaire.
 La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
 De Charybde en Scylla.

LIVRE SIXIÈME

FABLE V. — *Le Cochet, le Chat et le Souriceau.*

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :

« J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
 Et trottais comme un jeune rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
 L'un doux, bénin, et gracieux,

(1) Taine compare fort joliment tout le détail de cette fable à certains des intérieurs si pittoresque d'Ostade et de Teniers. C'est la même façon de peindre à petites touches chaudes et vraies; c'est le même sentiment et le même art.

Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;
 Il a la voix perçante et rude,
 Sur la tête un morceau de chair,
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
 Comme pour prendre sa volée,
 La queue en panache étalée. »
 Or, c'était un cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 « Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit et tel fracas,
 Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très-bon cœur ; *
 Sans lui j'aurais fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queue, une humble contenance
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant (1).
 Je le crois fort sympathisant
 Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 — Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
 Qui, sous son minois hypocrite,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.

(1) Ce portrait du chat est admirable. La Fontaine ne laisse point d'affubler le chat des qualificatifs les plus caressants, les plus onctueux, les plus fins et souples. Tantôt c'est un *doucet*, un *dévoit ermite*,

Un chat faisant la *chattemite*
 Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras...

(*Le chat, la belette et le petit lapin*, liv. VII, fab. 16.)

D'autres fois, c'est Raton (*Le Singe et le Chat*, liv. IX, fab. 16) ; Raminagrobis (*le Vieux Chat et la jeune Souris*, liv. XII, fabl. 5) ; Rodilard ou Rodilardus (*Conseil tenu par les Rats*, liv. II, fab. 2), surnom emprunté à Rabelais. Enfin, c'est notre maître Mitis (*le Chat et un vieux Rat*, liv. III, fab. 18) nom modeste et « souève » qui enchantait le vieux Bonaventure des Périers : « Il y a bien, disait-il, pour nommer les chats un meilleur mot (que *catus* ou *felis*, c'est Mitis... » (*XXIII^e nouvelle*). A propos de « Rommagrobis ou Rominagrobis », M. Anatole France nous fait souvenir que Voiture, qui l'estimait fort, disait que « les plus beaux chats d'Espagne ne sont que des chats brûlés au prix de lui ».

L'autre animal, tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger des gens sur la mine. »



morales

La Fontaine, dans les *Fables*, peint les ~~mœurs~~, ~~non des bêtes mais des gens~~, Taine, qui a écrit là-dessus le meilleur livre, n'hésite point à placer les *Fables* à côté des *Caractères* de La Bruyère, des *Mémoires* de Saint-Simon; ce sont, nous donne-t-il à entendre, les mêmes personnages, c'est la même société; selon lui, quand le fabuliste décrit le lion, c'est le roi qu'il entend peindre; l'éléphant est un prince du sang, l'ours un hobereau, le renard un courtisan, le chien de riche un gentilhomme-servant et la mouche empressée un petit-maître. Et quel art ont ces portraits, quelle finesse et quelle vérité présentent ces caractères! Comme le trait est juste, qu'il a de naturel! « C'est par cette précision et cette minutie que des œuvres d'imagination deviennent des documents d'histoire. » (TAINE.)

Le Bonhomme, malgré sa modestie, savait bien ce que valent ses *Fables*! « Ces badineries, disait-il, ne sont telles qu'en apparence », ou encore : « L'apparence en est puérile » (*Dédicace*). Certes! mais c'est le fond qui est solide, c'est le sens qui est profond, c'est la pensée qui est belle! Chamfort, nommant La Fontaine, parle de « la facilité insinuante de sa morale, ». C'est donc que l'auteur ne fait point de la morale une chose rebutante; il l'amène à la fin habilement, *l'insinue* comme dit Chamfort. Ainsi l'entendait Marie de France, Marie de Compiègne, l'auteur des *Lais* et d'un *Ysopet*, quand elle écrivait déjà, en son temps : « Il n'y a fable ni folie où il n'y ait philosophie. »

Les bêtes sont bien plus nombreuses que les hommes dans les *Fables*; mais, tout en représentant ceux-ci au figuré, elles ne sont point pour cela, « oisons bridez, lièvres cornuz, canes bastées, boucs volants » échappés de la basse-cour des philosophes; ce sont bel et bien de vraies bêtes; beaucoup d'entre elles ont la saveur rurale, et comme Mère l'Oye, comme les héros du *Roman de Renart*, la plupart sortent de vrais villages, arrivent de campagnes telles que le Bonhomme en connut dans l'enfance. L'humeur joviale, l'esprit plaisant, finaud de beaucoup de ces rustres ne sont pas éloignés de la nature de nos paysans; même à la ville ils conservent cet enjouement de leur pays, cette raillerie adroite qui leur permettent de critiquer les gens sans les fâcher. De là, grâce à cette liberté dans les gestes et dans les paroles, à cette audace dans les jugements, ce ton de « badinerie » si délicieux, cette bonhomie bienveillante et délicate. « Je n'appelle pas gaieté ce qui excite à rire, dit le Bonhomme lui-même; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux. »

Le monde est vieux, dit-on ; je le crois : cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(*Le Pouvoir des fables.*)

Voilà donc le secret du grand pouvoit de ces chefs-d'œuvre : ils moralisent tout en amusant. Le sujet, dans les *Fables*, se raconte vite. « Il n'y faut pas appuyer », dit Taine; cela a de la légèreté, de l'impromptu; « deux mots suffisent à La Fontaine »; mais ces mots sont justes, expressifs; ils frappent l'âme aussi bien de l'enfant que du vieillard. Il en est comme Voltaire qui se sentiront toute leur vie de cette lecture (1); par l'aisance du langage, la vigueur et l'acuité du trait, la vérité du dialogue, beaucoup se souviendront d'avoir dû aux *Fables* le premier éveil de leur esprit.

(1) « A trois ans, l'abbé de Châteauneuf faisait bégayer à Voltaire les *Fables* de La Fontaine. » (DESNOIRESTERRES.)

CHAPITRE V

DU ROMAN DE « PSYCHÉ »

AUX « ÉLÉGIES »

I. *Du sentiment de l'amitié chez La Fontaine; la société des quatre amis.* — II. *Les « Amours de Psyché et de Cupidon ».* — III. *Du paysage à propos d'« Adonis ».* — IV. *Les « Élégies ».*

I

M. Émile Faguet, parlant de ce sentiment de l'amitié qui inspira tant de belles pages à l'auteur des *Fables*, a pu écrire un jour : « La Fontaine aima, dès sa première jeunesse, d'une passion toute franche et pleine, où tout son caractère se montre, d'une passion infiniment douce, sans exigences et sans jalousies, qui en faisait un ami délicieux. » Nul, en effet, ne se livra plus complètement ni d'un cœur plus entier à ses amis; nul n'apporta plus de fidélité ni plus de chaleur dans l'affection. Dans la fable du Corbeau, de la gazelle, de la tortue et du rat, offerte à Mme de La Sablière, La Fontaine a exprimé toute la force et le pouvoir d'un attachement aussi élevé et aussi tendre :

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur...

Au cours de quelques autres pages non moins touchantes que celle-ci, notamment dans *les Deux Amis*, dans *la*

Parole de Socrate, le poète est revenu avec persistance à ce motif de l'amitié qui fut si cher à Cicéron et à Montaigne; mais l'œuvre dans laquelle il a répandu le plus d'émotion à ce sujet, dans laquelle il a fait entrer le plus de lui-même, en écrivant, est la fable des *Deux Pigeons*. Il en est peu où le tourment de la sollicitude attendrie perce avec plus d'affection à tous les passages; c'est dans cette fable que se trouve la belle plainte :

... Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut...

que Taine admirait tant et dont il écrivait ne trouver l'équivalent que dans le déchirant adieu de Didon à Énée (VIRGILE, *Enéide*, livre IV).

Les deux Pigeons (1).

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avance davantage !
Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète

(1) *Les Deux pigeons* appartiennent au livre IX des *Fables*.

L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;

Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : « J'étais là ; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même. »

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs

Les menteurs et traîtres appâts.

Le lacs étoit usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Là — dans l'amitié aussi bien que dans l'amour, — La Fontaine se jetait d'un cœur impulsif; cette amitié n'était, au reste, que l'une des formes adoucies, purifiées de l'amour qui faisait de lui, vis-à-vis de l'être préféré, le plus indulgent des hommes. Il a dit lui-même là-dessus : « Savez-vous pas bien que pour peu que j'aime, je ne vois dans les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle ? » (*Lettre à M*** en lui envoyant les vers pour et contre Mlle Colletet.*) De ses amis La Fontaine souffrait tout : les qualités, les défauts; il n'y avait pas jusqu'à leurs rigueurs qu'il n'acceptât de supporter; non seulement le Bonhomme se montrait excellent avec les plus ingrats, mais, écrit Charles Perrault, « il ne leur disait rien que d'obligeant et ne se fâchait jamais quoi qu'on lui dît des choses capables d'exciter la colère et l'indignation des plus modérés ».

Une bienveillance aussi large, une aménité aussi complète dans l'humeur ont rendu célèbre la liaison de La Fontaine avec Pintrel et Maucroix. La Rochefoucauld, Bussy, Saint-Evremond et quelques autres esprits de qualité aussi belle n'ont point échappé à cette affection; mais ceux qui, plus que les autres, en éprouvèrent les bienfaits furent, entre 1661 et 1664, Boileau, Molière, Racine, et, un moment, Chapelle.

Boileau, à cette époque de sa vie, était loin d'habiter déjà ce pavillon agreste d'Auteuil où il coulera plus tard sous « l'if et le chèvrefeuil », des jours si paisibles; il occupait à Paris, dans la rue du Vieux-Colombier, un logement modeste; c'est dans ce logement que se réunissait, dans le temps que Racine publiait *la Thébaïde*, La Fontaine ses *Contes*, Chapelle son *Voyage*, et Boileau ses *Satires*, la société dite des *Quatre amis*; là, ne venaient pas seulement des poètes, mais aussi des curieux, comme ce Gaches que La Fontaine amenait partout avec lui pour réciter les contes qu'il n'osait pas dire lui-même, ou ce Descoteaux qui

jouait si bien de la flûte que Molière ne pouvait se lasser de l'entendre. La Fontaine, au début de *Psyché*, nous assure, de cette « espèce de société » qu'il appelle aussi bien « académie », que la première chose qu'on y fit, ce fut de bannir des réunions les conversations réglées et tout ce qui sent la conférence; les saillies de Boileau, la verve un peu grosse de Chapelain, les traits de moquerie de Racine, le bon sens de Molière contrastaient dans ces réunions avec les songes creux et bévues du Bonhomme. Les anecdotiers n'ont point par la suite failli à leur tâche d'amplifier tout cela; peut-être ont-ils assimilé un peu trop à celles du cabaret de la Pomme du Pin ou de tels autres lieux de beuverie célèbres du temps ces assemblées de chez Despréaux; celles-ci n'avaient point tout à fait ce caractère négligé : le ton y était de bonne compagnie et, sans la brouille qui surgit, au moment des représentations d'*Alexandre*, entre Racine et Molière, peut-être se fussent-elles prolongées, pour le bien des lettres, plus longtemps encore.

II

En 1669, à l'époque où parut le seul roman que La Fontaine ait jamais écrit : *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, il y avait quatre ou cinq ans déjà que la société des quatre amis avait cessé de se réunir. La Fontaine, qui s'est peint dans ces pages sous le nom de Polyphile, n'en a pas moins représenté Boileau, Molière et Racine à ses côtés sous les traits d'Ariste, de Gelaste et d'Acante. La manière adroite avec laquelle il a su associer, dans un même récit, le sentiment de l'amitié à l'expression du conte n'a rien ici que d'agréable (1).

(1) Dans l'épilogue de *la Jeune Veuve*, la fable dernière du VI^e livre, La Fontaine annonçait déjà qu'il ne quittait les *Fables* que pour reprendre *Psyché* :

Amour, ce tyran de ma vie
Veut que je change de sujets;
Il faut contenter son envie.
Retournons à *Psyché*...

L'épisode des quatre amis, qui ouvre le récit, permet de supposer que le poète entreprit son œuvre dès le temps des dernières rencontres chez Despréaux.



LES AMOURS DE PSYCHÉ

ET DE CUPIDON

LIVRE PREMIER

Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissemens, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autres, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale, n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle, et faisait un livre, ce qui arrivait rarement.

Polyphile y était le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avaient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne : enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il

continuerait, mais comment ils trouvaient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acante ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendrait point interrompre ; ils écouterait cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions, qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répandaient jusqu'en leurs écrits, et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acante avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gelaste, le premier était sérieux sans être incommode ; l'autre était fort gai.

La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avait de nouveaux embellissemens à Versailles : il fallait aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auraient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue : dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étaient encore assez longs, et la saison belle : c'était pendant le dernier automne.

Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le dîner, la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très-rares et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multipliait, et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie, et certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes ; même de près il paraît carné, et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. C'est une espèce de cormorans.

Comme nos gens avaient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie. La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se saurait exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.

Acante, ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celui qui les conduisait était éloigné); Acante, dis-je, ne se put tenir de réciter certains couplets de poésie que les autres se souvinrent d'avoir vus dans un ouvrage de sa façon.

Sommes-nous, dit-il, en Provence?
 Quel amas d'arbres toujours verts
 Triomphe ici de l'inclémence
 Des aquilons et des hivers!

Jasmins dont un air doux s'exhale,
 Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
 Aminte en blancheur vous égale;
 Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
 Que vos parfums me semblent doux!
 Est-il dans l'empire de Flore
 Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux écorces solides
 Sont un véritable trésor;
 Et le jardin des Hespérides
 N'avait point d'autres pommes d'or.

Lorsque votre automne s'avance,
 On voit encor votre printemps;
 L'espoir avec la jouissance
 Logent chez vous en même temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire :
 Toujours un aimable zéphyre
 Autour de vous se va jouant.
 Vous êtes nains; mais tel arbre géant,

Qui déclare au soleil la guerre,
 Ne vous vaut pas,
 Bien qu'il couvre un arpent de terre
 Avec ses bras.

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîner se passa à s'entretenir des choses qu'ils

avaient vues, et à parler du monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualités héroïques, la science de commander ; après, dis-je, l'avoir loué fort longtemps, ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisait la débauche ; Auguste jouait ; Scipion et Lælius s'amusaient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau : notre monarque se divertit à faire bâtir des palais, cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale, car, par ce moyen, les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur pays. Et que ne disent point les étrangers ! Que ne dira point la postérité quand elle verra ces chefs-d'œuvre de tous les arts !

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château ; virent les dedans, que je ne décrirai point, ce serait une œuvre infinie. Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent longtemps à considérer le lit, la tapisserie et les sièges dont on a meublé la chambre et le cabinet du roi. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien.

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisait de les laisser dans la grotte jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie ; ils avaient fait apporter des sièges. Leur billet venait de si bonne part, qu'on leur accorda ce qu'ils demandaient : même afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouer les eaux...

Les quatre amis ne voulurent point être mouillés ; ils prièrent celui qui leur faisait voir la grotte de réserver ce plaisir pour le bourgeois ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traités comme ils souhaitaient. Quand leur conducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour de Polyphile, qui prit son cahier ; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença par ces vers :

Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer :

A son flambeau quelquefois il se brûle ;

Et si ses traits ont eu la force d'entamer

Les cœurs de Pluton et d'Hercule,

Il n'est pas inconvenient
Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
Il se blesse en les maniant ;
Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :
Témoin Psyché, dont je vous veux conter
La gloire et les malheurs, chantés par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'écouter ;
L'aventure en est signalée.

Polyphile toussa encore une fois après cet exorde ; puis, chacun s'étant préparé de nouveau pour lui donner plus d'attention, il commença son histoire.

Cette histoire n'est autre que celle de l'Amour qui devint épris de Psyché, la plus belle et la plus accomplie des trois filles de l'un des rois les plus puissants de la Grèce. Enlevée par le Zéphyre, Psyché fut transportée par lui dans une demeure qui « est la plus merveilleuse chose du monde ». Et là, elle eût pu couler des ans nombreux, au sein du plus parfait et plus doux bonheur.

Mais, au milieu de tant de délices, Psyché ressent un très grand chagrin ; la cause en est que, malgré toute l'insistance dont elle est capable, l'Amour lui dérobe son visage, son corps et ne se montre jamais à elle sous des traits charmants. Persuadée par ses sœurs que le pudique époux qui se cache ainsi à sa vue ne peut être qu'un monstre, Psyché ne résiste pas à la curiosité de savoir. Sur le conseil des jalouses, et dans le but de se débarrasser d'un mari aussi effrayant, l'étourdie s'arme d'un poignard ; puis, s'éclairant d'une lampe, elle pénètre, la nuit, dans la chambre de l'être mystérieux, qui lui fut imposé par l'oracle.

A peine Psyché se fût-elle aperçue, à la lueur de cette lampe, que le monstre qu'elle redoutait avec tant de crainte était l'Amour, qu'elle ne put résister à l'attrait de s'approcher, en tremblant, de plus près encore. Mais, à ce moment, elle pencha si maladroitement la lampe qu'« il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le dieu. Il vit la pauvre Psyché qui, toute confuse, tenait sa lampe ; et, ce qui fut le plus malheureux, il vit aussi le poignard tombé près de lui »,

Dispensez-moi de vous raconter le reste écrit, à ce moment, le poète ; vous seriez touchés de trop de pitié au récit que je vous ferais.

Là finit de Psyché le bonheur et la gloire :
Et là votre plaisir pourrait cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.

LIVRE DEUXIÈME

[Chassée du palais de son époux, dépouillée de ses riches vêtements, persécutée par Vénus, Psyché, la pauvre Psyché, errante et malheureuse, rejetée sur la terre des hommes, expie dans les larmes sa curiosité imprudente.]

Psyché cependant continuait de chercher l'Amour, toujours en son habit de bergère. Il avait une telle grâce sur elle, que si son ennemie l'eût vue avec cet habit, elle lui en aurait donné un de déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos et de nourriture, avaient toutefois diminué ses appas ; si bien que, sans une force de beauté extraordinaire, ce n'aurait plus été que l'ombre de cet objet qui avait tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps et pour la douleur, et encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure était les craintes qu'on lui donnait. Tantôt elle entendait dire que Vénus la faisait chercher par d'autres gens ; quelquefois même qu'elle était tombée entre les mains de son ennemie, qui, à force de tourmens, l'avait rendue méconnaissable.

Un jour elle eut une telle alarme, qu'elle se jeta dans une chapelle de Cérés, comme en un asile qui de bonne fortune se présentait. Cette chapelle était près d'un champ dont on venait de couper les blés. Là les laboureurs des environs offraient tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avait un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Notre bergère se prosterna devant l'image de la déesse ; puis lui mit au bras un cha-

peau de fleurs (1), lesquelles elle venait de cueillir en courant et sans aucun choix : c'étaient de ces fleurs qui croissent parmi les blés. Psyché avait ouï dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisaient à Cérès, et qu'une personne qui voulait obtenir des dieux quelque chose ne devait point entrer dans leurs maisons les mains vides. Après son offrande, elle se remit à genoux, et fit ainsi sa prière :

« Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protège-moi contre celle que je n'ai jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, et que je vive du blé qui en tombera. Cythérée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien ; mais, puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle, et assez de peine pour moi ? Faut-il que la colère des dieux soit si grande ? S'il est vrai que la Justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considérer l'innocence d'une personne qui leur a obéi en se mariant. Ai-je corrompu l'oracle ? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire aimer ? puis-je mais, si un dieu me voit ? quand je m'enfermerais dans une tour, ne me verrait-il pas ? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mère ; car je croyais épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'était l'Amour, et que j'avais plu à ce dieu. C'est donc un crime d'être agréable ! Hélas ! je ne le suis plus, et ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aie employé ni afféterie ni paroles ensorcelantes. Vénus a encore sur le cœur l'indiscrétion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels ; mais de moi, c'est une injustice. Je leur ai dit qu'ils me faisaient tort. Si les hommes sont imprudens, ce n'est pas à dire que je sois coupable. »

C'est ainsi que notre bergère se justifiait à Cérès. Soit que les déesses s'entendent, ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avait appelée nourrice, ou que le ciel veuille que nos prières soient véritablement des prières, et non des apologies, celle de Psyché ne fut nullement écoutée. Cérès lui cria de la voûte de sa chapelle, qu'elle se retirât au plus vite, et laissât le tas de javelles comme il était ; sinon Vénus en aurait l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une déesse de ses amies ? Vénus ne lui en avait donné aucun sujet. Qu'on dit tout ce

(1) C'est ce qu'avaient fait déjà les bergers d'Amyot, dans la traduction du roman de Longus : *Daphnis et Chloé*.

qu'on voudrait de sa conduite, c'était une bonne femme qui lui avait obligation, à la vérité, ainsi qu'à Bacchus ; mais elle le savait bien reconnaître, et le publiait partout.

[Une tentative que Psyché fit auprès de Junon ne réussit pas davantage qu'auprès de Cérès. C'est alors que l'épouse répudiée résolut de se rendre — quelles que fussent pour elle les conséquences de cet acte — au temple même de Vénus, et, parvenue là, d'implorer sa belle et cruelle ennemie.]

Dans ce but, elle s'informa du plus prochain temple de Cythérée, résolue, si la déesse n'y était présente, de s'embarquer et d'aller en Cypre. On lui dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avait un fort fameux et fort fréquenté, portant pour inscription :

« A la Déesse des Grâces. »

Apparemment Vénus s'y plaisait, et y tenait souvent en personne son tribunal, vu les miracles qui s'y faisaient, et le grand concours de gens qui y accouraient de tous les côtés. Il y en avait même qui se vantaient de l'y avoir vue plusieurs fois.

Notre bergère se met en chemin, plus heureuse, ce lui semblait, que devant l'oracle : car elle savait du moins ce qu'elle avait envie de faire ; sortirait d'irrésolution et d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux ; pourrait voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eût cette satisfaction qu'en présence d'une belle-mère qui la haïssait, et qui, bien loin de la reconnaître pour sa bru, la traiterait en esclave ; c'était toujours quelque chose : les affaires pourraient changer ; la compassion, la vue de la belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela serait capable de rallumer le désir du dieu. En tout cas elle le verrait, et c'était beaucoup : toutes peines lui seraient douces, quand elles lui pourraient procurer un quart d'heure de plaisir.

Psyché se flattait ainsi : pauvre infortunée qui ne songeait pas combien les haines des femmes sont violentes ! Hélas ! la belle ne savait guère ce que le destin lui préparait. Le cœur lui battit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où était le temple. Longtemps devant que l'on y arrivât, on respirait un air embaumé, tant à cause des personnes qui venaient

offrir des parfums à la déesse, et qui étaient parfumées elles-mêmes, que parce que le chemin était bordé d'orangers, de jasmins, de myrtes, et tout le pays parsemé de fleurs.

On découvrait le temple de loin, quoiqu'il fût situé dans une vallée ; mais cette vallée était spacieuse, plus longue que large, ceinte de coteaux merveilleusement agréables. Ils étaient mêlés de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressentaient d'un long calme. Vénus avait obtenu de Mars une sauvegarde pour tous ces lieux. Les animaux mêmes ne s'y faisaient point la guerre : jamais de loups ; jamais d'autres pièges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avait atteint l'âge de discernement, on se faisait enregistrer dans la confrérie de ce dieu ; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avait à qui l'amour venait devant la raison. S'il se rencontrait une indifférente, on en purgeait le pays ; sa famille était séquestrée pour un certain temps : le clergé de la déesse avait soin de purifier le canton où ce prodige était survenu. Voilà quant aux mœurs et au gouvernement du pays. Il abondait en oiseaux de joli plumage. Quelques tourterelles s'y rencontraient : on en comptait jusqu'à trois espèces ; tourterelles oiseaux, tourterelles nymphes, et tourterelles bergères. La seconde espèce était rare.

Au milieu de la vallée coulait un canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve et d'une eau si transparente, qu'un atome se fût vu au fond ; en un mot, vrai cristal fondu. Force nymphes et force sirènes s'y jouaient ; on les prenait à la main. Les personnes riches avaient coutume de s'embarquer sur ce canal, qui les conduisait jusqu'aux degrés du parvis. Ils louaient je ne sais combien d'Amours ; qui plus, qui moins, selon la charge qu'avait le vaisseau ; chaque Amour avait son cygne, qu'il attelait à la barque ; et, monté dessus, il le conduisait avec un ruban. Deux autres nacelles suivaient : l'une chargée de musique, l'autre de bijoux et d'oranges douces. Ainsi s'en allait la barque fort gaiement.

LES ÉPREUVES DE PSYCHÉ

Parvenue à peine au palais que Vénus avait fait bâtir, entre deux montagnes, à mi-chemin d'Amathonte et de Paphos, notre infortunée se prosterna à quatre pas de la déesse, et lui parla de la sorte : « Reine des Amours et des Grâces, voici

cette malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompense de l'avoir livrée que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilège à une misérable mortelle comme je suis de jeter les yeux sur Vénus, et de raisonner sur les charmes d'une déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moi de médiocres appas, après que les vôtres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ai refusés, et que je ne méritais pas. Votre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on lui a faits. Les destins m'ont donnée à lui sans me demander mon consentement. En tout cela j'ai failli, puisque vous me jugez coupable. Je devais cacher des traits qui étaient cause de tant d'erreurs, je devais les défigurer ; il fallait mourir, puisque vous m'aviez en aversion : je ne l'ai pas fait. Ordonnez-moi des punitions si sévères que vous voudrez, je les souffrirai sans murmure ; trop heureuse si je vois votre divine bouche-s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de ma destinée !

— Oui, Psyché, repartit Vénus, je vous en donnerai le plaisir. Votre feinte humilité ne me touche point. Il fallait avoir ces sentimens et dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lorsque vous étiez à couvert des atteintes de ma colère, votre miroir vous disait qu'il n'y avait rien à voir après vous : maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bientôt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne saurait périr, et la vôtre dépend de moi : je la détruirai quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié des merveilles, et qu'il appelle le temple de la blancheur. Prênez vos scions, filles de la Nuit, et me l'empourprez si bien, que cette blancheur ne trouve pas même un asile en son propre temple. »

A cet ordre si cruel Psyché devint pâle, et tomba aux pieds de la déesse, sans donner aucune marque de vie. Cythérée se sentit émue ; mais quelque démon s'opposa à ce mouvement de pitié, et la fit sortir.

Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de myrte ; et, se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirèrent l'habit de notre bergère : innocent habit, hélas ! celle qui l'avait donné lui croyait procurer un sort que tout le monde envierait. Psyché ne reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le vallon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire : jamais les échos n'avaient répété de si

pitoyables accens. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces momens-là se pouvait dire, en effet, le temple de la blancheur : elle y régnaît avec un éclat que je ne saurais vous dépeindre.

Telle fut la première peine que Psyché souffrit. Quand Cythérée fut de retour, elle la trouva étendue sur les tapis dont cette chambre était ornée, près d'expirer, et n'en pouvant plus. La pauvre Psyché fit un effort pour se lever, et tâcha de contenir ses sanglots. Cythérée lui commanda de baiser les cruelles mains qui l'avaient mise en cet état. Elle obéit sans tarder, et ne témoigna nulle répugnance. Comme le dessein de la déesse n'était pas de la faire mourir sitôt, elle la laissa guérir.

Parmi les servantes de Vénus il y en avait une qui trahissait sa maîtresse, et qui allait redire à l'Amour le traitement que l'on faisait à Psyché, et les travaux qu'on lui imposait. L'Amour ne manquait pas d'y pourvoir. Cette fois-là il lui envoya un baume excellent par celle qui était de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psyché ne crût que son mari était apaisé, et qu'elle n'en tirât des conséquences trop avantageuses. Le dieu n'était pas encore guéri de sa brûlure, et tenait le lit. L'opération de son baume irrita Vénus, à l'insu de qui la chose se conduisait, et qui, ne sachant à quoi imputer ce miracle, résolut de se défaire de Psyché par une autre voie.

Sous l'une des deux montagnes qui couvraient à droite et à gauche cette maison, était une voûte aussi ancienne que l'univers. Là sourdait une eau qui avait la propriété de rajeunir ; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il était libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce trésor obligea les dieux de leur en ôter l'usage. Pluton, prince des dieux souterrains, commit à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormait point, et dévorait ceux qui étaient assez téméraires que d'en approcher. Quelques femmes se hasardaient, aimant mieux mourir que de prolonger une carrière où il n'y avait plus ni beaux jours ni amans pour elles.

Cinq ou six jours étant écoulés, Cythérée dit à son esclave : « Va-t'en tout à l'heure à la fontaine de Jouvence, et m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moi, comme tu peux croire, mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je te ferai encore souffrir le même supplice que tu as souffert. »

Cette suivante, dont j'ai parlé, qui était aux gages de Cupidon,

l'alla avertir. Il lui commanda de dire à Psyché que le moyen d'endormir le monstre était de lui chanter quelques longs récits qui lui plussent premièrement, et puis l'ennuyassent ; et sitôt qu'il dormirait, qu'elle puisât de l'eau hardiment.

Psyché s'en va donc avec sa cruche. On n'osait approcher de l'ancre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce palais en occupait la plupart du temps l'entrée. Il avait l'adresse de couler sa queue entre des broussailles, en sorte qu'elle ne paraissait point ; puis, aussitôt que quelque animal venait à passer, fût-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le monstre le ramenait en plusieurs retours, et en entortillait les jambes de l'animal avec tant de soudaineté et de force, qu'il le faisait trébucher, se jetait dessus, puis s'en repaissait. Peu de voyageurs s'y trouvaient surpris : l'endroit était plus connu et plus diffamé que le voisinage de Scylla et Charybde. Lorsque Psyché alla à cette fontaine, le monstre se réjouissait au soleil, qui tantôt dorait ses écailles, tantôt les faisait paraître de cent couleurs.

Psyché, qui savait quelle distance il fallait laisser entre lui et elle, car il ne pouvait s'étendre fort loin, le Sort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant ; Psyché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup : elle était accoutumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il lui fut possible sa cruche, et commença mélodieusement ce récit :

« Dragon, gentil dragon à la gorge béante,
 Je suis messagère des dieux :
 Ils m'ont envoyée en ces lieux
 T'annoncer que bientôt une jeune serpente,
 Et qui change au soleil de couleur comme toi,
 Viendra partager ton emploi.
 Tu te dois ennuyer à faire cette vie ;
 Amour t'enverra compagnie.
 Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
 Qui te chatouille et qui te plaise ?
 Ton dos reluit comme fin or :
 Tes yeux sont flambans comme braise,
 Tu te peux rajeunir sans dépouiller ta peau.
 Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau !
 Si tu veux t'enrichir, permets que l'on y puise ;
 Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté :
 J'en sais qui, pour avoir cette commodité,
 Donneront jusqu'à leur chemise. »

Psyché chanta beaucoup d'autres choses qui n'avaient aucune suite, et que les oiseaux de ces lieux ne purent par conséquent retenir ni nous les apprendre. Le dragon l'écouta d'abord avec un très-grand plaisir. A la fin il commença à bâiller, et puis s'endormit. Psyché prend vite l'occasion. Il fallait passer entre le dragon et l'un des bords de l'entrée : à peine y avait-il assez de place pour une personne. Peu s'en fallut que la belle, de frayeur qu'elle eut, ne laissât tomber sa cruche ; ce qui eût été pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-ci n'était pas fait comme l'autre : son courroux et ses remontrances, c'était de mettre les gens en pièces. Notre héroïne vint à bout de son entreprise par un grand bonheur. Elle emplit sa cruche, et s'en retourna triomphante.

Vénus se douta que quelque puissance divine l'avait assistée. De savoir laquelle, c'était le point. Son fils ne bougeait du lit. Jupiter ni aucun des dieux n'aurait laissé Psyché dans cet esclavage : les déesses seraient les dernières à la secourir. « Ne t'imagines pas en être quitte, lui dit Vénus : je te ferai des commandemens si difficiles, que tu manqueras à quelqu'un ; et pour châtement tu endureras la mort. Va me quérir de la laine de ces moutons qui paissent au delà du fleuve ; je m'en veux faire un habit. » C'étaient les moutons du soleil ; tous avaient des cornes, furieux au dernier point, et qui poursuivaient les loups. Leur laine était d'une couleur de feu si vif qu'il éblouissait la vue. Ils paissaient alors de l'autre côté d'une rivière extrêmement large et profonde, qui traversait le vallon à mille pas ou peu plus de ce château.

De bonne fortune pour notre belle, Junon et Cérès vinrent voir Vénus dans le moment qu'elle venait de donner cet ordre. Elles lui avaient déjà rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils, et avaient aussi vu l'Amour. Cette dernière visite empêcha Vénus de prendre garde à ce qui se passerait, et donna une facilité à notre héroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il aurait été impossible, n'y ayant ni pont, ni bateau, ni gondole sur la rivière.

Cette suivante qui était de l'intelligence, dit à Psyché : « Nous avons ici des cygnes que les Amours ont dressés à nous servir de gondoles : j'en prendrai un ; nous traverserons la rivière par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie, pour une raison que je vas vous dire : c'est que ces moutons sont gardés par deux jeunes enfans sylvains qui commencent déjà à courir après les bergères et après les nymphes. Je pas-

serai la première, et amuserai les deux jeunes faunes, qui ne manqueront pas de me poursuivre sans autre dessein que de folâtrer ; car ils me connaissent, et savent que j'appartiens à Vénus : au pis aller j'en serai quitte pour deux baisers ; vous passerez cependant. — Jusque-là voilà qui va bien, repartit Psyché ; mais comment approcherai-je des moutons ? me connaissent-ils aussi ? savent-ils que j'appartiens à Vénus ? — Vous prendrez de leur laine parmi les ronces, répliqua cette suivante ; ils y en laissent quand elle est mûre et qu'elle commence à tomber : tout ce canton-là en est plein. » Comme la chose avait été concertée, elle réussit. Seulement, au lieu de deux baisers que l'on avait dit, il en coûta quatre.

Pendant que notre bergère et sa compagne exécutent leur entreprise, Vénus prie les deux déesses de sonder les sentimens de son fils. « Il semble, à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colère contre Psyché ; cependant il ne laisse pas sous main de lui donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'êtes amies toutes deux, détournez-le de cet amour : représentez-lui le devoir d'un fils ; dites-lui qu'il se fait tort. Il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne ferait à sa mère. »

Junon et Cérés promirent de s'y employer. Elles allèrent voir le malade. Il ne les satisfit point, et leur cacha le plus qu'il put sa pensée. Toutefois, autant qu'elles purent conjecturer, cette passion lui tenait encore au cœur. Même il se plaignit de ce qu'on prétendait le gouverner ainsi qu'un enfant. Lui, un enfant ! on ne considérait donc pas qu'il terrassait les Hercules, et qu'il n'avait jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. « Après cela, disait-il, on me tiendra encore en tutelle ! on croira me contenter de moulinets et de papillons, moi qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire et les richesses sont des poupées ! C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette félicité-là. Je ne me marierai pas, moi qui en marie tant d'autres ! »

Les déesses entrèrent en ses sentimens, et retournèrent dire à Vénus comme leur légation s'était passée. « Nous vous conseillons en amies, ajoutèrent-elles, de laisser agir votre fils comme il lui plaira : il est désormais en âge de se conduire. — Qu'il épouse Hébé, repartit Vénus : qu'il choisisse parmi les Muses, parmi les Grâces, parmi les Heures ; je le veux bien. — Vous moquez-vous ? dit Junon. Voudriez-vous donner à votre fils une de vos suivantes pour femme ? et encore Hébé qui nous sert à boire ? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de

l'Amour qu'une précieuse ; elle le ferait enrager. La beauté des Heures est fort journalière : il ne s'en accommodera pas non plus. — Mais enfin, répliqua Vénus, toutes ces personnes sont des déesses, et Psyché est simple mortelle. N'est-ce pas un parti bien avantageux pour mon fils que la cadette d'un roi de qui les États tourneraient dans la basse-cour de ce château ? — Ne méprisez pas tant Psyché, dit Cérès : vous pourriez pis faire que de la prendre pour votre bru. La beauté est rare parmi les dieux ; les richesses et la puissance ne le sont pas. J'ai bien voyagé, comme vous savez ; mais je n'ai point vu de personne si accomplie. » Junon fut contrainte d'avouer qu'elle avait raison ; et toutes deux conseillèrent Cythérée de pourvoir son fils. Quel plaisir quand elle tiendrait entre les bras un petit Amour qui ressemblerait à son père ! Vénus demeura piquée de ce propos-là : le rouge lui monta au front. « Cela vous siérait mieux qu'à moi, reprit-elle assez brusquement. Je me suis regardée tout ce matin, mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une aïeule. » Ces mots ne demeurèrent pas sans réponse ; et les trois amies se séparèrent en se querellant.

Cérès et Junon étant montées sur leurs chars, Vénus alla faire des remontrances à son fils ; et le regardant avec un air dédaigneux :

« Il vous sied bien, lui dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir ! Depuis quand vous est venue, di'es-moi, une si sage pensée ? Voyez, je vous prie, l'homme de bien et le personnage grave et retiré que voilà ! Sans mentir, je voudrais vous avoir vu père de famille pour un peu de temps comment vous y prendriez-vous ? Songez, songez à vous acquitter de votre emploi, et soyez le dieu des amans : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous êtes accablé d'affaires de tous côtés, l'empire d'Amour va en décadence ; tout languit ; rien ne se conclut : et vous consommez le temps en des propositions inutiles de mariage ! Il y a tantôt trois mois que vous êtes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes, vous avez été blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous ! Le bel honneur, lorsque l'on dira que votre femme aura été cause de cet accident ! Si c'était une maîtresse, je ne dis pas. Quoi ! vous m'amènerez ici une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre ! Je la traînerai au bal avec moi ? Savez-vous ce qu'il y a ? ou renoncez à Psyché, ou je ne veux plus que vous passiez pour mon fils. Vous croyez peut être que je ne puis faire un autre Amour, et que j'ai oublié

la manière dont on les fait : je veux bien que vous sachiez que j'en ferai un quand il me plaira. Oui, j'en ferai un, plus joli que vous mille fois, et lui remettrai entre les mains votre empire. Qu'on me donne tout à l'heure cet arc et ces flèches, et tout l'attirail dont je vous ai équipé ; aussi bien vous est-il inutile désormais : je vous le rendrai quand vous serez sage. »

L'Amour se mit à pleurer ; et prenant les mains de sa mère, il les lui baisa. Ce n'était pas encore parler comme il faut. Elle fit tout son possible pour l'obliger à donner parole qu'il renoncerait à Psyché ; ce qu'il ne voulut jamais faire. Cythérée sortit en le menaçant.

Pour achever le chagrin de cette déesse, Psyché arriva avec un paquet de laine aussi pesant qu'elle. Les choses s'étaient passées de ce côté-là avec beaucoup de succès. Le cygne avait merveilleusement bien fait son devoir, et les deux sylvains le leur : de voir, de courir, et rien davantage ; hormis qu'ils dansèrent quelques chansons avec la suivante, lui dérobèrent quelques baisers, lui donnèrent quelques brins de thym et de marjolaine, et peut-être la cotte verte ; le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psyché cependant faisait sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laissèrent ôter leurs belles robes sans la piquer une seule fois. Psyché repassa la première.

A son retour, Cythérée lui demanda comme elle avait fait pour traverser la rivière. Psyché répondit qu'il n'en avait pas été besoin, et que le vent avait envoyé des flocons de laine de son côté. « Je ne croyais pas, reprit Cythérée, que la chose fût si facile : je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien ; la nuit nous suggérera quelque chose de meilleur. »

Le fils de Vénus, qui ne songeait à autre chose qu'à tirer Psyché de tous ces dangers, et qui n'attendait peut-être pour se raccommoder avec elle que sa guérison et le retour de ses forces, avait remandé premièrement le Zéphyre, et fait venir dans le voisinage une fée qui faisait parler les pierres. Rien ne lui était impossible : elle se moquait du destin, disposait des vents et des astres, et faisait aller le monde à sa fantaisie.

Cythérée ne savait pas qu'elle fût venue. Quant au Zéphyre, elle l'aperçut, et ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût assisté Psyché. Mais s'étant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyait hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils : « L'agent général de vos affaires n'est pas loin de ce château ; vous lui avez défendu de s'écarter : je vous défie

tous tant que vous êtes. Vous serez habiles gens l'un et l'autre si vous empêchez que votre belle ne succombe au commandement que je lui ferai aujourd'hui. »

En disant ces mots, elle fit venir Psyché, lui ordonna de la suivre, et la mena dans la basse-cour du château. Là, sous une espèce de halle, étaient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de grains, lesquels on avait donnés à la déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'était pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupait toute la largeur du magasin, et touchait le faite. Cythérée dit à Psyché : « Je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'est pourquoi sépare ces quatre sortes de grains ; fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chaque espèce. Je m'en vais à Amathonte pour quelques affaires de plaisir : je reviendrai sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tâche faite, et qu'il y ait seulement un grain de mêlé, je t'abandonnerai aux ministres de ma vengeance. » A ces mots elle monte sur son char, et laisse Psyché désespérée. En effet, ce commandement était un travail, non pas d'Hercule, mais de démon.

Sitôt que l'Amour le sut, il en envoya avertir la fée, qui, par ses suffumigations, par ses cercles, par ses paroles, contraignit tout ce qu'il y avait de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitaient aux extrémités de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieues. C'était un plaisir que d'en voir des hordes et des caravanes arriver de tous les côtés.

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Téthys, et l'Océan encore ;
L'Indien dégarnit toutes ses régions ;
Le Garamante envoie aussi ses légions ;
Il en part du couchant des nations entières ;
Le nord ni le midi n'ont plus de fourmilières,
Il semble qu'on en ait épuisé l'univers :
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts ;
Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuses ;
Il n'est arbre mangé qui sous ses voûtes creuses
Souffre que de ce peuple il reste un seul essaim :
Tout déluge ; et la terre en tire de son sein.

L'éthiopique gent arrive, et se partage.
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage.

Il a l'œil sur sa bande ; aucun n'ose faillir.
 On entend un bruit sourd ; le mont semble bouillir
 Déjà son tour décroît, sa hauteur diminue.
 A la soudaineté l'ordre aussi contribue.
 Chacun a son emploi parmi les travailleurs :
 L'un sépare le grain que l'autre emporte ailleurs.
 Le monceau disparaît ainsi que par machine.
 Quatre tas différens réparent sa ruine :

De blé, riche présent qu'à l'homme ont fait les cieux,
 De mil, pour les pigeons manger délicieux ;
 De seigle, au goût aigret ; d'orge rafraîchissante,
 Qui donne aux gens du nord la cervoise engraisseante,
 Telles l'on démolit les maisons quelquefois ;
 La pierre est mise à part ; à part se met le bois ;
 On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
 En son être premier retourne l'assemblage :
 Là sont des tas confus de marbres non gravés,
 Et là les ornemens qui se sont conservés.

Les fourmis s'en retournèrent aussi vite qu'elles étaient venues, et n'attendirent pas le remerciement. « Vivez heureuses, leur dit Psyché : je vous souhaite des magasins qui ne désemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, et vivez heureuses. »

Quand Vénus fut de retour, et qu'elle aperçut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit ; son chagrin fut encore plus grand. On n'osait approcher d'elle, ni seulement la regarder. Il n'y eut ni Amours ni Grâces qui ne s'enfuissent. « Quoi ! dit Cythérée en elle-même, une esclave me résistera ! je lui fournirai tous les jours une nouvelle matière de triomphe ! Et qui craindra désormais Vénus ? qui adorera sa puissance ? car, pour la beauté, je n'en parle plus ; c'est Psyché qui en est déesse. O destins, que vous ai-je fait ? Junon s'est vengée d'Io et de beaucoup d'autres ; il n'est femme qui ne se venge : Cythérée seule se voit privée de ce doux plaisir ! si faut-il que j'en vienne à bout. Vous n'êtes pas encore à la fin, Psyché ; mon fils vous fait tort ; plus il s'opiniâtre à vous protéger, plus je m'opiniâtrerai à vous perdre. »

Cette résolution n'eut pas tout l'effet que Vénus s'était promis. A deux jours de là elle fit appeler Psyché ; et, dissimulant son dépit : « Puisque rien ne vous est impossible, lui dit-elle,

vous irez bien au royaume de Proserpine. Et n'espérez pas m'échapper quand vous serez hors d'ici : en quelque lieu de la terre que vous soyez, je vous trouverai. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers, j'en suis très-contente. Vous ferez mes compliments à la reine de ces lieux-là, et vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de son fard ; j'en ai besoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moi, sans tarder, ce que l'on vous aura donné, et n'y touchez point. »

Psyché partit tout à l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la fée que son mari avait fait venir : cette fée était dans le voisinage, sans que personne en sût rien. De peur de soupçon, elle ne tint pas long discours à notre héroïne. Seulement elle lui dit : « Vous voyez d'ici une vieille tour ; allez-y tout droit, et entrez dedans : vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'appréhendez point les ronces qui bouchent la porte ; elles se détourneront d'elles-mêmes. »

Psyché remercia la fée, et s'en va au vieux bâtiment. Entrée qu'elle fût, la tour lui parla. « Bonjour, Psyché, lui dit-elle ; que votre voyage vous soit heureux ! Ce m'est un très-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y était entré. Je sais le sujet qui vous amène. Plusieurs chemins conduisent aux enfers ; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, et garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aidera à le porter. »

Psyché baissa aussitôt la vue ; et, comme le faite de la tour était découvert, elle vit à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de ficelle, un panier, avec deux deniers.

« Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraye point, quoique vous ayez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aidera. Vous suivrez à sa lueur un chemin voûté qui est dans le fond, et qui vous conduira jusqu'au bord du Styx. Il vous faudra donner à Caron un de ces deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un vieillard qui n'a aucune considération pour les belles, et qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous rencontrerez un âne boiteux et n'en pouvant plus de vieillesse, avec un misérable qui le chassera. Celui-ci vous priera de lui donner, par pitié, un peu de ficelle, si vous en avez dans votre panier, afin de lier certains paquets dont son âne sera

chargé. Gardez-vous de lui accorder ce qu'il vous demandera. C'est un piège que vous tend Vénus. Vous avez besoin de votre ficelle à une autre chose ; car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant ; mais, quand on en revient, il est impossible de les démêler ; ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette ficelle. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle de delà en a un : c'est un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il discerne, à l'odorat, les morts d'avec les vivans ; car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi bien que vous en ces lieux. Le portier laisse passer les premiers, et étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous lui empâtez ses trois gueules en lui jetant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe, deux démons des Champs-Élysées viendront au-devant de vous, et vous conduiront jusqu'au trône de Proserpine. Adieu, charmante Psyché : que votre voyage vous soit heureux ! »

Psyché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave ; et, pour abréger, elle arrive saine et sauve au delà du labyrinthe, malgré les spectres qui se présentèrent sur son passage.

[Après mille singularités d'un voyage comme il en est peu] la belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la cour de ce dieu demeura surprise. Depuis Proserpine ils ne se souvenaient point d'avoir vu d'objet qui leur eût touché le cœur, que celui-là seul. Proserpine même en eut de la jalousie ; car son mari regardait déjà la belle d'une autre sorte qu'il n'a coutume de faire ceux qui approchent de son tribunal, et il ne tenait pas à lui qu'il ne se défit de cet air terrible qui fait partie de son apanage. Surtout il y avait du plaisir à voir Rhadamanthe se radoucir. Pluton fit cesser pour quelques momens les souffrances et les plaintes des malheureux, afin que Psyché eût une audience plus favorable.

[La harangue que Psyché prononça et dans laquelle cette infortunée retraça ses malheurs était si touchante qu'il n'y eut pas jusqu'aux Furies qui ne fussent émues de l'entendre.]

Cette harangue eut tout le succès que Psyché pouvait souhaiter. Il n'y eut ni démon ni ombre qui ne compatît au malheur de cette affligée, et qui ne blâmât Vénus. La pitié entra, pour

la première fois, au cœur des Furies ; et ceux qui avaient tant de sujets de se plaindre eux-mêmes mirent à part le sentiment de leurs propres maux, pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de lui offrir une retraite dans ses États ; mais c'est un asile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible. Proserpine empêcha ce coup : la jalousie la possédait tellement, que, sans considérer qu'une ombre serait incapable de lui nuire, elle recommanda instamment aux Parques de ne pas trancher à l'étourdie les jours de cette personne, et de prendre si bien leurs mesures qu'on ne la revît aux enfers que vieille et ridée. Puis, sans tarder davantage, elle mit entre les mains de Psyché une boîte bien fermée, avec défense de l'ouvrir, et avec charge d'assurer Vénus de son amitié. Pour Pluton, il ne put voir sans déplaisir le départ de notre héroïne, et le présent qu'on lui faisait. « Souvenez-vous, lui dit-il, de ce qu'il vous a coûté d'être curieuse. Allez, et n'accusez pas Pluton de votre destin. »

Tant que le pays des morts continua, la boîte fut en assurance, Psyché n'avait garde d'y toucher : elle appréhendait que, parmi un si grand nombre de gens qui n'avaient que faire, il n'y en eût qui observassent ses actions.

Aussitôt qu'elle eût atteint notre monde, et que, se trouvant sous ce conduit souterrain, elle crut n'avoir pour témoins que les pierres qui la soutenaient, la voilà tentée à son ordinaire. Elle eut envie de savoir quel était ce fard dont Proserpine l'avait chargée. Le moyen de s'en empêcher ? Elle serait femme, et laisserait échapper une telle occasion de se satisfaire ! A qui le diraient ces pierres ? Possible personne qu'elle n'était descendue sous cette voûte depuis qu'on l'avait bâtie. Puis ce n'était pas une simple curiosité qui la poussait ; c'était un désir naturel et bien innocent de remédier au déchet où étaient tombés ses appas. Les ennuis, le hâle, mille autres choses l'avaient tellement changée, qu'elle ne se connaissait plus elle-même. Il fallait abandonner les prétentions qui lui restaient sur le cœur de son mari, ou bien réparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouverait-elle un meilleur que celui qu'elle avait en sa puissance, que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portait à Vénus ? Non qu'elle eût dessein d'en abuser, ni de plaire à d'autres qu'à son mari ; les dieux le savaient : pourvu seulement qu'elle imposât à l'Amour, cela suffirait. Tout artifice est permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Vénus l'avait crue si simple que de n'oser toucher à ce fard, elle s'était fort trom-

pée : mais, qu'elle y touchât ou non, Cythérée l'en soupçonnerait toujours ; ainsi il lui serait inutile de s'abstenir.

Psyché raisonna si bien, qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine appréhension toutefois la retenait : elle regardait la boîte, y portait la main, puis l'en retirait, et l'y reportait aussitôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura, selon sa coutume, à cette malheureuse curiosité. Psyché ouvrit la boîte en tremblant, et à peine l'eut-elle ouverte, qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire et pénétrante qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de notre héroïne, et sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente, que Psyché soupçonna d'abord quelque sinistre accident, d'autant plus qu'il ne restait dans la boîte qu'une noirceur qui la teignait toute.

Psyché alarmée, et se doutant presque de ce qui lui était arrivé, se hâta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine, dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avait mise. Quand elle fut dans la tour, et qu'elle se présenta à la porte, les épines qui la bouchaient, et qui s'étaient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer Psyché la première fois, ne la reconnaissant plus, l'arrêtèrent. La tour fut contrainte de lui demander son nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. « Quoi ! c'est vous, Psyché ! Qui vous a teint le visage de cette sorte ? Allez vite vous laver, et gardez bien de vous présenter en cet état à votre mari. » Psyché court à un ruisseau qui n'était pas loin, le cœur lui battant de telle manière que l'haleine lui manquait à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau, et, s'étant penchée, elle y aperçut la plus belle More du monde. Elle n'avait ni le nez ni la bouche comme l'ont celles que nous voyons, mais enfin c'était une More. Psyché, étonnée, tourna la tête pour voir si quelque Africaine ne se regardait point derrière elle. N'ayant vu personne, et certaine de son malheur, les genoux commencèrent à lui faillir, les bras lui tombèrent.

[Apaissé par la vue de tant d'épreuves subies, de tant de maux soufferts, l'Amour adoucit sa rigueur et se mit, de son côté, à la recherche de son épouse ; mais réduite à la seule beauté d'une Mauresque, Psyché, maintenant que l'Amour la cherchait, ne pensait plus qu'à se dérober à lui. Elle craignait que le fils de Vénus, en l'apercevant,

sous un aspect qui n'était pas le sien, en vint à ne plus l'aimer.]

L'Amour [qui parvint enfin jusqu'à elle] se plaignit de la pensée qu'elle avait, et lui jura par le Styx qu'il l'aimerait éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle, car ce n'était pas seulement son corps qui le rendait amoureux, c'était son esprit, et son âme par-dessus tout.

Quand ils furent sortis de l'ancre, et que l'Amour eut jeté les yeux sur son épouse, il recula trois ou quatre pas, tout surpris et tout étonné. « Je vous l'avais bien promis, lui dit-elle, que cette vue serait un remède pour votre amour : je ne m'en plains pas, et n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aimer pour elles, et non pas pour le plaisir de les voir ; qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire ; que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui touche les sens ne doit point entrer dans une belle âme, et est indigne qu'on y réponde ; c'est aimer comme aiment les animaux, au lieu qu'il faudrait aimer comme les esprits détachés des corps. Les vrais amans, les amans qui méritent que l'on les aime, se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet état : ils s'affranchissent de la tyrannie du temps, ils se rendent indépendans du hasard et de la malignité des astres : tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celui des saisons. Quand ils n'auraient rien à craindre de ce côté-là, les années leur font une guerre continuelle, il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir ; c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant ; et d'autres raisons très-belles et très-peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté et leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour elles, il est naturel que le contraire l'anéantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour ; ayez seulement de l'amitié, ou, si je n'en suis pas digne, quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moi la grâce que j'en sois une. »

L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours qu'il ne l'avait encore trouvée. Il se jeta à son cou. « Vous ne m'avez, lui repartit-il, demandé que de l'amitié, je vous promets de l'amour. Et consolez-vous ; il vous reste plus de beauté que

n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vrai que votre visage a changé de teint, mais il n'a nullement changé de traits : et ne comptez-vous pour rien le reste du corps? Qu'avez-vous perdu de lis et d'albâtre en comparaison de ce qui vous en est demeuré? Allons voir Vénus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoiqu'il soit petit, la rendra contente, et nous réconciliera les uns et les autres : sinon j'aurai recours à Jupiter, et je le prierai de vous rendre votre vrai teint. Si cela dépendait de moi, vous seriez déjà ce que vous étiez lorsque vous me rendîtes amoureux ; ce serait ici le plus beau moment de vos jours : mais un dieu ne saurait défaire ce qu'un autre dieu a fait ; il n'y a que Jupiter à qui ce privilège soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lis, sans qu'il y en ait un seul de perdu, je ferai périr la race des animaux et des hommes. Que feront les dieux après cela? Pour les roses, c'est mon affaire ; et pour l'embonpoint, la joie le ramènera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnaisse pour mon épouse. »

Psyché se fût jetée à ses pieds, si elle n'eût su comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de lui dire en rougissant : « Si je pouvais être votre femme sans être blanche, cela serait bien plus court et bien plus certain. »

— Ce point-là vous est assuré, repartit l'Amour ; je l'ai juré par le Styx : mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous présenter à Vénus. »

Psyché se laissa conduire, bien qu'elle eût beaucoup de répugnance à se montrer, et peu d'espérance de réussir. La soumission aux volontés de son époux lui fermait les yeux : elle se serait résolue, pour lui complaire, à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle lui conta les principales aventures de son voyage, la merveille de cette tour qui lui avait donné des adresses ; l'Achéron, le Styx, l'âne boiteux, le labyrinthe, et les trois gueules de son portier ; les fantômes qu'elle avait vus, la cour de Pluton et de Proserpine ; enfin, son retour, et sa curiosité qu'elle-même jugeait très-digne d'être punie.

Elle achevait son récit quand ils arrivèrent à ce château qui était à mi-chemin de Paphos et d'Amathonte. Vénus se promenait dans le parc. On lui alla dire de la part de l'Amour qu'il avait une Africaine assez bien faite à lui présenter : elle en pourrait faire une quatrième Grâce, non-seulement brune comme les autres, mais toute noire.

Cythérée rêvait alors à sa jalousie ; à la passion dont son fils était malade, et qui, tout considéré, n'était pas un crime ; aux

peines à quoi elle avait condamné la pauvre Psyché, peines très cruelles, et qui lui faisaient à-elle-même pitié. Outre cela l'absence de son ennemie avait laissé refroidir sa colère, de façon que rien ne l'empêchait plus de se rendre à la raison. Elle était dans le moment le plus favorable qu'on eût pu choisir pour accommoder les choses.

Cependant toute la cour de Vénus était accourue pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'était à qui la regarderait de plus près. Quelque étonnement que sa vue causât, on y prenait du plaisir ; et on aurait bien donné une demi-douzaine de blanches pour cette noire. Au reste, soit que la couleur eût changé son air, soit qu'il y eût de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien vu qui lui ressemblât. Les Jeux et les Ris firent connaissance avec elle d'abord, sans se la remettre, admirant les grâces de sa personne, sa taille, ses traits, et disant tout haut que la couleur n'y faisait rien. Néanmoins ce visage d'Éthiopienne enté sur un corps de Grecque semblait quelque chose de fort étrange. Toute cette cour la considérait comme un très-beau monstre, et très-digne d'être aimé. Les uns assuraient qu'elle était fille d'un blanc et d'une noire ; les autres d'un noir et d'une blanche.

Quand elle fut à quatre pas de Vénus, elle mit un genou en terre. « Charmante reine de la beauté, lui dit-elle, c'est votre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée. »

Tout le monde la reconnut aussitôt. On demeura fort surpris. Les Jeux et les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discrétion cette fois-là, et dissimulèrent leur joie de peur d'irriter Vénus contre leur nouvelle maîtresse. Vous ne sauriez croire combien elle était aimée dans cette cour. La plupart des gens avaient résolu de se cantonner, à moins que Cythérée ne la traitât mieux.

Psyché remarqua fort bien les mouvemens que sa présence excitait dans le fond des cœurs, et qui paraissaient même sur les visages ; mais elle n'en témoigna rien, et continua de cette sorte : « Proserpine m'a donné charge de vous faire ses complimens, et de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boîte que j'ai ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserais vous prier de me pardonner, et je viens me soumettre à la peine que ma curiosité a méritée. »

Vénus, jetant les yeux sur Psyché, ne sentit pas tout le plaisir et la joie que sa jalousie lui avait promis. Un mouve-

ment de compassion l'empêcha de jouir de sa vengeance et de la victoire qu'elle remportait, si bien que, passant d'une extrémité en une autre, à la manière des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-même notre héroïne, puis l'embrassa. « Je me rends, dit-elle, Psyché, oubliez le mal que je vous ai fait. Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez contre moi, et vous faire une satisfaction assez grande, que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la soyez. Montrez-vous meilleure que Vénus, aussi bien que vous êtes déjà plus belle ; ne soyez pas si vindicative que je l'ai été, et allez changer d'habit. Toutefois, ajouta-t-elle, vous avez besoin de repos. » Puis, se tournant vers les Grâces : « Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moi, et faites-la reposer ensuite ; je l'irai voir en son lit. »

La déesse n'y manqua pas, et voulut que notre héroïne couchât avec elle cette nuit-là ; non pour l'ôter à son fils : mais on résolut de célébrer un nouvel hymen, et d'attendre que notre belle eût repris son teint. Vénus consentit qu'il lui fût rendu ; même qu'un brevet de déesse lui fût donné, si tout cela se pouvait obtenir de Jupiter.

L'Amour ne perd point de temps, et, pendant que sa mère était en belle humeur, s'en va trouver le roi des dieux. Jupiter, qui avait appris l'histoire de ses amours, lui en demanda des nouvelles ; comme il se portait de sa brûlure ; pourquoi il abandonnait les affaires de son état. L'Amour répondit succinctement à ces questions, et vint au sujet qui l'amenait.

« Mon fils, lui dit Jupiter en l'embrassant, vous ne trouverez plus d'Éthiopienne chez votre mère : le teint de Psyché est aussi blanc que jamais il fut : j'ai fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point, le rang que vous m'avez demandé pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie et de querelle, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'apaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant ; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psyché sera déesse, il lui faudra des temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera notre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids et

mal encensés. Cette qualité de dieu deviendra à la fin si commune, que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer.

— Que vous importe? reprit l'Amour : votre félicité dépend-elle du culte des hommes? Qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux et tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnant et grêlant lorsque la fantaisie vous en vient? Vous savez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybèle est vieille ; Junon, de mauvaise humeur ; Cérès sent sa divinité de province, et n'a nullement l'air de la cour ; Minerve est toujours armée ; Diane nous rompt la tête avec sa trompe : on pourrait faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières ; mais elles sont si farouches, qu'on ne leur oserait dire un mot de galanterie. Pomone est ennemie de l'oisiveté, et a toujours les mains rudes. Flore est agréable, je le confesse ; mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures. L'Aurore se lève de trop grand matin, on ne sait ce qu'elle devient tout le reste de la journée. Il n'y a que ma mère qui nous réjouisse ; encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne, et demeure une partie de l'année à Paphos, Cythère, ou Amathonte. Comme Psyché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que sa beauté ne sera pas un petit ornement pour votre cour. Ne craignez point que les autres lui portent envie : il y a trop d'inégalité entre ses charmes et les leurs. La plus intéressée, c'est ma mère, qui y consent. »

Jupiter se rendit à ces raisons, et accorda à l'Amour ce qu'il demandait. Il témoigna qu'il apportait son consentement à l'apothéose, par une petite inclination de tête qui ébranla légèrement l'univers, et le fit trembler seulement une demi-heure.

Aussitôt l'Amour fit mettre les cygnes à son char, descendit en terre, et trouva sa mère qui elle-même faisait office de Grâce autour de Psyché ; non sans lui donner mille louanges et presque autant de baisers. Toute cette cour prit le chemin de l'Olympe, les Grâces se promettant bien de danser aux noces.

Je n'en décrirai point la cérémonie, non plus que celle de l'apothéose : je décrirai encore moins les plaisirs de nos époux ; il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bientôt donné un doux gage de leur

amour, une fille qui attira les dieux et les hommes dès qu'on la vit. On lui a bâti des temples sous le nom de la Volupté :

O douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux ;
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avecque violence !
 Par toi tout se meut ici-bas.
 C'est pour toi, c'est pour tes appas,
 Que nous courons après la peine :
 Il n'est soldat, ni capitaine,
Ni ministre d'État, ni prince, ni sujet,
 Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons, si, pour fruit de nos veilles,
Un bruit délicieux ne charmaient nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
 Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servait de prix dans les jeux olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
 Pourquoi sont faits les dons de Flore,
 Le Soleil couchant et l'Aurore,
 Pomone et ses mets délicats,
 Bacchus, l'âme des bons repas,
 Les forêts, les eaux, les prairies,
 Mères des douces rêveries ?
Pourquoi tant de beaux arts, qui tous sont tes enfans
Mais pourquoi les Chloris aux appas triomphans,
 Que pour maintenir ton commerce ?
J'entends innocemment : sur son propre désir
 Quelque rigueur que l'on exerce,
 Encore y prend-on du plaisir.
Volupté, Volupté, qui fut jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi ;
 Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
 Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc ; et de ce bien, ô douce Volupté,

Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
 Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
 Car trente ans ce n'est pas la peine.

Polyphile cessa de lire. Il n'avait pas cru pouvoir mieux finir que par l'hymne de la Volupté, dont le dessein ne déplut pas tout à fait à ses trois amis.

Après quelques courtes réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage : « Ne voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Polyphile a tâché d'exciter en vous la compassion ?

— Ce que vous dites est fort vrai, repartit Acante ; mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé, et surtout ce pourpre, qui environnent le roi des astres. » En effet, il y avait très-longtemps que le soir ne s'était trouvé si beau. Le Soleil avait pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques.

Il semblait qu'il se fût paré
 Pour plaire aux filles de Nérée ;
 Dans un nuage bigarré
 Il se coucha cette soirée.
 L'air était peint de cent couleurs.
 Jamais par terre plein de fleurs
 N'eut tant de sortes de nuances.
 Aucune vapeur ne gâtait,
 Par ses malignes influences,
 Le plaisir qu'Acante goûtait.

On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour : puis, la lune étant en son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisait la voulurent bien pour leur guide.

III

Toujours enjoué, toujours charmant et mutin, La Fontaine — qui se plaisait souvent, dans son humilité, à diminuer lui-même ses mérites — crut devoir donner à entendre, en préface à son livre, qu'en écrivant *Psyché* il n'avait fait que sacrifier au goût frivole du moment.

Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là, je considère le goût du siècle. Or, après plusieurs expériences, il m'a semblé que ce goût se porte au galant et à la plaisanterie ; non que l'on méprise les passions ; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un roman, dans un poème, dans une pièce de théâtre, on se plaint de leur absence ; mais dans un conte comme celui-ci, qui est plein de merveilleux, à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfans, il a fallu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie. Quand il ne l'aurait pas fallu, mon inclination m'y portait, et peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance.

(*Les Amours de Psyché*, préface.)

Ici, le Bonhomme exagère ; nous sommes loin des *Contes* ; et pour la perfection, le soin et le talent du style, il est constant que l'auteur n'y mit jamais plus de grâce et ne s'appliqua jamais avec plus d'amour. « D'amener de la prose à quelque point de perfection il ne semble pas — écrit-il toujours dans la même *Préface* — que ce soit une chose fort malaisée ; c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûte autant que les vers. »

C'est une noble chose que l'aspect vaste, pompeux et régulier qu'offre aujourd'hui encore, de la terrasse ou des fenêtres du château, la vue des bosquets, du parc et des eaux de Versailles. La Fontaine, qui n'était pas toujours — ainsi qu'on est trop enclin à le penser — un paysan de Champagne, ne se plaisait pas qu'aux seules plaines ondulantes de blés, peuplées d'alouettes et de perdrix, hantées du gibier agile ; s'il sentait mieux que personne — en raison de ses origines — « l'humble beauté, d'un potager rustique et l'agrément d'un jardin propre, bien entretenu, plein de plantes utiles, avec le *clos attenant* (1) » il ne demeurait point pour cela — le *Songe de Vaux* et *Psyché* le prouvent — insensible au-devant de beaux paysages com-

(1) TAINE.

posés. Encore qu'il traitât — dans ses *Fables* — « du village comme un villageois » et parlât « rustiquement (quand il le fallait) de la chose rustique (1) », il savait fort bien démêler, tout comme un La Bruyère, une La Fayette ou une Sévigné, à quel degré d'art atteignent certains jardins de Le Nostre. Non seulement dans *Psyché*, dans les *Fragmens du Songe*, mais dans *Clymène*, dans *Astrée*, *Galatée* et *Daphné* il a suggéré comme fonds à ses pastorales les décors les plus dignes des meilleurs du Poussin. Qu'on voie de la façon qu'il a pris soin d'indiquer lui-même le tableau dans lequel les dieux, les bergers et les nymphes vont jouer *Daphné*. « La décoration, dit-il, représente la vallée de Tempé, et au fond les eaux du Pénée, avec une prairie couverte de fleurs : le Parnasse en éloignement » ; l'on songe aussitôt à quelqu'un de ces ouvrages : *l'Empire de Flore*, la *Nourriture de Jupiter*, surtout l'admirable *Diogène*, œuvres au travers desquelles le maître des Andelys a distribué si harmonieusement les collines, les bois, les pentes et les eaux. *Adonis*, poème qui vit le jour la même année que *Psyché*, en 1669, a permis au poète de pousser assez loin cette peinture achevée des beaux paysages que le vieil Amyot avait, l'un des premiers en France, transportés de l'Hellade aux bords de la Seine; et, ce n'est pas là l'un des charmes les moins grands de *l'Adonis* que de montrer que les heureux ou tristes épisodes de l'amour s'y jouent dans la paix fleurie des campagnes. Après avoir exposé, dans un avertissement, qu'en quelque rang qu'on mit son poème, il y avait lieu « de ne le point séparer de *Psyché* (2) », La Fontaine indique, aussitôt le début, à quel beau paysage il mêle Adonis :

Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les Zéphyr, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros ;

(1) Anatole FRANCE, *ibid.*

(2) L'auteur dira, en 1671, de son poème d'*Adonis* : « Je l'avais fait marcher à la suite de *Psyché*, croyant qu'il était à propos de joindre aux amours du fils celles de la mère. Beaucoup de personnes m'ont dit que je faisais tort à Adonis. »

C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
 Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée ;
 J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
 Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
 Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.

Ce paysage bleuté, limpide et cristallin, envahi de molles ombres, baigné d'eaux les plus fraîches, transparent d'abord, ne commencera de s'obscurcir qu'avec le bruit du cor et l'appel des chasseurs; mais, au début, c'est un paysage idyllique!

Tant de travaux, une diversité aussi soutenue dans la prose et la poésie n'avaient pas été sans valoir quelque gloire au Bonhomme. Le succès de *Psyché* avait été très vif, si vif même que Molière avait décidé de composer un opéra de cet ouvrage; comme il fallait que cet opéra fût achevé dans le courant de l'année 1670, Molière s'était fait aider de Quinault; Corneille, malgré son grand âge, fut aussi prié d'y participer : c'est même à cette occasion que ce grand homme, malgré ses soixante-quatre ans, composa, nous assure Voltaire, « cette déclaration de Psyché à l'Amour qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre ». L'un des autres avantages que La Fontaine tira du succès de son roman fut encore de parvenir jusqu'à Louis XIV à qui le duc de Saint-Aignan voulut bien le présenter.

Le poème d'*Adonis*, qui n'était, dans l'esprit de l'auteur, que le complément naturel de *Psyché*, participa de la même fortune. Jamais La Fontaine n'apporta plus de feu ni de jeunesse à peindre, dans ses vers, l'amour et le regret. S'il est vrai que le poète « est rempli de Virgile », qu'« il loue la volupté avec les mots d'Horace » (TAINE), c'est surtout dans cette œuvre exquise et passionnée, dans cette page toute tiède des larmes de Vénus et si vivante, si chaude, qu'on croit entendre déjà, à travers les soupirs, l'accent de Chénier ou celui de Musset!

IV

Les *Elégies*, qui parurent à deux ans de là, en même temps que la petite comédie de *Clymène*, permettent de considérer à quelle mélancolie atteint parfois le poète dans l'expression de l'amour. Quelqu'un s'est demandé, à ce propos, si la Clymène du théâtre et la veuve pudique des *Elégies* n'étaient point la même et si le terme de « beauté de province », employé dans le dialogue, ne désignait point quelque belle personne de Chaury (1)? Cette confusion est d'autant plus possible que c'est le même sentiment qui conduit ces œuvres et que, dans le théâtre ainsi que dans les poèmes, il s'agit des mêmes difficultés amoureuses.

(1) G. LAFENESTRE, *La Fontaine*.



ÉLÉGIES

III. — A CLYMÈNE

(1671)

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi qui pour tant de fois elle fut malheureuse ;
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire? mon destin est tel qu'il faut que j'aime.
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il une fois brûler d'un feu durable :
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune.
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois ;
Et, pour me rendre heureux, un souris peut suffire.

Clymène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content?
Hélas ! qu'il est aisé de se flatter soi-même !
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer?

Je verrai les plaisirs suivre en foule vos traces,
 Votre bouche sera la demeure des Grâces,
 Mille dons près de vous me viendront partager ;
 Et mille feux chez moi ne viendront pas loger !
 Et je ne mourrai pas ! Non, Clymène, vos charmes
 Ne paraîtront jamais sans me donner d'alarmes ;
 Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.
 Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut :
 Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
 Si pourtant vous aimer, Clymène, était vous plaire,
 Que je serais heureux, quelle gloire ! quel bien !
 Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.
 Consentez seulement à vous voir adorée ;
 Il n'est condition des mortels révéree
 Qui ne me soit alors un objet de mépris.
 Jupiter, s'il quittait le céleste pourpris,
 Ne m'obligerait pas à lui céder ma peine.
 Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
 Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut :
 Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
 Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre ;
 Et, si le sort voulait me donner à quelque autre,
 Dites : « Je le réclame ; il vit dessous ma loi :
 Je vous en avertis, cet esclave est à moi ;
 Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,
 N'y touchez point. » Alors je me croirai monarque.
 J'en sais de bien traités ; d'autres il en est peu (1).
 Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
 Daignez donc approuver les transports de mon zèle ;
 Il vous sera permis après d'être cruelle.
 De ma part, le respect et les soumissions,
 Les soins, toujours enfans des fortes passions,
 Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
 L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
 Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
 Clymène, tous ces biens ne vous manqueront pas.

(1) « Je sais des rois que l'amour a bien traités ; il en est peu qui aient à se plaindre de l'amour. »

IV. — A CLYMÈNE

(1671)

Ah ! Clymène, j'ai cru vos yeux trop de léger,
Un seul mot les a fait de langage changer.
Mon amour vous déplaît ; je vous nuis, je vous gêne ;
Que ne me laissez-vous dissimuler ma peine ?
Ne pouvais-je mourir sans que l'on sût pourquoi ?
Voulez-vous qu'un rival pût triompher de moi !
Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices :
Il en jouit, Clymène, et vous y consentez !
Vos regards et mes jours par lui seront comptés !
J'ose à peine vous voir ; il vous parle à toute heure !
Honte, dépit, Amour, quand faut-il que je meure ?
Hélas ! étais-je né pour un si triste sort ?
Sont-ce là les plaisirs qui m'attendaient encor ?
Vous me deviez, Clymène, une autre destinée.
Mais, puisque mon ardeur est par vous condamnée,
Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus rien.
Qui me consolera ? je fuis tout entretien ;
Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flamme.
Voilà comme on vous sert ; on n'a que vous dans l'âme.

Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me riait sous les cieux.
Je n'importunais pas au moins par mes services ;
Pour moi le monde entier était plein de délices :
J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours ;
Mes amis me cherchaient, et parfois mes amours.
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
Phébus m'aimait assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir.
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de charmes :
Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes ;
Encor me prive-t-on du triste réconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort ;
Adieu plaisirs, honneurs, louange bien-aimée ;

Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée ?
 J'y renonce à présent ; ces biens ne m'étaient doux
 Qu'autant qu'ils me pouvaient rendre digne de vous.
 Je respire à regret ; l'âme m'est inutile.
 J'aimerais autant être une cendre infertile
 Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé :
 Clymène, il m'est nouveau de le voir refusé.
 Hier encor, ne pouvant maîtriser mon courage,
 Je dis sans y penser : « Tout changement soulage :
 Amour, viens me guérir par un autre tourment.
 Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment ;
 Ma cruelle me plaît. Vois ses yeux et sa bouche.
 O dieux ! qu'elle a d'appas ! qu'elle plaît ! qu'elle touche !
 Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta cour.
 Ma cruelle me plaît ; non, ne viens pas, Amour. »

V. — A CLYMÈNE

(1671)

Moi cesser d'être amant ! et puis-je être autre chose ?
 Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué,
 Et vouloir pour ami, sans plus, être avoué ?
 Non, Clymène, ce bien, encor qu'incalculable,
 N'a rien de votre part qui me soit agréable :
 D'une autre que de vous je pourrais l'accepter ;
 Mais quand vous me l'offrez, je dois le rejeter.
 Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent ;
 Gardez votre présent à ceux qui me haïssent :
 Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi.
 Dites, me traitez-vous encor comme un ami ?
 Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure ?
 On dirait que ma mort vous semble trop peu sûre.
 Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
 Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
 C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,
 Un rien ; et pour ce rien nuit et jour je soupire !
 L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
 Qu'après moi l'on peut dire à tous amans fatal.
 Vous me rendez jaloux ; et de qui ? Quand j'y songe,
 Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.

J'envie un rival mort ! M'ajoutera-t-on foi,
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi ?
Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,
« Cléandre, dites-vous, avait cet art aussi. »
Si par de petits soins j'exprime mon souci,
« Il en faisait autant, mais avec plus de grâce. »
Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.
Ce n'est pas tout encor ; vous voulez que je voie
Son portrait, où votre âme a renfermé sa joie.
« Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits. »
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits.
Je fais plus : je les loue, et souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis : « C'est trop parler d'un mort ! »
A peine on s'en est tu, qu'on en reparle encor.
« Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime
Le ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,
Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie :
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas ! il m'a longtemps aimée éperdument :
En présence des dieux il en faisait serment.
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine. »
Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

Le *Différend de Beaux-Yeux et de Belle-Bouche*, paru la même année que *Clymène* et les *Elégies*, n'est qu'un petit poème de rhétorique amoureuse ; mais ce petit poème contient de gracieux vers :

Belle-Bouche fait des soupirs
Tels à peu près que les zéphyr
En la saison des violettes...

Il était bien que le Bonhomme consentît de l'écrire au moment où la belle des belles, la précieuse des pré-

cieuses, Julie d'Angennes, épouse de M. de Montausier, allait — tout enguirlandée des fleurs des poètes — descendre au tombeau (1). C'était une manière d'adieu qu'il lui faisait là; et rien ne dut être plus cher à la Muse de Colletet, de Malleville et de Scudéry, à la reine de tous les héros du *tendre*, que de pouvoir connaître, avant que d'aller chez les morts, cette dissertation si galamment emblématique.

(1) Le 15 novembre 1671.

CHAPITRE VI

LA FONTAINE ET LE MONDE

I. La Fontaine collabore à un « recueil de poésies chrestiennes et diverses » — II. Le troisième livre des Contes. — III. Relations et amitiés de La Fontaine. — IV. Nouveau recueil de « Fab'es. »

I

Où l'on peut juger de toute l'efficacité du sentiment amical de La Fontaine, c'est dans la sorte d'abandon qu'il faisait quelquefois de son nom à des ouvrages collectifs qui ne prenaient vraiment d'intérêt que parce qu'il y prêtait de ses écrits particuliers. Pintrel et Maucroix obtinrent de cette manière qu'il présentât leurs poèmes au public; mais le livre du même genre où il collabora le plus volontiers, en prose et en vers, est le *Recueil de poésies chrestiennes et diverses* que Henri-Louis de Loménie, comte de Brienne, ancien secrétaire d'Etat alors retiré à l'Oratoire, fit paraître, avec le concours de MM. de Port-Royal, dans le courant de l'année 1671. Ce recueil, destiné à l'éducation de l'aîné des jeunes princes de Conti (1), contenait nombre de pièces de Racan, de Godeau, de Malherbe; le Bonhomme, largement mis à contribution, était représenté, confondu aux

(1) Louis-Armand et François-Louis de Bourbon, princes de Conti, neveux du Grand Condé, nés, le premier en 1661, et le second en 1664, étaient à peu près du même âge que Louis, dauphin de France. Mme de Caylus (*Souvenirs*) écrit à ce propos : « MM. les princes de Conti avaient été élevés avec Mgr le Dauphin, dans les premières années de leur vie, et par une mère d'une vertu exemplaire. Ils avaient tous deux de l'esprit et étaient fort instruits. »

autres, par quelques-unes de ses *Fables* les plus célèbres, des fragments de *Psyché*, *l'Élégie pour M. Fouquet*, voire une paraphrase du psaume XVII mis en vers français. Un poème, servant de dédicace, offrait, avec beaucoup de bonne grâce et dans des termes choisis le plus heureusement, le recueil au jeune prince.

A MONSIEUR LE PRINCE DE CONTI

SERVANT DE DÉDICACE AU RECUEIL DE « POÉSIES
CHRÉTIENNES ET DIVERSES »

(1671)

Prince chéri du ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge mûr joints aux fleurs de l'enfance,
Conti, dont le mérite, avant-courrier des ans,
A des astres bénins épuisé les présents,
A l'abri de ton nom, les mânes des Malherbes
Paraîtront désormais plus grands et plus superbes ;
La scène semblera briller de nouveaux traits ;
Les Racans, les Godeaux, auront d'autres attraits ;
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables ;
Après mille soleils ils seront agréables.
Si le pieux y règne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini.
Pour moi, je n'ai de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace.
Ésope me soutient par ses inventions ;
J'orne de traits légers ses riches fictions :
Ma muse cède en tout aux muses favorites
Que l'Olympe doua de différens mérites.
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur.
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
Te le pouvaient offrir en termes pleins d'éclat ;
Mais craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,

Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
 Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
 Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice.
 La mienne leur a plu simple et sans artifice ;
 Conti, de mon respect sois du moins satisfait,
 Et regarde le don, non celui qui le fait.

La Fontaine s'efforce, ici comme à son ordinaire, à s'effacer modestement; c'est une tâche à laquelle il réussit si bien qu'on fut longtemps sans savoir que la préface au recueil des *Poésies chretiennes* était de sa composition. Cette préface, qui n'a jamais été réunie aux pages similaires dans les éditions les plus complètes des *Œuvres*, présente un intérêt capital en ce sens qu'elle offre les caractères d'un véritable *Art poétique*. La Fontaine énonce, dans ce long chapitre, les vérités les plus essentielles; ses remarques, touchant les règles de la prosodie dans leurs rapports avec le goût, le sentiment et l'inspiration, y sont toutes judicieuses; mais, pour s'exprimer avec moins de raideur que chez Ariste (Boileau), ces remarques et ces vérités n'en prennent pas moins, par la voix de Polyphile, un accent qui touche. Cette préface, attribuée longtemps à Lancelot ou Nicole, est bien de La Fontaine; « on va voir si la langue et l'esprit du Bonhomme ne le trahissent pas à chaque phrase (1) ».

PRÉFACE

Bien que l'autorité de Platon soit grande, peu de personnes défereroient aujourd'hui à son sentiment sur ce qui regarde les poètes. Il les a tous bannis de sa republique; nous ne voulons bannir de la nostre que les mauvais, et ceux qui employent la poésie à des ouvrages non seulement profanes mais cri-

(1) Pierre-Paul PLAN, *Un texte non cité de La Fontaine. (Mercure de France) (1903.)* Par exception, nous respectons, dans cette *Préface*, jusqu'à l'orthographe du temps, avec le même soin que l'a respectée M. P.-Paul PLAN.

minels. Ce party est sans doute le meilleur : car ce seroit trop entreprendre que de vouloir persuader aux hommes d'abandonner absolument un art pour lequel ils ont une inclination si puissante. Je n'examine pas si elle est fondée dans la raison ; et je sçay bien que, philosophiquement parlant, il est assez difficile de justifier ce soin et cette gesne que l'on se donne à exprimer ses pensées avec une certaine cadence, et à les renfermer dans un certain nombre de syllabes ; puisque la parole n'estant uniquement destinée qu'à faire passer nos pensées de nostre esprit dans celui des autres, il semble contre la raison de se rendre l'usage de ce moyen plus difficile et plus incommode.

Mais que cette inclination paroisse déraisonnable tant que l'on voudra, il est certain qu'elle est : et l'on peut dire mesme qu'il n'y en a guere qui soient plus universelles. Car il est remarquable qu'il n'y a point de peuple qui n'ait pris plaisir à ces arrangements de mots et à ces expressions mesurées. Ces nations mesme, en qui une vie toute brutale a presque effacé tous les traits de la nature, et qui ignorent les arts les plus faciles, les plus commodes, et les plus nécessaires, n'ont pas laissé de retenir cette inclination pour la cadence et la mesure des mots. On a trouvé que les Caribes et les Canibales avoient leurs chansons et leurs poésies, et qu'ils y prenoient à peu pres le mesme plaisir que nous y prenons.

Si la poésie est donc une chose dont on ne se peut défaire, il faut seulement tâcher de la rendre la moins desagréable et la moins nuisible qu'il se pourra. Or, comme elle est desagréable par les vers communs qui n'ont ny force ny grace, et qu'elle nuit par les dangereux sujets qu'elle traite, le moyen de remedier à ces deux inconveniens seroit de dégôûter le monde des mauvais vers, et de luy faire voir qu'il n'est pas impossible d'en faire de bons sur des sujets utiles ou innocens.

Or, pour le premier point, la chose seroit bien facile s'il ne s'agissoit que de persuader à la raison qu'il est ridicule de faire des vers lors qu'ils ne sont que communs. Car chacun se fait honneur de sçavoir et d'approuver cette ancienne maxime, qu'il n'est pas permis aux poëtes de n'estre que mediocres ; et l'on voit assez que la poésie ayant pour but de plaire et d'attirer l'estime du monde, les vers qui ne sont pas excellens font des effets tout contraires. Car ils fatiguent ceux qui les lisent, et ils les portent à faire un jugement peu avantageux de ceux qui ont pris tant de peine pour leur déplaire. Mais quelque persuadé que l'on soit en général de ces sentimens, il y a une illu-

sion naturelle qui fait que les poètes n'en tirent jamais aucune conclusion contre eux-mêmes. Ils diront tant qu'on voudra qu'il n'est pas permis de faire des vers mediocres ; mais pour se conserver dans le droit d'en faire, ils n'avoueront jamais qu'ils n'en fassent que de mediocres.

Il ne faut pas donc se contenter d'inspirer du dégoût pour les mauvais vers, sous lesquels je comprends les mediocres ; il faudroit encore apprendre à ceux qui s'en meslent, à se faire justice à eux-mêmes, à porter un jugement équitable de leurs ouvrages, et à prevenir la sévérité de ceux qui les lisent. C'est à quoy plusieurs personnes ont espéré de reussir en établissant des regles et des principes fixes pour juger des bons et des mauvais vers ; et nous avons mesme eu la pensée de faire quelque chose de semblable, en mettant à la teste de ce Recueil un traité pour faire connoître en quoy consiste l'excellence de nostre poésie, et quels sont les principaux defauts que l'on y doit éviter. Mais on a jugé depuis qu'outre qu'on pouvoit trouver facilement ailleurs ces regles et ces observations qu'on avoit ramassées en un corps, elles n'estoient pas de si grand usage qu'on auroit pu croire ; et qu'elles pouvoient aussi-tost tromper les esprits faux, que les redresser et les conduire.

Qu'y a-t-il de plus judicieux et de plus utile en apparence que les preceptes de rhétorique que l'on trouve dans les anciens ? néanmoins, c'est d'un amas de ces preceptes mal digerez que se forme l'esprit de pedanterie, qui est un caractère si insupportable, qu'il vaudroit mieux ne rien sçavoir du tout, que d'estre sçavant en cette manière, *his ut fuerit nihil didicisse melius*. Enfin il est infiniment plus aisé de trouver des gens à qui la rhétorique nuise, que d'en trouver à qui elle serve.

Il est difficile d'établir des regles qui soient universellement vrayes ; elles ont toutes leurs exceptions, et l'on peut dire qu'elles sont toutes fausses par quelque endroit, quoy qu'il ne soit pas toujours facile de le remarquer. Or c'est proprement par ce defaut que ceux qui n'ont pas un certain discernement qui les élève au-dessus des regles, ne manquent jamais de les pratiquer et de les suivre.

Il y en a qui blâment généralement les équivoques ; et ils ont ordinairement raison ; mais parmy ces sortes de figures il s'en trouve néanmoins qui plaisent, qui surprennent, et qui éveillent l'esprit : et je ne voy pas pourquoy l'on seroit obligé d'estre de mauvaise humeur pour s'accorder avec la regle qui les condamne.

On prescrit certaines regles pour les tragedies, pour les comedies, pour les satyres; on veut qu'elles ayent chacune leur caractere particulier, dont il ne soit pas permis de s'éloigner; mais malgré toutes ces regles, les hommes croiront toujours avoir droit d'estre indulgens à ceux qui ne les violeront que pour leur plaire. C'est par là qu'un excellent poëte défendoit avec raison une de ses pieces, contre la critique maligne de quelques censeurs.

On recommande à ceux qui veulent faire des vers, de preparer leur sujet, de s'en former une idée nette et precise, d'écrire mesme en prose ce qu'ils voudront mettre en vers, de la maniere la plus noble et la plus poëtique qu'ils pourront; et enfin de ne travailler pas sur un sujet vague, en se laissant conduire par les pensées que la rime leur fournira. On ne peut nier que cet avis ne soit raisonnable, et mesme quelque personnes de mes amis qui font des vers, et peut-estre des meilleurs qui se fassent aujourd'huy, en usent de cete maniere et s'en trouvent bien: Cependant ceux qui n'ayant pas autant d'esprit qu'eux, s'efforceront de la pratiquer, en preparant leur sujet, ne prepareront que des sottises; et ceux d'ailleurs qui ont de l'esprit et du discernement et qui ne se sont pas habituez à cette façon de composer, ne laisseront pas de reussir fort bien en ne la pratiquant pas; parce que la rime leur fournissant des pensées, leur discernement leur fera rejeter les mauvaises, et ne choisir que les bonnes. Ainsi cet avis est souvent une gesne inutile pour les uns, comme c'est une pratique tres-utile pour les autres.

Il y a des regles excellentes en elles-mêmes, qui sont neanmoins de peu d'usage, parce qu'elles ne forment qu'une idée fort vague; et qu'ainsi tout dépend de l'application que chacun en fait, selon la mesure de sa lumiere et de son esprit.

On dit que la beauté solide consiste dans la verité; que rien de faux n'est capable de plaire longtems; que les vers doivent avoir du rapport avec la nature; c'est-à-dire avec les inclinations les plus naturelles et les plus universelles; qu'il ne faut point mesler ensemble les dispositions et les mouvemens que la nature n'allie jamais, comme l'humeur qui produit les pointes et les figures, avec la douleur et la colere; qu'il faut observer partout la bien-seance et la vray-semblance; qu'il est bon que les vers ayent de certaines expressions qui, sans peiner l'esprit des personnes intelligentes, leur donnent neanmoins la satisfaction d'entendre ce qui n'est pas entendu de

tout le monde. Tout cela est veritable, et les personnes judicieuses observent, en effet, toutes ces choses, soit qu'ils y fassent, soit qu'ils n'y fassent pas de reflexion ; mais ceux qui ne le font pas n'en seront guere plus habiles pour les sçavoir.

Il faut donc s'élever au-dessus des regles qui ont toujours quelque chose de sombre et de mort. Il faut ne concevoir pas seulement par des raisonnements abstraits et metaphisiques, en tout consiste la beauté des vers, il la faut sentir et la comprendre tout d'un coup ; et en avoir une idée si vive et si forte, qu'elle nous fasse rejeter sans hesiter tout ce qui n'y répond pas.

Cette idée et cette impression vive, qui s'appelle *sentiment* ou *goust*, est tout autrement subtile que toutes les regles du monde ; elle fait apercevoir des defauts et des beautez qui ne sont point marquées dans les livres : C'est ce qui nous élève au-dessus des regles, qui fait qu'on n'y est point asservy ; qu'on en juge, qu'on n'en abuse point ; et qu'on ne les suit pas en ce qu'elles ont de defectueux et de faux. Enfin, c'est cette idée vive qui s'exprime et se représente dans ce qu'on écrit : au lieu que les preceptes demeurent toujours steriles, tant que l'on ne les connoist que par spéculation et par raisonnement, et que l'esprit n'en est penetré par cette autre sorte de connoissance.

Il est donc visible que, pour former les personnes à la poésie, il faut leur former le *sentiment* et le *goust*. Or, pour cela il n'y a qu'une methode, qui est de lire quantité de bons vers, et n'en lire point de mauvais. En lisant d'excellens vers, on s'en imprime l'idée, et en n'en lisant point de mauvais, on empesche que cette idée ne s'obscurcisse et ne se corrompe.

II

La Fontaine, à ce moment de sa vie, n'avait de religion que ce qu'il est convenable d'en avoir aux yeux du monde. « Allant en paradis au petit pas », comme lui-même l'a dit dans ce temps-là, ce grand distrait n'apportait aucune hâte à se convertir à la vie spirituelle. A ses yeux, il en était du ciel comme de l'Académie : il s'y rendait *par le plus long* et là, comme ailleurs, il musait par les sentiers d'à côté,

dans les jolis détours. Ce n'est pas que la piété le laissât indifférent; lorsque cette piété s'accordait à sa nonchalance, il y prenait, au contraire, un plaisir réel. Louis Racine nous assure de son père qu'il emmenait parfois La Fontaine aux offices; c'est même Racine qui fit lire Baruch au fabuliste et c'est à l'auteur de *Phèdre* que notre Bonhomme dut de connaître *les Petits Prophètes*. Maucroix, le jésuite Com-mire, l'abbé Le Camus, Huet, évêque d'Avranches et plusieurs autres parmi les amis les meilleurs du poète étaient dans les ordres; le Bonhomme ne faisait pas de différence entre eux et les autres; même quand l'abbé duc d'Albret, frère de M. de Bouillon, reçut la pourpre et fut fait cardinal, il en fut fort content et rima là-dessus quelques vers :

Je n'ai pas attendu pour vous un moindre prix ;
 De votre dignité je ne suis point surpris :
 S'il m'en souvient, seigneur, je crois l'avoir prédite.
 Vous voilà deux fois prince; et ce rang glorieux
 Est en vous désormais la marque du mérite,
 Aussi bien qu'il l'était de la faveur des cieux.

C'est à ce même cardinal de Bouillon, devenu grand aumônier de France, que La Fontaine, quelques années après, en 1673, dédia son poème de *la Captivité de Saint-Malc*. L'autorité de M. Mrs de Port-Royal qui devait s'exercer avec tant de force, plus tard, sur l'esprit de Jean Racine, influa, cette fois-là encore, sur celui de notre poète. On assure que c'est sur les instances des solitaires que le fabuliste entreprit de composer, sur un passage de Saint-Jérôme traduit par Arnauld d'Andilly, cet ouvrage chaste et long, sans beaucoup de flamme et que Sainte-Beuve appelle finement un *pensum*.

La Fontaine n'avait-il pas dit lui-même autrefois, à la fin d'une de ses épîtres à M. Fouquet, à propos de ces motifs qui étaient peu de son genre :

On me voit peu sur tels sujets écrire.

Cela était si vrai, que, quelque effort qu'il fit pour s'en éloigner, les écrits dans le sentiment de ceux de l'Arioste et de Boccace avaient de quoi le retenir beaucoup plus encore que Baruch. On le vit bien quand, en 1671, l'année même de sa participation aux *Poésies chrestiennes*, il donna au public son troisième livre des *Contes*.

La Fontaine, à ce moment-là, n'était pas loin d'avoir cinquante ans; l'âge n'avait point assagi son caractère. Moitié figue et moitié raisin, il continuait d'aller toujours sans opter dans un sens ni dans l'autre, de l'édifiant Saint-Malc au moins édifiant frère Philippe; mieux même, il ne laissait pas tout le premier de déplorer cette versatilité de sa nature; mais il ne faisait rien pour en diminuer les effets.

Sire, Acante est un homme inégal à tel point,
Que d'un moment à l'autre on ne le connaît point.
Inégal en amour, en plaisir, en affaire;
Tantôt gai, tantôt triste...

C'est ainsi que notre Bonhomme parle de lui-même dans *Clymène*; mais le rire — autant que chez maître François — lui était beaucoup plus coutumier que les larmes; on le vit bien dans les *Oies de frère Philippe*, ce conte que Mme de Sévigné aimait tant et qu'elle engageait si fort Mme de Grignan à connaître.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non? c'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?
S'ils sont faux, ce sont vains discours;

S'ils sont vrais, il les désapprouve.
 Irait-il après tout s'alarmer sans raison
 Pour un peu de plaisanterie ?
 Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
 Ne mît le feu dans la maison.
 Chassez les soupirans, belles, souffrez mon livre ;
 Je répons de vous corps pour corps.
 Mais pourquoi les chasser ? Ne saurait-on bien vivre
 Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
 Le monde ne vous connaît guères,
 S'il croit que les faveurs sont chez vous familières,
 Non pas que les heureux amans
 Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;
 Aussi ne sont-ce fourmilières ;
 Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
 J'ai servi des beautés de toutes les façons :
 Qu'ai-je gagné ? très-peu de chose ;
 Rien. Je m'aviserais sur le tard d'être cause
 Que la moindre de vous commît le moindre mal !
 Contons ; mais contons bien, c'est le point principal,
 C'est tout ; à cela près, censeurs, je vous conseille
 De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
 Censurez, tant qu'il vous plaira,
 Méchans vers et phrases méchantes :
 Mais pour bons tours, laissez-les là,
 Ce sont choses indifférentes ;
 Je n'y vois rien de périlleux.
 Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
 Pour dix ou douze contes bleus !
 Voyez un peu la belle affaire !
 Ce que je n'ai pas fait, mon livre irait le faire !
 Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrais m'être acquitté
 De cette grâce par avance.
 Que puis-je faire en récompense ?
 Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
 Nulle précaution ne les put étouffer.
 Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
 Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans,
 Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,
 Il eût vu les vôtres encore.

Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups,
 Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour vous ;
 Il laissa les palais : enfin votre personne
 Lui parut avoir plus d'attraits
 Que n'en auraient, à beaucoup près,
 Tous les joyaux de la couronne.
 On l'avait dès l'enfance élevé dans un bois.
 Là, son unique compagnie
 Consistait aux oiseaux ; leur aimable harmonie
 Le désennuyait quelquefois.
 Tout son plaisir était cet innocent ramage ;
 Encor ne pouvait-il entendre leur langage.
 En une école si sauvage
 Son père l'amena dès ses plus tendres ans.
 Il venait de perdre sa mère ;
 Et le pauvre garçon ne connut la lumière
 Qu'afin qu'il ignorât les gens.
 Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
 Point d'autres que les habitans
 De cette forêt, c'est-à-dire
 Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
 Pour respirer sans plus et ne songer à rien.
 Ce qui porta son père à fuir tout entretien,
 Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes.
 L'une, la haine des personnes ;
 L'autre la crainte ; et, depuis qu'à ses yeux
 Sa femme disparut, s'envolant dans les cieus,
 Le monde lui fut odieux ;
 Las d'y gémir et de s'y plaindre,
 Et partout des plaintes ouïr,
 Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
 Et le reste des femmes craindre.
 Il voulut être ermite, et destina son fils
 A ce même genre de vie.
 Ses biens aux pauvres départis,
 Il s'en va seul, sans compagnie
 Que celle de ce fils, qu'il portait dans ses bras :
 Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
 (Cet homme s'appelait Philippe, dit l'histoire.)
 Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
 Notre ermite nouveau cache avec très-grand soin
 Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin

Qu'il fût au monde aucune femme,
 Aucuns désirs, aucun amour ;
 Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
 La nourriture de son âme,
 A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
 L'entretint de petits oiseaux ;
 Et, parmi ce discours, aux enfans agréable,
 Mêla des menaces du diable,
 Lui dit qu'il était fait d'une étrange façon.
 La crainte est aux enfans la première leçon.
 Les dix ans expirés, matière plus profonde
 Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
 Au jeune enfant fut révélé,
 Et de la femme point parlé.
 Vers quinze ans, lui fut enseigné,
 Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature,
 Et rien touchant la créature.
 Ce propos n'est alors déjà plus de saison
 Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;
 Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
 Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
 De le mener à la ville prochaine.
 Le vieillard, tout cassé, ne pouvait plus qu'à peine
 Aller querir son vivre : et, lui mort, après tout,
 Que ferait ce cher fils ? Comment venir à bout
 De subsister sans connaître personne ?
 Les loups n'étaient pas gens qui donnassent l'aumône.
 Il savait bien que le garçon
 N'aurait de lui pour héritage
 Qu'une besace et qu'un bâton :
 C'était un étrange partage.
 Le père à tout cela songeait sur ses vieux ans.
 Au reste, il était peu de gens
 Qui ne lui donnassent la miche.
 Frère Philippe eût été riche
 S'il eût voulu. Tous les petits enfans
 Le connaissaient, et, du haut de leur tête,
 Ils criaient : « Apprêtez la quête !
 Voilà frère Philippe ! » Enfin dans la cité
 Frère Philippe souhaité
 Avait force dévots, de dévotes pas une.
 Car il n'en voulait point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
 Le pauvre homme le mène voir
 Les gens de bien, et tente la fortune.
 Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
 Voilà nos ermites partis ;
 Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
 Et de tous objets assortie :
 Le prince y faisait son séjour.
 Le jeune homme, tombé des nues,
 Demandait : « Qu'est-ce là?... — Ce sont des gens de cour...
 — Et là?... — Ce sont palais... — Ici? — Ce sont statues... »
 Il considérait tout, quand de jeunes beautés
 Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
 Passèrent devant lui. Dès lors nulle autre chose
 Ne put ses regards attirer.
 Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer.
 Voici bien pis, et bien une autre cause
 D'étonnement.
 Ravi comme en extase à cet objet charmant :
 « Qu'est-ce là, dit-il à son père,
 Qui porte un si gentil habit?
 Comment l'appelle-t-on? » Ce discours ne plut guère
 Au bon vieillard, qui répondit :
 « C'est un oiseau qui s'appelle oie. »
 — O l'agréable oiseau ! dit le fils plein de joie.
 Oie ! hélas ! chante un peu, que j'entende ta voix !
 Ne pourrait-on point te connaître?
 Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
 Menons-en une en notre bois,
 J'aurai soin de la faire paître.

Le conte suivant, imité d'Anacréon, est un de ces récits où l'amour n'a pas moins de part que dans les autres écrits du même livre. On jugera, en le lisant que, seul, le subtil Bonhomme de Champagne pouvait, sans altérer en rien l'expression de l'antique, faire passer du grec dans le français, la langueur chantante et le charme frais et pur du Bonhomme de Téos.

L'AMOUR MOUILLÉ

IMITATION D'ANACRÉON

J'étais couché mollement,
 Et, contre mon ordinaire,
 Je dormais tranquillement,
 Quand un enfant s'en vint faire
 A ma porte quelque bruit.
 Il pleuvait fort cette nuit :
 Le vent, le froid, et l'orage
 Contre l'enfant faisaient rage.
 « Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
 Moi, charitable et bonhomme,
 J'ouvre au pauvre morfondu,
 Et m'enquiers comme il se nomme.
 « Je te le dirai tantôt,
 Repartit-il : car il faut
 Qu'auparavant je m'essuie. »
 J'allume aussitôt du feu.
 Il regarde si la pluie
 N'a point gâté quelque peu
 Un arc dont je me méfie.
 Je m'approche toutefois,
 Et de l'enfant prends les doigts,
 Les réchauffe ; et dans moi-même
 Je dis : « Pourquoi trairdre tant ?
 Que peut-il ? c'est un enfant :
 Ma couardise est extrême
 D'avoir eu le moindre effroi ;
 Que serait-ce si chez moi
 J'avois reçu Polyphème ? »
 L'enfant, d'un air enjoué
 Ayant un peu secoué
 Les pièces de son armure
 Et sa blonde chevelure,
 Prend un trait, un trait vainqueur,
 Qu'il me lance au fond du cœur.
 « Voilà, dit-il, pour ta peine.
 Souviens-toi bien de Climène

Et de l'Amour, c'est mon nom.
 — Ah ! je vous connais, lui dis-je,
 Ingrat et cruel garçon ;
 Faut-il que qui vous oblige
 Soit traité de la façon ! »
 Amour fit une gambade ;
 Et le petit scélérat
 Me dit : « Pauvre camarade,
 Mon arc est en bon état,
 Mais ton cœur est bien malade. »

III

La Fontaine, sans s'éloigner pour cela de la jeune duchesse de Bouillon, avait réussi, depuis quelques années déjà, à se placer sous la protection de Mme la duchesse douairière d'Orléans. Cette princesse, malgré la mort de son mari Gaston, le faible ennemi de Richelieu, continuait d'habiter le palais du Luxembourg. Une *Épître à Mignon, chien de S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans*, nous apprend que Mlles de Valois, d'Orléans et d'Alençon composaient, autour de leur mère, un fort joli trio de Grâces. Mlle Poussay, qui était d'une beauté telle que Mme de Montespan semble avoir redouté son pouvoir un moment sur l'esprit du roi, ajoutait, par sa présence, à l'attrait de cette maison. Nommé « gentilhomme-servant » de la duchesse, La Fontaine entreprit de payer, comme il avait fait jadis chez Fouquet, par de petites pièces de vers, les bontés qu'on avait pour lui. Mignon, chien de Madame d'Orléans, qui était, dans ce temps-là, presque aussi célèbre que Gas, l'épagneul de Mme Deshoulières, ou Cochon, le chien du maréchal de Vivonne, reçut, l'un des premiers, le présent d'une épître ; Mlle d'Alençon obtint un sonnet, et, de même, Mlle Poussay :

J'étais libre, et vivais content et sans amour...
 Quand, du milieu d'un cloître, Amarante est sortie.
 Que de grâces, bons dieux ! tout rit dans Luxembourg.

La mort de Mme la duchesse douairière d'Orléans, survenue au printemps de 1672, en venant mettre un terme à ces badinages, affligea quelque temps La Fontaine. Nul n'éprouvait, plus que cet étourdi, du chagrin de la perte de ses amis et le désespoir qu'il ressentit, en 1673, à la mort de Molière, atteste à quel point ce cœur qu'on croyait volage mettait d'attachement dans ses affections.

L'amitié de Molière et de La Fontaine avait commencé de se nouer bien avant que les deux hommes se vissent chez Despréaux, dans la rue du Vieux-Colombier. Dès le moment de la fête de Vaux, La Fontaine, en 1661, en avait écrit à Maucroix et dit, à propos des *Fâcheux*, comédie de Poquelin représentée à cette occasion :

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la cour...
J'en suis ravi car c'est mon homme.

Les réunions de la rue du Vieux-Colombier n'avaient fait que rendre encore plus étroite une liaison si digne en tous points de l'un et de l'autre des poètes; c'est même à l'occasion de l'une de ces rencontres que Molière témoigna hautement de sa déférence envers La Fontaine. C'était au cours d'un souper avec Racine, Boileau et Descoteaux. « La Fontaine était, ce jour-là, encore plus qu'à son ordinaire plongé dans ses distractions. Racine et Boileau, pour le tirer de sa léthargie, se mirent à le railler si vivement qu'à la fin Molière trouva que c'était passer les bornes. Au sortir de table, il poussa Descoteaux dans l'embrasement d'une fenêtre, et lui parlant d'abondance de cœur, il lui dit : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront point le Bonhomme (1). »

La Fontaine a peint Molière dans *Psyché* sous le nom de Gelaste et, pour peu qu'on prête attention aux propos que Polyphile lui fait tenir dans le dialogue, l'on jugera de la réciprocité de la loyale et franche affection qu'éprouvèrent

(1) WALCKENAER, *op. cit.*

de tout temps deux hommes si bien faits pour s'entendre.

L'on sait comment Molière, frappé de convulsion, tomba sur la scène, le soir de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. Transporté chez lui, il mourut peu d'instants après, dans la même nuit du 17 février 1673. Affligé de l'imprévu d'une mort si dramatique, La Fontaine écrivit, en mémoire de son ami, cette belle épitaphe

DE MOLIÈRE

(1673)

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence.
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute, et Molière. sont morts.

Parmi les hommes illustres qui témoignèrent volontiers dans ce temps-là, de leur amitié pour La Fontaine, était M. de Turenne. Saint-Evremond, a pu écrire, au cours d'un *Eloge* qu'il a composé du maréchal, que « jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des héros qu'en la personne de M. de Turenne : il était facile dans le commerce, délicat dans la conversation, fidèle dans l'amitié ». La Fontaine, qui connaissait le maréchal par le duc de Bouillon duquel il était l'oncle, l'éprouva plus d'une fois ; il y avait aussi du *Bonhomme* en M. de Turenne ; et ce ne fut pas le moins piquant de la rencontre de ces deux hommes que de voir avec quelle satisfaction le grand poète et le grand capitaine s'entendaient avec modestie à se charmer l'un l'autre. La Fontaine écrivit, dans le moment de la campagne d'Alsace, deux épîtres pour M. de Turenne. C'est par la première de ces épîtres que nous apprenons que le maréchal lisait volontiers Marot ; la seconde, qui n'est pas moins belle que la première, peint la

bonté de M. de Turenne, loue son génie et sa fermeté; si l'on songe que le vainqueur de tant de combats fameux trouva la mort durant l'été de 1675, à l'attaque de Salzbach, un an environ après la composition de ces poèmes, l'on ne lira pas sans émotion une œuvre où La Fontaine conjure éloquemment M. de Turenne de se montrer à l'avenir plus ménager de ses jours.

A M. DE TURENNE

1674

Hé quoi ! seigneur, toujours nouveaux combats !
 Toujours dangers ! Vous ne croyez donc pas
 Pouvoir mourir ? Tout meurt, tout héros passe.
 Cloton ne peut vous faire d'autre grâce
 Que de filer vos jours plus lentement :
 Mais Cloton va toujours étourdiment.
 Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
 Pour nous, seigneur, qui sans douleur extrême
 Ne saurions voir un triomphe acheté
 Du moindre sang qu'il vous aurait coûté.

C'est un avis qu'en passant je vous donne.
 Et je reviens à ce que fait Bellone.
 A peine un bruit fait faire ici des vœux,
 Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
 C'est un retour de victoires nouvelles.
 La Renommée a-t-elle encor des ailes,
 Depuis le temps qu'elle vient annoncer :
 « Tout est perdu, l'hydre va s'avancer ;
 Tout est gagné, Turenne l'a vaincue ;
 Et se voyant mainte tête abattue,
 Elle retourne en son antre à grands pas ? »
 Quelque démon, que l'on ne connaît pas,
 Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
 Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.

Voilà, seigneur, ce qui nous en paraît.
 Car, d'aller voir sur les lieux ce que c'est,

Permettez-moi de laisser cette envie
 A nos guerriers, qui n'estiment leur vie
 Que comme un bien qui les doit peu toucher,
 Ne laissant pas de le vendre bien cher.
 Toute l'Europe admire leur vaillance,
 Toute l'Europe en craint l'expérience.
 Bon fait de loin regarder tels acteurs.
 Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
 Un peu voisins, comme tout se dispose,
 Pourraient bientôt devenir autre chose.
 Je ne suis pas un oracle ; et ceci
 Vient de plus haut : Apollon, Dieu merci,
 Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
 De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
 Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.

L'autre jour donc j'allai l'entretenir
 Du grand concours des Germains tous en armes.
 L'Hélicon même avait quelques alarmes.
 Le dieu sourit, et nous tint ce propos :
 « Je vous enjoins de dormir en repos,
 Poètes picards et poètes de Champagne ;
 Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne,
 Ni le Batave, enfant de l'Océan,
 Ne vous viendront éveiller de cet an,
 Tout aussi peu la campagne prochaine.
 Je vois Louis qui des bords de la Seine,
 La foudre en main, au printemps partira.

Malheur alors à qui ne se rendra !
 Je vois Condé, prince à haute aventure,
 Plutôt démon qu'humaine créature :
 Il me fait peur de le voir plein de sang,
 Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.
 Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre,
 Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
 Quand de tels gens couvriront vos remparts
 Je vous dirai : Dormez, poètes picards ;
 Devers la Somme on est en assurance ;
 Devers le Rhin tout va bien pour la France :
 Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
 Vous dormirez, ses soldats dorment bien ;

Non pas toujours : tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les sent à sa queue.

« Deux de la troupe avec peine marchaient ;
Les pauvres gens à tout coup trébuchaient,
Et ne laissaient de tenir ce langage :
« Le conducteur, car il est bon et sage,
« Quand il voudra, nous fera reposer. »
Après ceia, qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière ?
Morphée eut tort de quitter la frontière.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois.
Poètes picards et poètes champenois. »

Ainsi parla le dieu qui nous inspire ;
Et je ne fais, seigneur, que vous redire,
Mot après mot, le discours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci sera peint
Sur les lambris du temple de Mémoire.
Les deux soldats sont un point de l'histoire,
A mon avis, digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, seront mis à côté :

« Turenne eut tout : la valeur, la prudence,
« L'art de la guerre, et les soins sans repos.
« Romains et Grecs, vous cédez à la France ;
« Opposez-lui de semblables héros. »

Les pertes successives que La Fontaine avait éprouvées dans son amitié lui furent très sensibles ; mais il en était de la douleur comme du reste : le Bonhomme ne s'y oubliait guère. Mme de La Sablière n'avait point tardé de prendre, auprès de lui, la place de la regrettée duchesse d'Orléans et d'illustres protections, celles de Mme de Thianges, de Mlle de Sillery, de Mme de Montespan, de Mme de Fontange lui allaient venir encore du côté des femmes.

La Bruyère, parlant des divers avantages des grands, écrit qu'il en est un qu'il leur envie par-dessus les autres : c'est « le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les

égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois ». Le durable attachement de La Fontaine à Fouquet témoigne assez, malgré tous les malheurs, que ces qualités étaient celles de La Fontaine. Nul ne fut plus fidèle à ses protecteurs, mais nul non plus ne rencontra, dans la protection, de la part de ceux qu'il servait, un accueil meilleur, une bonté plus efficace, une courtoisie plus serviable et plus bienveillante. Les femmes, les femmes surtout qui étaient sensibles à ses effusions, ne lui ménagèrent jamais l'appui de leur pouvoir. En 1675 La Fontaine était assez célèbre pour que l'une d'elles, Mme de Thianges, sœur de Mme de Montespan, lui rendit le plus délicat des hommages. Il s'agissait d'un cadeau, d'une sorte d'ouvrage avec figures en relief offert par cette dame à son neveu, le jeune duc du Maine (1). Cela s'appelait la *chambre du sublime*. Bossuet, La Rochefoucauld, Mme de La Fayette figuraient au nombre des personnages et l'on pouvait voir qu'au-devant d'eux « Despréaux, avec une fourche, empêchait sept ou huit méchants poètes d'approcher; Racine était auprès de Despréaux, et, un peu plus loin, La Fontaine, auquel il faisait signe d'avancer. Toutes ces figures étaient de cire et en petit. » (WALCKENAER.)

Cette popularité, qui accompagnait le *fablier* jusque chez les personnes du plus grand crédit, n'empêcha pas que M. de la Reynie, lieutenant de police, entreprît d'interdire la vente des nouveaux *Contes* (5 avril 1675).

Ces derniers composaient la quatrième série du genre; ils n'avaient rien de plus osé que les anciens et ne montraient pas plus qu'eux « cet esprit libertin et ce cœur corrompu que tant d'écrits du même genre font remarquer dans leurs auteurs ». (Louis RACINE.) C'étaient toujours la même expression adroite, le même esprit leste et dégagé et, selon que l'entend Bayle, qui appréciait fort les *Contes*, les « mêmes beautés naturelles », les mêmes « charmes vifs et piquants ». De la salacité de Rabelais, du ton grivois de Boccace, l'auteur ne

(1) C'est pour le même duc du Maine, alors enfant, que La Fontaine composa la fable II du livre XI : *Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter*.

gardait que ce qui convenait à son talent; il y ajoutait ensuite par prudence :

J'y mets du mien suivant les occurences ;
C'est ma coutume...

(La Servante justifiée.)

disait-il en parlant de ces sortes d'ouvrages; et ce qu'il y mettait n'était, le plus souvent, que pour adoucir; alors, loin de les aggraver, il atténuait de beaucoup ses modèles.

Tant de travaux, la protection des hommes les plus puissants, des femmes les plus gracieuses et les plus écoutées ne faisaient point que La Fontaine s'enrichît.

... Les doctes nourrissons
N'amassent rien si ce n'est des chansons

a dit le poète lui-même à propos du peu de résultat de ses efforts; et cela était si vrai qu'en 1676, La Fontaine, qui avait cédé déjà sa charge de maître des eaux et forêts, se voyait dans l'obligation de vendre à Antoine Pintrel, son ami et parent, sa petite propriété de Château-Thierry, la maison même où il était né. L'extrait de vente, en date du 2 janvier 1676, passé « par-devant les notaires royaulx », nous apprend comment « Anthoine Pintrel, gentilhomme de la grande vénerie du roi et damoiselle Marie Cousin, son épouse » se rendirent acquéreurs de la demeure, « couverte de thuilles, scize en la rue des Cordeliers dudit Château-Thierry, cour devant, jardin derrière... » où Jean avait joué durant son enfance, où il avait grandi, où il s'était marié, où il avait vu naître son fils à son tour.

Cette maison vendue, ces biens dispersés, c'était une douleur dont d'autres à sa place eussent souffert. La Fontaine non point; tel que jadis Villon, que plus tard Gérard de Nerval, il était un fol délicieux, et la lettre qu'il écrivit, dans la même année, à Mlle de Champmeslé, la fameuse comédienne et amie de Racine, témoigne assez avec quel désintéressement le Bonhomme envisageait une extrémité aussi fâcheuse.

A MADEMOISELLE DE CHAMPMESLÉ

Château-Thierry, 1676.

Je suis à Chaûry, mademoiselle ; jugez si je dois penser à vous ; moi qui ne vous oublierai point au milieu de la plus brillante cour. M. Racine avait promis de m'écrire : pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Il aurait sans doute parlé de vous, n'aimant rien tant que votre charmante personne : ç'aurait été le plus grand soulagement à la peine que j'éprouve à ne plus vous voir. S'il savait que j'ai suivi en partie les conseils qu'il m'a donnés, sans cesser pourtant d'être fidèle à la paresse et au sommeil, il aurait peut-être par reconnaissance mandé de vos nouvelles et des siennes : mais véritablement je l'excuse : aussi bien les agrémens de votre société remplissent tellement les cœurs, que toutes les autres impressions s'affaiblissent.

Que vous aviez raison, mademoiselle, de dire qu'ennui galopierait avec moi devant que j'aie perdu de vue les clochers du grand village ! c'est chose si vraie que je suis présentement d'une mélancolie qui ne pourra, je le sens, se dissiper qu'à mon retour à Paris.

A guérir un atrabilaire,
 Oui, Champmeslé saura mieux faire
 Que de Fagon tout le talent :
 Pour moi, j'ose affirmer d'avance
 Qu'un seul instant de sa présence
 Peut me guérir incontinent.

Bois, champs, ruisseaux et nymphes des prés ne me touchent plus guère, depuis qu'avez enchaîné le bonheur près de vous ; aussi compté-je partir bientôt. Toutefois je m'occupe si peu de mes affaires que je ne sais quand elles finiront. C'est chose de dégoût que compte, vente, arrérages ; parler votre langage est mieux mon fait : mais n'allez pas imaginer que je prétende parler si bien que vous ; c'est chose impossible et que ne tenterai de ma vie.

Voudrez-vous engager M. Racine à m'écrire : vous ferez œuvre pie, j'en réponds. J'espère qu'il me parlera de vos triomphes ;

en quoi je suis d'autant persuadé que la matière ne lui manquera pas. Je me flatte qu'il m'écrira aussi que vous pensez à moi, assurant que ce me sera la nouvelle la plus agréable à apprendre, et que jamais ne trouverez de serviteur plus fidèle, ni plus dévoué que

DE LA FONTAINE.

Bien qu'elle ne fût pas des plus jolies, Mlle de Champmeslé, la Phèdre et l'Iphigénie de l'hôtel de Bourgogne, avait de quoi plaire à des poètes de l'esprit de Racine et de La Fontaine; sans autres moyens que ceux que la nature lui avait donnés, elle savait, par une diction heureuse, une sensibilité délicate et l'accent le plus vrai de la douleur, animer les figures tragiques du théâtre; elle fut à Racine ce que Mlle du Parc avait été un instant pour Corneille, Armande Béjart pour Molière. Femme du comédien Champmeslé, avec qui notre Bonhomme eut l'idée de collaborer dans son théâtre, elle approcha souvent du fabuliste; la dédicace du conte de *Belphégor* ne manque point de nous apprendre que ce fut toujours avec discrétion :

Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit votre ami...

En 1678, l'année même où le poète allait publier de nouvelles *Fables*, Mlle de Champmeslé occupait encore La Fontaine assez pour que celui-ci pût lui écrire « de la campagne » durant l'été :

« Comme vous êtes la meilleure amie du monde, aussi bien que la plus agréable, et que vous prenez beaucoup de part à ce qui regarde vos amis, il est à propos de vous mander ce que font ceux qui ne vous ont pas suivie. Ils boivent, depuis le matin jusqu'au soir, de l'eau, du vin, de la limonade, *et cætera*; rafraîchissements légers à qui est privé de vous voir. La chaleur et votre absence nous jettent tous en d'insupportables langueurs. Quant à vous, mademoiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites : je le vois d'ici. Vous plaisez depuis le matin jusqu'au soir, et accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au roi de France et à Mlle de Champmeslé. Mais

que font vos courtisans? car, pour ceux du roi, je ne m'en mets pas autrement en peine. Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres disgrâces de M. de La Fare (1)? et M. de Tonnerre (2) rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain? Il ne saurait plus en faire de grands après l'acquisition de vos bonnes grâces. Tout le reste n'est qu'un surcroît de peu d'importance, et quiconque vous a gagnée ne se doit que médiocrement réjouir de toutes les autres fortunes. Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de ses serviteurs, et si vous croyez qu'à mon retour il continuera de m'honorer de ses niches et de ses brocards. *

Françoise-Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan, joignait de réelles qualités de cœur et d'esprit aux défauts les plus grands. Mme de Caylus nous assure qu'« elle le fit voir dans les sujets qu'elle proposa au roi pour l'éducation de Monseigneur ». Ces sujets n'étaient rien moins que M. de Montausier et M. de Meaux (Bossuet). « Mme de Montespan, dans les mêmes vues pour la gloire du roi, ajoute Mme de Caylus, fit choix de M. Racine et de M. Despréaux pour en écrire l'histoire. » Il n'y a rien d'étonnant à ce que la femme qui savait, dans la multitude des courtisans, faire de pareils choix, parût digne de mériter l'admiration de La Fontaine. En écrivant la dédicace en vers du 7^e livre des *Fables* à Mme de Montespan, ce n'est donc pas seulement le « fablier » qui parle, c'est aussi l'ami de Boileau, le camarade de Racine. La Fontaine excellait dans la composition de ces sortes d'hommages et c'est le moment de reconnaître, avec M. Emile Faguet, que « personne n'a su tourner le compliment comme lui ».

A MADAME DE MONTESPAN

L'Apologue est un don qui vient des immortels ;
 Ou, si c'est un présent des hommes,
 Quiconque nous l'a fait mérite des autels :

(1) Le marquis de La Fare, ami de Chaulieu et de Mme de La Sablière.

(2) M. de Tonnerre suppléa Racine dans les bonnes grâces de la comédienne.

Nous devons tous tant que nous sommes,
 Ériger en divinité
 Le sage par qui fut ce bel art inventé.
 C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
 Ou plutôt il la tient captive,
 Nous attachant à des récits
 Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
 O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
 A quelquefois pris place à la table des dieux,
 Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
 Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse !
 Le Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
 Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
 Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
 Doit s'acquérir votre suffrage.
 C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
 Il n'est beauté dans nos écrits
 Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.
 Eh ! qui connaît que vous les beautés et les grâces !
 Paroles et regards, tout est charme dans vous.
 Ma muse, en un sujet si doux,
 Voudrait s'étendre davantage :
 Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;
 Et d'un plus grand maître que moi
 Votre louange est le partage.
 Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
 Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;
 Protégez désormais le livre favori
 Par qui j'ose espérer une seconde vie :
 Sous vos seuls auspices ces vers
 Seront jugés, malgré l'envie,
 Dignes des yeux de l'univers.
 Je ne mérite pas une faveur si grande ;
 La fable en son nom la demande :
 Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
 S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
 Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
 Mais je ne veux bâtir des Temples que pour vous.

IV

La Fontaine, dans l'avertissement placé « en tête de la troisième et de la quatrième parties de ses fables », informe le lecteur qu'il « a jugé à propos de donner à la plupart [de ces fables nouvelles] un air et un tour un peu différents de celui [qu'il avait] donné aux premières ». Cela ne provient pas seulement de la nouveauté « des traits familiers » avec lesquels il a peint les animaux, mais encore de la différence des sources auxquelles il a puisé; car pour les sujets il avoue cette fois qu'il en doit « la plus grande partie à Pilpay, sage indien ».

L'on ne sait trop par suite de quel sentiment singulier Patru, l'austère académicien, désapprouvait le talent avec lequel La Fontaine ornait ses apologues de beautés poétiques. Patru professait les pires préjugés sur les fables; il croyait « que leur principal ornement est de n'en avoir aucun (1) »; il n'entendait pas qu'on les vêtît de jolies phrases; c'est ce à quoi ne se soumit jamais La Fontaine; son génie et sa fantaisie étaient toujours les maîtres. Il savait bien — le Bonhomme — où étaient les fleurettes!

(1) LA FONTAINE, Préface aux premiers livres des *Fables*.



FABLES (SUITE)

LIVRE SEPTIÈME

FABLE I. — *Les animaux malades de la peste.*

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que n'avaient-ils fait? nulle offense.
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.

Je me dévourai donc, s'il le faut ; mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.

— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien ! manger moutons, canaille, sottè espèce,
 Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur ;
 Et quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire. »

Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir
 On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses :
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
 Au dire de chacun étaient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
 A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir (1).

(1) Ce dernier vers de La Fontaine a fait dire à Chamfort, dans son *Éloge* :

FABLE III. — *Le Rat qui s'est retiré du monde.*

Les Levantins en leur légende
 Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
 Dans un fromage de Hollande
 Se retira loin du tracas.
 La solitude était profonde,
 S'étendant partout à la ronde.
 Notre ermite nouveau subsistait là dedans.
 Il fit tant, de pieds et de dents,
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
 Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
 Il devint gros et gras (1) : Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens.
 Un jour, au dévot personnage
 Des députés du peuple rat
 S'en vinrent demander quelque aumône léger :
 Ils allaient en terre étrangère
 Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
 Ratopolis était bloquée :
 On les avait contraints de partir sans argent,
 Attendu l'état indigent
 De la république attaquée.
 Ils demandaient fort peu, certains que le secours
 Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
 « Mes amis, dit le solitaire,
 Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
 En quoi peut un pauvre reclus
 Vous assister ? que peut-il faire
 Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
 J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
 Ayant parlé de cette sorte,
 Le nouveau saint ferma sa porte.

« Non seulement les jugements de cour, mais les jugements de ville, et, je crois, ceux de village. Presque partout l'opinion publique est aussi partielle que les lois. »

(1) Molière n'a pas présenté Tartuffe dans des termes moins heureux quand il fait dire à Dorine (*Le Tartuffe*, acte I, scène v) :

*Tartuffe ! il se porte à merveille,
 Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.*

Qui désigné-je, à votre avis,
 Par ce rat si peu secourable?
 Un moine? Non, mais un dervis :
 Je suppose qu'un moine est toujours charitable (1).

FABLE IV. — *Le Héron* (2).

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
 Il côtoyait une rivière.
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
 Ma commère la carpe y faisait mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le héron en eût fait aisément son profit :
 Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit :
 Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
 Après quelques momens l'appétit vint : l'oiseau,
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures ;
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
 Et montrait un goût dédaigneux
 Comme le rat du bon Horace (3),
 « Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ? »

(1) « Dans cette fable, plus qu'en aucune autre, la donnée paraît être de l'invention de La Fontaine. » (H. RÉGNIER.)

(2) MICHELET (*l'Oiseau*) a tracé ce vivant portrait du héron : « Sa noble aigrette noire, son manteau gris de perle, ce deuil quasi royal contrastent avec son corps chétif et sa transparente maigreur. Au vol, le pauvre héron ne montre que deux ailes ; pour peu qu'il s'éloigne en hauteur, du corps, il n'est plus question : il devient invisible. Animal vraiment aérien, pour porter ce corps si léger, le héron a assez, il a trop d'une patte ; il replie l'autre ; presque toujours sa silhouette boiteuse se dessine ainsi sur le ciel dans un bizarre hiéroglyphe. » Le plus ancien portrait — tant cité — de Buffon, n'est pas moins excellent : « N'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie, il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile... comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un pied ; le cou replié le long de la poitrine et du ventre... il entre dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, la tête entre ses jambes, pour guetter-au passage une grenouille, un poisson. »

(3) Horace. liv. II, sat. vi, raconte la fable *du Rat de Ville et du Rat des champs*. Le rat de ville, invité chez le rat des champs, daigne à peine toucher du bout des dents à la maigre provende de son hôte.

La tanche rebutée, il trouva du goujon.
 « Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
 Les plus accommodans, ce sont les plus habiles ;
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner,
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
 Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
 Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

FABLE IX. — *Le Coche et la Mouche.*

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche.
 Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient, et des chevaux s'approche.
 Prétend les animer par son bourdonnement.
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher ;
 Aussitôt que le char chemine
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,
 Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
 Un sergent de bataille allant en chaque endroit
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
 La mouche, en ce commun besoin,
 Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin,
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
 Le moine disait son bréviaire :
 Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
 C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
 Et fait cent sottises pareilles.
 Après bien du travail, le coche arrive au haut.
 « Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine,
 Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine » (1).

Ainsi certaines gens, faisant les empressés
 S'introduisent dans les affaires :
 Ils font partout les nécessaires,
 Et, partout importuns, devraient être chassés.

FABLE X. — *La Laitière et le Pot au Lait.*

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée,
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
 Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 « Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison ;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.

(1) M. Frédéric Henriet (*Les Campagnes d'un paysagiste*) écrit que c'est à Méry, près de la Ferté-sous-Jouarre, que La Fontaine trouva l'inspiration de la présente fable. Il nous est arrivé d'avoir eu, de notre côté, la même intuition que M. Henriet. (Voir *Portraits français*, 2^e série, le *Voyage de La Fontaine*, 1906.)

La dame de ces biens, quittant d'un œil mari
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait ;
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Picrochole (1), Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le sôphi ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ?
 Je suis gros Jean comme devant.

FABLE XI. — *Le Curé et le Mort.*

Un mort s'en allait tristement
 S'emparer de son dernier gîte ;
 Un curé s'en allait gaiement
 Enterrer ce mort au plus vite.
 Notre défunt était en carrosse porté,
 Bien et dûment empaqueté,
 Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
 Robe d'hiver, robe d'été,

(1) Au nombre des auteurs qui ont traité ce sujet de *la Laitière* (dans le *Gargantua* de Rabelais, chap. xxxiii il s'agit d'un cordonnier) il faut citer, au premier rang, l'auteur des *Nouvelles récréations et joyeux devis* : Bonaventure Des Périers. Parmi tous les projets en Espagne que la bonne « fame » de Des Périers ne manque pas de faire, il y a celui de l'achat de la jument « qui porteroit un beau poulain, lequel croistroit et deviendroit tant gentil : il saulteroit et feroit hin. Et, en disant, la bonne fame, de l'aise qu'elle avoit en son compte, se print à faire la ruade que feroit son poulain, et, en se faisant, sa portée de lait va tomber et se respandit toute. Et voilà ses œufs, ses poussins, ses chapons, ses cochons, sa jument, son poulain, tous par terre... »

Que les morts ne dépouillent guère.
 Le pasteur était à côté
 Et récitait, à l'ordinaire,
 Maintes dévotes oraisons,
 Et des psaumes et des leçons,
 Et des versets et des répons :
 « Monsieur le mort, laissez-nous faire,
 On vous en donnera de toutes les façons ;
 Il ne s'agit que du salaire. »
 Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort,
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
 Et, des regards, semblait lui dire :
 « Monsieur le mort, j'aurai de vous
 Tant en argent, et tant en cire,
 Et tant en autres menus coûts. »
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs :
 Certaine nièce assez proprette
 Et sa chambrière Pâquette
 Devaient avoir des cotillons.
 Sur cette agréable pensée
 Un heurt survient : adieu le char,
 Voilà messire Jean Chouart
 Qui du choc de son mort a la tête cassée :
 Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
 Notre curé suit son seigneur ;
 Tous deux s'en vont de compagnie.
 Proprement toute notre vie
 Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
 Et la fable du Pot au lait (1).

(1) Mme de Sévigné (lettre du 26 février 1672) a rapporté l'origine de cette fable. « M. de Boufflers, écrit-elle, a tué un homme après sa mort. Il était dans sa bière et en carrosse ; on le menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer ; son curé était avec le corps. On verse ; la bière coupe le cou au pauvre curé. » Mme de Sévigné revient là-dessus quelques jours après : « Voilà, dit-elle, une petite fable de La Fontaine qu'il a faite sur l'aventure du curé de M. de Boufflers. Cette aventure est bizarre ; la fable est jolie... »

LIVRE HUITIÈME

FABLE II. — *Le Savetier et le Financier.*

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveille de le voir,
 Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
 Chantait peu, dormait moins encor :
 C'était un homme de finance.
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fit venir
 Le chanteur, et lui dit : « Or ça, sire Grégoire (1),
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année ;
 Chaque jour amène son pain.
 — Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 — Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :

(1) Le ballet des *Rieurs du Beau-Richard*, non moins que le conte du *Savetier* (*Contes*, liv. 1^{er}), nous donnèrent toute la mesure de la malice du savetier de La Fontaine. C'est encore Bonaventure Des Périers qui peignit, sous les traits du savetier Blondeau, l'un des ancêtres du bonhomme Grégoire.

L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
 Le financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : « Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin. »
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait, depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis ;
 Il eût pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 « Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
 Et reprenez vos cent écus. »

FABLE XIII. — *Tircis et Amarante.*

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY (1)

J'avais Ésope quitté,
 Pour être tout à Boccace (2),
 Mais une divinité
 Veut revoir sur le Parnasse
 Des fables de ma façon.
 Or, d'aller lui dire « Non »,
 Sans quelque valable excuse,

(1) Fille du marquis de Sillery et nièce de l'auteur des *Maximes*, Mlle de Sillery épousa, par la suite, M. de Thibergeau. La dédicace que La Fontaine lui a faite de cette fable n'est que l'une des marques de l'attachement du fabuliste à M. de La Rochefoucauld et à sa famille. Voltaire admirait beaucoup le sujet de *Tircis et Amarante*.

(2) C'est-à-dire qu'il avait, un moment, laissé les *Fables* pour se remettre à ses *Contes*.

Ce n'est pas comme on en use
 Avec des divinités,
 Surtout quand ce sont de celles
 Que la qualité de Belles
 Fait reines des volontés.
 Car, afin que l'on le sache,
 C'est Sillery qui s'attache
 A vouloir que, de nouveau,
 Sire loup, sire corbeau,
 Chez moi se parlent en rime.
 Qui dit Sillery dit tout :
 Peu de gens en leur estime
 Lui refusent le haut bout ;
 Comment le pourrait-on faire ?

Pour venir à notre affaire,
 Mes contes, à son avis,
 Sont obscurs : les beaux esprits
 N'entendent pas toute chose ;
 Faisons donc quelques récits
 Qu'elle déchiffre sans glose :

Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :

« Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
 Qui nous plaît et qui nous enchante,
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
 Souffrez qu'on vous le communique,
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :

Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
 Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur ? »

Amarante aussitôt réplique :

« Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel est son nom ?
 — L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
 A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ?

— Des peines près de qui le plaisir des monarques
 Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
 Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage,

Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :

Pour tout le reste on est sans yeux.
 Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
 On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
 Amarante dit à l'instant :
 « Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »
 Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement
 Ce que je sens pour Clidamant, »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.
 Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
 Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV. — *Les obsèques de la Lionne* (1).

La femme du lion mourut ;
 Aussitôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le prince
 De certains complimens de consolation,
 Qui sont surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa province
 Que les obsèques se feraient
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
 Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna :
 Les lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

(1) Ce n'est pas sans malice que Taine (*La Fontaine et ses fables*) a établi une sorte de parallèle entre cette fable : les *Obsèques de la Lionne* et les pages mordantes que Saint-Simon consacre aux obsèques de Madame.

Je définis la cour, un pays où les gens,
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
 Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paraître.
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
 On dirait qu'un esprit anime mille corps :
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

 Pour revenir à notre affaire.
 Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?
 Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
 Étranglé sa femme et son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.
 La colère du roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
 Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de rire.
 Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
 Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
 Nos sacrés ongles : venez, loups,
 Vengez la reine ; immolez, tous,
 Ce traître à ses augustes mânes. »
 Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs
 Est passé ; la douleur est ici superflue.
 Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
 Tout près d'ici m'est apparue ;
 Et je l'ai d'abord reconnue.
 « Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
 « Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
 « Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
 « Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
 « Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
 « J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose,
 Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
 Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

 Amusez les rois par des songes,
 Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

LIVRE NEUVIÈME

FABLE III. — *Le Singe et le Léopard.*

Le singe avec le léopard
 Gagnaient de l'argent à la foire.
 Ils affichaient chacun à part ;
 L'un d'eux disait « : Messieurs, mon mérite et ma gloire
 Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir,
 Et si je meurs, il veut avoir
 Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
 Pleine de taches, marquetée,
 Et vergetée, et mouchetée ! »
 La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
 Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
 Le singe de sa part disait : « Venez, de grâce ;
 Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
 Cette diversité dont on vous parle tant,
 Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
 Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
 Cousin et gendre de Bertrand,
 Singe du pape en son vivant,
 Tout fraîchement en cette ville
 Arrive en trois bateaux (1), exprès pour vous parler ;
 Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux, et le tout pour six blancs :
 Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contens
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »
 Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :

(1) « Arrive en trois bateaux » expression déjà employée par Rabelais (*Gargantua*, chap. xvi). La jument envoyée par Fayoles à Grandgousier, fut, dit-il, « amenée par mer en troys carracques et un brigantin ».

L'une fournit toujours des choses agréables ;
 L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
 Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
 N'ont que l'habit pour tous talens (1) !

FABLE IV. — *Le Gland et la Citrouille.*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la treuve.
 Un villageois, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
 « A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là !
 Et parbleu ! je l'aurais pendue
 A l'un des chênes que voilà ;
 C'eût été justement l'affaire :
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo (2), que tu n'es point entré
 Au conseil de Celui que prêche ton curé ;
 Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?
 Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo. »
 Cette réflexion embarrassant notre homme :
 « On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit ; »
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
 Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage.
 « Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde ?

(1) Quoi de plus plaisant que la verve endiablée de ce Gille ? Taine admire ses « manières insinuantes et flatteuses ». « Il est, dit-il, très humble serviteur du public, et danserait volontiers pour l'honneur. »

(2) Garo est le nom d'un personnage du *Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac représentée en 1645.

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
 J'en vois bien à présent la cause. »
 En louant Dieu de toute chose
 Garo retourne à la maison.

FABLE IX. — *L'Huître et les Plaideurs.*

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
 Une huître, que le flot y venait d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent, il fallut contester.
 L'un se baissait déjà pour ramasser la proie ;
 L'autre le pousse et dit : « Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
 — Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 — Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 — Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie. »
 Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :
 « Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles (1). »

Le X^e livre des *Fables* s'ouvre sur le beau discours que La Fontaine écrivit pour Mme de La Sablière, en tête de sa

(1) SAINT-SIMON (*Mémoires*, tome XII) nous a transmis ce trait d'histoire venant, au siècle même de La Fontaine, si bien confirmer la fable : « Il (le maréchal d'Harcourt) demanda sa charge (de capitaine des gardes) pour son fils, et il l'obtint. Ainsi il mangea l'huître dont le Roucy et M. de Lorge n'eurent que les écailles, que je trouvai toutes deux fort dures. »

fable : *les Deux Rats, le Renard et l'Œuf*. L'on trouvera là l'une des réfutations les plus éloqu岸tes des fameuses théories de Descartes et de Malebranche touchant l'âme des bêtes. Les maîtres de la pensée au dix-septième siècle avaient cette faiblesse de croire à l'insensibilité des animaux par rapport à l'homme...

... Ils disent donc
Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme...

LA FONTAINE.

« C'est un jeu de l'homme de plaider contre lui-même la cause des bêtes », disait aigrement Bossuet à ce propos ; et le même grand prélat et grand écrivain n'ajoutait-il pas : « On a beau exalter l'adresse de l'hirondelle qui se fait un nid si propre et des abeilles qui ajustent avec tant de symétrie leurs petites cases : les grains d'une grenade ne sont pas ajustés moins proprement, et toutefois on ne s'avise pas de dire que les grenades ont de la raison ? »

La Fontaine aimait trop les bêtes pour ne point s'élever avec indignation contre un sentiment alors si général. Le respect qu'il professe pour Mme de La Sablière, toujours fort cartésienne, l'empêche bien de malmener Descartes autant qu'il voudrait ; mais on sent, à travers le poème, avec quelle conviction, avec quelle chaleur le Bonhomme se fait l'avocat de ses amis. Dans la fable dernière du livre X : *les Souris et le Chat-huant*, il reviendra à nouveau sur la discussion. Après avoir vanté le trait du chat-huant qui s'est ménagé un garde-manger de souris, ne s'écriera-t-il pas, presque avec défi :

... qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de monstre et de machine !

« La Fontaine seul, au dix-septième siècle, a dit à ce propos fort justement Paul de Saint-Victor, proteste avec une douceur virgilienne, en faveur de la nature répudiée.

Les *Fables* ouvrent un refuge aux animaux bannis. » Son œuvre est comme une arche accueillante, emplie de tout le souffle des bêtes; et les plus petites, les plus infimes, la fourmi laborieuse, la mouche empressée, jusqu'à l'araignée si chère à Pellisson, dans le temps le plus ingrat qui fût jamais pour elles, trouvèrent toujours asile près du bon et vieux maître.

LIVRE DIXIÈME

FABLE I. — *Les deux Rats, le Renard, et l'Œuf.*

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE

Iris, je vous louerais ; il n'est que trop aisé ;
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;
 En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
 Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
 Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
 Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
 D'autres propos chez vous récompensent ce point :
 Propos, agréables commerces,
 Où le hasard fournit cent matières diverses ;
 Jusqu'à qu'en votre entretien
 La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde et sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre où Flore épand ses biens ;

Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine philosophie,
 Subtile, engageante, et hardie.
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
 Ouï parler? Ils disent donc
 Que la bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
 Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps,
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
 La première y meut la seconde ;
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
 L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté :
 L'animal se sent agité
 De mouvemens que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états.
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
 Voici de la façon que Descartes l'expose :
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les païens, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
 Sur tous les animaux, enfans du Créateur,
 J'ai le don de penser ; et je sais que je pense ;
 Or, vous savez, Iris, de certaine science,
 Que, quand la bête penserait,
 La bête ne réfléchirait

Sur l'objet ni sur sa pensée.
 Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullément.
 Vous n'êtes point embarrassée
 De le croire ; ni moi. Cependant, quand au bois
 Le bruit des cors, celui des voix,
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie,
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
 En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnemens pour conserver ses jours !
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change, et cent stratagèmes
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
 On le déchire après sa mort :

Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix

Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
 Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord, il est un monde

Où l'on sait que les habitans

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car, quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrens grossis arrêtent le ravage,

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit : commune en est la tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;

Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.

La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman
C'est le roi polonais (1). Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps ;
Le sang, qui se transmet des pères aux enfans,
En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.

Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure (2),
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit ; qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle ;

(1) Jean Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673. Ami de Condé et lui-même grand capitaine, il passa quelque temps à Paris, et visita Mme de La Sablière, chez laquelle il connut La Fontaine.

(2) Descartes.

Et que, pour en venir aux exemples divers
 Que j'ai mis en jour dans ces vers,
 L'animal n'a besoin que d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher, par le même chemin,
 L'image auparavant tracée,
 Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
 Sans le secours de la pensée,
 Causer un même événement.
 Nous agissons tout autrement :
 La volonté nous détermine,
 Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ;
 Je sens en moi certain agent ;
 Tout obéit dans ma machine
 A ce principe intelligent ;
 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
 Se conçoit mieux que le corps même :
 De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
 Mais comment le corps l'entend-il ?
 C'est là le point. Je vois l'outil
 Obéir à la main, mais la main, qui la guide ?
 Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
 L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,
 Descartes l'ignorait encore.
 Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
 Dont je viens de citer l'exemple,
 Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
 Aussi faut-il donner à l'animal un point
 Que la plante après tout n'a point :
 Cependant la plante respire.
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

 Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
 Le dîner suffisait à gens de cette espèce :
 Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
 Pleins d'appétit et d'allégresse,
 Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam parut : c'était maître renard ;
Rencontre incommode et fâcheuse :

Car comment sauver l'œuf ? Le bien emballer,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,

C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.

Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfans.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.

Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,

Non point une raison selon notre manière
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort ;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges

Commune en un certain degré ;
 Et ce trésor à part créé
 Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
 Entrerait dans un point sans en être pressé,
 Ne finirait jamais quoique ayant commencé :
 Choses réelles quoique étranges.
 Tant que l'enfance durerait,
 Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
 Qu'une tendre et faible lumière :
 L'organe étant plus fort, la raison percerait
 Les ténèbres de la matière,
 Qui toujours envelopperait
 L'autre âme imparfaite et grossière.

FABLE III. — *La Tortue et les deux Canards.*

Une tortue était, à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux canards, à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire
 « Voyez-vous ce large chemin ?
 Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine
 Pour transporter la pèlerine.
 Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
 « Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise. »
 Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
 La tortue enlevée, on s'étonne partout
 De voir aller en cette guise
 L'animal lent et sa maison,
 Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
 « Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues

Passer la reine des tortues.

— La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardans.
Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
• Ce sont enfans tous d'un lignage.

LIVRE ONZIÈME

FABLE VI. — *Le Loup et le Renard* (1).

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui.
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine

(1) Inspiré du *Roman de Renart* : « Si comme Renart fist avaler (descendre) Ysengrin (le loup) dedenz le puis. »

L'autre seau tenait suspendu.
 Voilà l'animal descendu,
 Tiré d'erreur, mais fort en peine,
 Et voyant sa perte prochaine :
 Car comment remonter, si quelque autre affamé,
 De la même image charmé,
 Et succédant à sa misère,
 Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
 Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
 Échancré, selon l'ordinaire,
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.
 Sire Renard était désespéré.
 Compère loup, le gosier altéré,
 Passe par là. L'autre dit : « Camarade,
 Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet?
 C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
 La vache Io donna le lait.
 Jupiter, s'il était malade,
 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
 J'en ai mangé cette échancrure ;
 Le reste vous sera suffisante pâture.
 Descendez dans un seau que j'ai mis là exprès. »
 Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
 Le loup fut un sot de le croire :
 Il descend ; et son poids emportant l'autre part,
 Reguinde en haut maître renard.

 Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
 Sur aussi peu de fondement ;
 Et chacun croit fort aisément
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

FABLE VII. — *Le Paysan du Danube* (1).

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.

(1) La Fontaine aurait emprunté le sujet de cette fable à l'ouvrage d'Antonio de Guevara intitulé : *Marc-Aurèle et l'horloge des Princes* (1529.) « Au dix-septième siècle, dit M. Clément, Cassandre emprunta à Guevara ou à ses traducteurs le récit du *Paysan du Danube* et le plaça dans ses *Parallèles historiques* qui parurent

Jadis l'erreur du souriceau
 Me servit à prouver le discours que j'avance :
 J'ai, pour le fonder à présent,
 Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidèle.
 On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.
 Son menton nourrissait une barbe touffue ;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché :
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tordu, grosse lèvre,
 Portait sayon de poil de chèvre,
 Et ceinture de joncs marins.
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue :
 « Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
 Veillent les immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris !
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice :
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
 Témoin nous, que punit la romaine avarice :
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour.
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.

en 1680, mais dont La Fontaine prit certainement connaissance avant d'écrire lui-même sa fable... La Fontaine a pris à l'auteur espagnol les matériaux de son œuvre, jusqu'aux arguments du discours, jusqu'à ces mots qui peignent sur le vif la personne hirsute et velue du sauvage. »

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie?
 Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
 Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains?
 Ils ont l'adresse et le courage :
 S'ils avaient eu l'avidité,
 Comme vous, et la violence,

Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée ;
 Car sachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
 La terre et le travail de l'homme

Font pour les assouvir des efforts superflus
 Retirez-les : on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
 Nous laissons nos chères compagnes ;

Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.

Quant à nos enfans déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.

Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice ;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner? c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
 Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère. »
 A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres prêteurs ; et par écrit
 Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.

Comment Jean-Jacques Rousseau, qui ne comprit jamais rien à La Fontaine, resta-t-il insensible à de pareils accents ? Et comment, lui qui devait écrire le fameux *Discours sur l'inégalité*, ne médita-t-il point la rude moralité de la fable VI du X^e livre : *l'Araignée et l'Hirondelle* :

Jupin, pour chaque état, mit deux tables au monde :
 L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
 A la première ; et les petits
 Mangent leur reste à la seconde.

Malgré des traits capables, comme ceux-ci, de froisser plus d'un des privilégiés de ce temps-là, le succès du nouveau recueil des *Fables* fut très vif. Dans une lettre, en date du 20 juillet 1679, adressée au comte de Bussy, Mme de Sévigné engageait son cousin à se procurer au plus vite l'ouvrage du poète. « Faites-vous, disait-elle, envoyer promptement les *Fables* de La Fontaine, elles sont divines. On croit d'abord en distinguer quelques-unes, et, à force de les relire, on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer et un style à quoi l'on ne s'accoutume point. »

Quelqu'un qui ne s'y accoutumait pas davantage était Mme de La Sablière. Personne n'avait plus de goût pour les *Fables* et ne prenait plus de plaisir aux écrits du Bonhomme que cette bonne, aimable et charmante femme.

CHAPITRE VII

LA FONTAINE ET MADAME DE LA SABLIERE

I. Mme de La Sablière. — II. La Fontaine nommé à l'Académie. — III. Attachement de La Fontaine à sa protectrice.

I

Ce que Mme Geoffrin sera aux écrivains et savants du dix-huitième siècle, Mme de La Sablière le fut à ceux du dix-septième; mais tandis que la bourgeoise, amie de Diderot et de d'Alembert, mettra quelque morgue à dominer les philosophes, l'épouse de M. Rambouillet de La Sablière n'apportera, dans le gouvernement des poètes, que modération, que douceur, qu'infinie bonté. « C'est, a écrit d'elle le fameux Bayle, une dame qui connaît le fin des choses et qui est connue partout pour son esprit extraordinaire. » La science et la poésie, assez souvent ennemies l'une de l'autre, avaient de quoi s'entendre en un cœur assez vaste pour tout admirer; quelque aimable et jeune que fût Mme de la Sablière elle ne laissait pas de s'intéresser aux plus arides des sciences. « Passant Armande en zèle pour les belles connaissances, elle allait, le matin, chez Dalancé faire des expériences au microscope, et le soir assis'ait, chez le médecin Vernay, à une dissection. A trente ans, elle était illustre. Le roi Sobieski, de passage à Paris, l'alla voir. Pour tout dire, c'était Vénus Uranie sur la terre (1). » La Fontaine n'a pas voulu signifier autre chose quand il a dit de l'esprit de cette dame que, « né du firmament », il avait

... beauté d'homme avec grâces de femme.

(1) Anatole FRANCE.

Humilié par la découverte de quelque incorrection que Mme de La Sablière avait remarquée dans ses *Epîtres*, Boileau pensa se venger en peignant, dans sa dixième satire, sous des traits peu charmants,

... cette savante
Qu'estime Roberval et que Sauveur fréquente.

Mais, ici, Boileau se trompe; d'avoir appris l'astronomie, les mathématiques et la physique avec Roberval et Sauveur, Mme de La Sablière n'avait contracté, pour cela, aucun des ridicules de Philaminte et de Bélise; l'intelligence la plus ouverte ne nuisait point, en elle, à la bonté. Dans son salon du faubourg Saint-Antoine, accessible à tous ceux qu'attirait le charme de sa conversation, aucune pédanterie n'altérait la bonne humeur, nulle sécheresse ne venait jamais nuire aux propos qu'échangeaient entre eux tant de personnes d'élite. Quelques *Couplets* faits par Chaulieu à un souper chez Mme de La Sablière et reproduits depuis, dans les œuvres de ce poète, témoignent, au contraire, de la largeur de vues et de l'aisance de manières avec lesquelles la femme du secrétaire du roi accueillait les esprits les plus libres et les meilleurs du temps.

Le grand discours touchant l'âme des bêtes et le cartésianisme placé par La Fontaine en préface à sa fable *les deux Rats, le Renard et l'Œuf*, fut certainement suggéré au poète par quelqu'une des hautes discussions auxquelles ce dernier assista chez sa protectrice. Mais ce discours, empreint d'éloquence et de bonté, ne fut pas le seul auquel le Bonhomme confia l'expression de sa reconnaissance. Accoutumé de payer ses dettes en beaux vers, La Fontaine ne marchandait pas plus avec Mme de La Sablière qu'avec Fouquet, avec Iris qu'avec Oronte :

Cette Iris, Harlay (1), c'est la dame
A qui j'ai deux temples bâtis,
L'un dans mon cœur, l'autre en mon livre...

(1) De Harlay était procureur général au Parlement. C'est lui qui se chargea de l'éducation du fils de La Fontaine; le poète inscrivit le nom de Harlay en tête

Appelé à prendre place, le 2 mai 1684, dans les rangs de l'Académie française, le nouveau récipiendaire saisit avec joie l'occasion d'exprimer d'une façon publique, à celle qui avait été pour lui mieux qu'une mère bienfaisante, les sentimens de son inaltérable et fidèle affection.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE

(1684)

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais dans ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours ; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux, n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre ;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusans, les vagues entretiens,
Vains enfans du loisir, délices chimériques ;
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois ;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

L'usage des vrais biens réparerait ces maux,
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.

de l'épître dédicatoire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine.*

Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
 De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole.
 Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
 Que sur ce qui nous est interdit par les cieus.
 Si *pourtant* faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
 Je ne vois plus d'instans qui ne m'en sollicitent.
 Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
 Car, qui sait les moments prescrits à son départ ?
 Quels qu'ils soient, ils sont courts ; à quoi les emploierai-je ?

Si j'étais sage, Iris (mais c'est un privilège
 Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
 Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
 Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose :
 Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose
 Un plan moins difficile à bien exécuter,
 Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
 Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
 Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
 Pour tous les faux brillans courir et s'empresser,
 J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser ?
 Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie :
 De soixante soleils la course entresuivie
 Ne t'a pas vu goûter un moment de repos :
 Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
 L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
 Inquiète, et partout hôtesse passagère ;
 Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
 On te veut là-dessus dire un mot en passant.
 Tu changes tous les jours de manière et de style ;
 Tu cours en un moment de Térence à Virgile :
 Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
 Eh bien ! prends, si tu veux, encor d'autres chemins ;
 Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière ;
 Tente tout, au hasard de gâter la matière :
 On le souffre, excepté tes contes d'autrefois. »
 J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix ;
 J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
 Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte :
 Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi ?
 Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
 Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles

A qui le bon Platon compare nos merveilles.
 Je suis chose légère, et vole à tout sujet :
 Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet ;
 A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
 J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
 Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
 Mais, quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
 Et ne veux point donner mes défauts pour excuse ; .
 Je ne prétends ici que dire ingénument
 L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
 A peine la raison vint éclairer mon âme,
 Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.
 Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
 Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
 Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
 Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

Que me servent ces vers avec soin composés ?
 N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?
 C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
 Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre :
 Car je n'ai pas vécu ; j'ai servi deux tyrans ;
 Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
 Qu'est-ce que vivre, Iris ? vous pouvez nous l'apprendre
 Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
 C'est jouir des vrais biens avec tranquillité ;
 Faire usage du temps et de l'oisiveté ;
 S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême ;
 Renoncer aux Phillis en faveur de soi-même ;
 Bannir le fol amour et les vœux impuissans,
 Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissans.

II

Mme de La Sablière avait aidé, plus que personne, à cette élection de La Fontaine à l'Académie ; mais cela n'avait pas été aussi facile qu'on l'eût pu croire. L'intervention du

poète en faveur de Fouquet n'était point, malgré les années, effacée complètement dans le souvenir du roi; enfin, il y avait le scandale des *Contes*. Beaucoup d'académiciens pensaient que, sur le premier point, il n'y avait pas lieu, malgré le mérite du candidat, de désobliger Louis XIV; et, sur le second, plusieurs avaient décidé de faire l'impossible pour éloigner d'eux l'auteur d'un ouvrage jugé contraire à la morale. Ce dernier argument avait une grande force; mais La Fontaine avait les partisans les plus décidés. Cela se vit bien le jour où l'Académie entreprit d'élire un titulaire au fauteuil que la mort de Colbert avait laissé vacant; l'académicien Roze, l'un de ceux qui combattaient, avec le plus d'acharnement, l'auteur de *Joconde*, « jeta, dit-on, sur la table un des volumes des Contes de La Fontaine, comme pour faire honte à la Compagnie de penser à choisir un homme qui était l'auteur d'écrits aussi licencieux. S'apercevant qu'il n'avait pas produit par ce moyen beaucoup d'impression, il dit avec humeur : « Je vois bien, Messieurs, qu'il vous faut un Marot. » — « Et à vous une marotte », répliqua vivement Benserade qui opinait pour La Fontaine et que cet acharnement du président Roze contre le Bonhomme impatientait (1) ».

Le résultat fut que La Fontaine, élu par seize suffrages, l'emporta de neuf voix sur Boileau qui en obtint sept. Louis XIV, trop enclin à considérer l'échec de Boileau comme le sien propre, exprima quelque impatience au sujet du choix du successeur qu'on avait donné à son ministre. Au directeur Jean Doujat, qui était venu soumettre l'élection de La Fontaine à son agrément, il dit assez rudement : « Je sais qu'il y a eu du bruit et de la cabale à l'Académie ».

Ce n'est qu'une année après, le 20 avril 1684, que, Boileau ayant été élu à son tour, l'Académie put, sur permission du roi, procéder à la réception de l'auteur des *Fables*. L'abbé de La Chambre occupait le siège de directeur et fit un beau sermon au récipiendaire, ce jour-là tout

(1) Voir : MONTENAU, Mathieu MARAIS dans leurs *Vies de La Fontaine*; FURETIÈRE : *Recueil de Factums contre l'Académie*,

confit dans la sagesse : « Songez jour et nuit, Monsieur, que vous allez dorénavant travailler sous les yeux d'un prince qui s'informerá du progrès que vous ferez dans le chemin de la vertu et qui ne vous considérera qu'autant que vous y aspirerez de la bonne sorte. » Mais c'était un malin que notre Bonhomme; il répondit ingénument, fit la chattemite et le doucet, et c'est un assez plaisant témoignage de son adresse que ce *Remercíment* où la louange du roi et de l'Académie alterne avec les assurances de la contrition.

REMERCIEMENT

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇOISE

LE 2 MAI 1684

PAR

M. DE LA FONTAINE

LORSQU'IL FUT REÇU A LA PLACE DE M. COLBERT

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT

MESSIEURS,

Je vous supplie d'ajouter encore une grâce à celle que vous m'avez faite : c'est de ne point attendre de moi un remerciement proportionné à la grandeur de votre bienfait. Ce n'est pas que je n'en aie une extrême reconnaissance; mais il y a de certaines choses que l'on sent mieux qu'on ne les exprime : et bien que chacun soit éloquent dans sa passion, il est de la mienne comme de ces vases qui, étant trop pleins, ne permettent pas à la liqueur de sortir. Vous voyez, messieurs, par mon ingénuité, et par le peu d'art dont j'accompagne ce que je dis, que c'est le cœur qui vous remercie, et non pas l'esprit.

En effet, ma joie ne serait pas raisonnable si elle pouvait être plus modérée. Vous me recevez en un corps où non-seulement on apprend à arranger les paroles ; on y apprend aussi les paroles mêmes, leur vrai usage, toute leur beauté et leur force. Vous déclarez le caractère de chacune, étant, pour ainsi dire, nommés afin de régler les limites de la poésie et de la prose, aussi bien que celles de la conversation et des livres. Vous savez, messieurs, également bien la langue des dieux et celle des hommes. J'élèverais au-dessus de toutes choses ces deux talens, sans un troisième qui les surpasse ; c'est le langage de la piété, qui, tout excellent qu'il est, ne laisse pas de vous être familier. Les deux autres langues ne devraient être que les servantes de celle-ci. Je devrais l'avoir apprise en vos compositions, où elle éclate avec tant de majesté et de grâce. Vous me l'enseignerez beaucoup mieux lorsque vous joindrez la conversation aux préceptes.

Après tous ces avantages, il ne se faut pas étonner si vous exercez une autorité souveraine dans la république des lettres. Quelques applaudissemens que les plus heureuses productions de l'esprit aient remportés, on ne s'assure point de leur prix, si votre approbation ne confirme celle du public. Vos jugemens ne ressemblent pas à ceux du sénat de la vieille Rome ; on en appelait au peuple : en France le peuple ne juge point après vous ; il se soumet sans réplique à vos sentimens. Cette juridiction si respectée, c'est votre mérite qui l'a établie ; ce sont les ouvrages que vous donnez au public, et qui sont autant de parfaits modèles pour tous les genres d'écrire, pour tous les styles.

On ne saurait mieux représenter le génie de la nation, que par ce dieu qui savait paraître sous mille formes : l'esprit des Français est un véritable Protée ; vous lui enseignez à pratiquer ces enchantemens, soit qu'il se présente sous la figure d'un poète ou celle d'un orateur ; soit qu'il ait pour but ou de plaire ou de profiter, d'émouvoir les cœurs et sur le théâtre et dans la tribune : enfin, quoi qu'il fasse, il ne peut mieux faire que de s'instruire dans votre école. Je ne sais qu'un point qu'il n'ait pu encore atteindre parfaitement : ce sont les louanges d'un prince qui joint aux titres de victorieux et d'auguste celui de protecteur des sciences et des belles-lettres. Ce sujet, messieurs, est au-dessus des paroles ; il faut que vous-mêmes vous l'avouiez. Vous avez beau enrichir la langue de nouveaux trésors, je n'en trouve point qui soient du prix des actions de notre monarque.

Quelle gloire me sera-ce donc de partager avec vous la protection particulière d'un roi que non-seulement les académies, mais les républiques, les royaumes mêmes, demandent pour protecteur et pour maître !

Quand l'Académie française commença de naître, il ne semblait pas que l'on pût ajouter du lustre à celui que le cardinal de Richelieu lui donna. C'était un ministre redoutable aux rois : il avait doublement triomphé de l'hérésie, et par la persuasion et par la force ; il avait détruit ses principaux fondemens, et se proposait de renverser ceux de cette grandeur qui ne se promettait pas moins que l'empire de tout le monde, je veux dire, de la monarchie d'Espagne. Quand il n'aurait remporté de son ministère que la gloire d'un tel projet, ce serait encore beaucoup : il alla plus loin ; il sut ménager des associations et des ligues contre le colosse qu'il voulait que l'on abattît. Il lui donna des atteintes qui l'ébranlèrent : mais ce dessein dans la suite n'en fut que plus malaisé à exécuter ; car la jalousie et la crainte firent tourner contre nous ces mêmes armes ; et ce que nous avons entrepris avec l'aide des autres princes, il a fallu que Louis le Grand l'ait achevé malgré eux.

Après la mort de votre premier protecteur, vous lui fîtes succéder un chancelier (1) consommé dans les affaires aussi bien que dans les lois ; amateur des lettres, grand personnage, et de qui l'esprit a conservé sa vigueur jusqu'aux derniers momens, quelques attaques que la fortune, qui en veut toujours aux grands hommes, lui eût données.

Enfin, notre prince a mis cette Compagnie en un si haut point, que les personnes les plus élevées tiennent à honneur d'être de ce corps. Moi, qui vous en fais le remerciement, je n'y puis paraître sans vous faire regretter celui à qui je succède dans cette place, homme dont le nom ne mourra jamais, infatigable ministre qui a mérité si longtemps les bonnes grâces de son maître : combien dignement s'est-il acquitté de tous les emplois qui lui ont été confiés ! combien de fidélité, de lumières, d'exactitude, de vigilance ! Il aimait les lettres et les savans, et les a favorisés autant qu'il a pu.

J'en dirais beaucoup davantage s'il ne me fallait passer au monarque qui nous honore aujourd'hui de sa protection particulière : tout le monde sait de quel poids elle est : n'a-t-elle pas fait restituer des États dans le fond du nord dès la moindre

(1) Le chancelier Séguier.

instance que notre prince en a faite? Le nom de Louis ne tient-il pas lieu à nos alliés de légions et de flottes? Quelques-uns se sont étonnés qu'il ait bien voulu recevoir de vous le même titre que des souverains tiendraient à honneur qu'il eût reçu d'eux ; mais pour moi je m'étonnerais s'il l'eût refusé : y a-t-il rien de trop élevé pour les lettres? Alexandre ne considérait-il pas son précepteur comme une des principales personnes de son État? Ne s'est-il pas mis en quelque façon à côté de Diogène? N'avait-il pas toujours un *Homère* dans sa cassette? Je sais bien que c'est quelque chose de plus considérable d'être l'arbitre de l'Europe que celui d'une partie de la Grèce ; mais ni l'Europe ni tout le monde ne reconnaît rien que l'on doive mettre au-dessus des lettres.

Je n'entreprends ni ce parallèle ni tout l'éloge de Louis le Grand ; il me faudrait beaucoup plus de temps que vous n'avez coutume d'en accorder, et beaucoup plus de capacité que je n'en ai. Comment représenterais-je en détail un nombre infini de vertus morales et politiques : le bon ordre en tout, la sagesse, la fermeté, le zèle de la religion et de la justice, le secret et la prévoyance, l'art de vaincre, celui de savoir user de la victoire, et la modération qui suit ces deux choses si rarement ; enfin ce qui fait un parfait monarque : tout cela accompagné de majesté et des grâces de sa personne ; car ce point y entre comme les autres : c'est celui qui a le plus contribué à donner au monde ses premiers maîtres. Notre prince ne fait rien qui ne soit orné de grâces, soit qu'il donne, soit qu'il refuse ; car, outre qu'il ne refuse que quand il le doit, c'est d'une manière qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on lui demande. S'il m'est permis de descendre jusqu'à moi, contre les préceptes de la rhétorique qui veulent que l'oraison aille toujours en croissant, un simple clin d'œil m'a renvoyé, je ne dirai pas satisfait, mais plus que comblé.

C'est à vous, messieurs, que je dois laisser faire un si digne éloge. On dirait que la Providence a réservé pour le règne de Louis le Grand des hommes capables de célébrer les actions de ce prince : car, bien que tant de victoires l'assurent de l'immortalité, ne craignons point de le dire, les Muses ne sont point inutiles à la réputation des héros. Quelle obligation Trajan n'a-t-il pas à Pline le Jeune? Les oraisons pour Ligarius et pour Marcellus ne font-elles pas encore à présent honneur à la clémence de Jules César? pour ne rien dire d'Achille et d'Énée, qu'on n'a allégués que trop de fois comme redevables à Virgile

et à Homère de tout ce bruit qu'ils font dans le monde depuis tant d'années.

Quand Louis le Grand serait né dans un siècle rude et grossier, il ne laisserait pas d'être vrai qu'il aurait réduit l'hérésie aux derniers bois ; accru l'héritage de ses pères ; replanté les bornes de notre ancienne domination ; réprimé la manie des duels si funestes à ce royaume, et dont la fureur a souvent rendu la paix presque aussi sanglante que la guerre ; protégé ses alliés, et tenu inviolablement sa parole : ce que peu de rois ont accoutumé de faire. Cependant il serait à craindre que le temps, qui peut tout sur les affaires humaines, ne diminuât au moins l'éclat de tant de merveilles, s'il n'avait pas la force de les étouffer : vos plumes savantes les garantiront de cette injure ; la postérité, instruite par vos écrits, admirera aussi bien que nous un prince qui ne peut être assez admiré.

Quand je considère toutes ces choses, je suis excité de prendre la lyre pour les chanter ; mais la connaissance de ma faiblesse me retient. Il ne serait pas juste de déshonorer une si belle vie par des chansons grossières comme les miennes : je me contenterai, messieurs, de goûter la douceur des vôtres, s'il m'est impossible de les imiter : la seule chose dont je puis répondre, c'est de ne manquer jamais pour vous ni de respect ni de gratitude.

III

« Cœur vif et tendre infiniment », honorée des témoignages de respect des plus spirituels et des plus braves hommes de son temps, Mme de La Sablière eut la faiblesse de distinguer, parmi les soupirants qui s'assemblaient chez elle, l'un de ceux qui pouvaient paraître le plus dignes de l'aimer. C'était le marquis de La Fare, officier de mérite qui s'était battu à Senef, avait commandé dans la compagnie des gendarmes du Dauphin et qui devint plus tard, grâce à la parenté la plus étroite d'humeur et de talent poétique, l'ami le meilleur et le plus cher de Chaulieu. Mme de La Sablière, avec cette franchise dans la tendresse qui distinguait sa nature, ne pouvait supposer que M. de la Fare fût, plus qu'elle, incapable de constance. Le moment vint pourtant

qu'elle fut délaissée. M. de La Fare était joueur; il avait pris le goût immodéré de la bassette qui est une manière de jeu de cartes; et, tandis qu'il s'en allait à Saint-Germain chercher des partenaires, Mme de La Sablière, désespérée de la solitude, ne trouva bientôt plus de consolation que dans les exercices de la piété. Mme de Sévigné a écrit là-dessus une lettre fort sentie dans laquelle elle dit : « La Fare joue à la bassette : voilà la fin de cette grande affaire, qui attirait l'attention de tout le monde : voilà la route que Dieu avait marquée à cette jolie femme. »

Notre Bonhomme, dont le sort était étroitement lié à celui de Mme de La Sablière, ne s'éloigna pas d'elle dans ces circonstances. « Je n'ai gardé que mon chien, mon chat et La Fontaine », disait l'excellente femme à qui le poète s'était confié pour la vie; et ce fut en compagnie du chien et du chat que le « fablier » vint loger, rue du Faubourg-Saint-Honoré, chez sa protectrice. Un peu plus il l'eût accompagnée aux Incurables! Mais Mme de La Sablière, tout occupée de Dieu et du soin des malades, s'éloignait de plus en plus du monde; le temps n'était plus des doux badinages poétiques. « Les Grâces de la rue Saint-Honoré nous négligent, écrivait La Fontaine à M. de Bonrepaux, intendant de la marine alors à Londres. Ce sont des ingrates à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne voulaient. Par ma foi, monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au temple ». (*Lettre du 31 août 1687.*)

Toute une petite colonie française, dont Mme de Mazarin, sœur de Mme de Bouillon, était la gouvernante adulée; s'était formée en Angleterre (1). M. de Saint-Evremond, le poète anglais Waller étaient les deux esprits les plus brillants de ce cénacle; ils eussent vivement souhaité que La Fontaine, profitant du voyage que Mme de Bouillon faisait au delà du détroit, vînt se joindre à eux. M. de Saint-Evremond, tant en son nom qu'en celui de Mme de Mazarin,

(1) On trouvera, dans les *Œuvres choisies* de Saint-Evremond, un *Portrait de Mme la duchesse de Mazarin*, peinte « dans sa chambre, au milieu de ses chiens, de ses guenons, de ses oiseaux », qui est tout entier à lire.

écrivit dans ce but, au poète, la lettre du monde la plus engageante; mais cela ne fit pas que le Bonhomme cédât. L'attachement respectueux qui le retenait auprès de Mme de La Sablière l'emporta sur celui qu'il avait voué à Mme de Bouillon; il resta à Paris, continua de vivre dans l'ombre de la belle et sainte femme et se détacha si peu de l'idée de la servir qu'il mit encore pour elle, en tête de sa fable : *le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*, un nouvel hommage.

A MADAME DE LA SABLIÈRE

Je vous gardais un temple dans mes vers :
 Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
 Déjà ma main en fondait la durée
 Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
 Et sur le nom de la divinité
 Que dans ce temple on aurait adorée.
 Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
 « Palais sacré de la déesse Iris : »
 Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
 Car Junon même et le maître des dieux
 Serviraient l'autre, et seraient glorieux
 Du seul honneur de porter ses messages.
 L'apothéose à la voûte eût paru :
 Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
 Plaçant Iris sous un dais de lumière.
 Les murs auraient amplement contenu
 Toute sa vie ; agréable matière,
 Mais peu féconde en ces événemens.
 Qui des États font les renversemens.
 Au fond du temple eût été son image,
 Avec ses traits, son souris, ses appas,
 Son art de plaire et de n'y penser pas.
 Ses agrémens à qui tout rend hommage.
 J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
 Et des héros, des demi-dieux encore,
 Même des dieux : ce que le monde adore
 Vient quelquefois parfumer ses autels.
 J'eusse en ses yeux fait briller de son âme

Tous les trésors, quoique imparfaitement :
 Car ce cœur vif et tendre infiniment
 Pour ses amis, et non point autrement ;
 Car cet esprit, qui, né du firmament,
 A beauté d'homme avec grâce de femme,
 Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,
 Qui savez plaire en un degré suprême,
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
 (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
 Car c'est un mot banni de votre cour,
 Laissons-le donc), agréez que ma muse
 Achève un jour cette ébauche confuse (1).

La mort de Mme de La Sablière, survenue aux Incurables (2), le 8 janvier 1693, ne permit pas au poète de réaliser le pieux projet exprimé dans ces vers ; mais cette « ébauche confuse, » toute tremblante de respect ému, n'en parut pas moins, l'année qui suivit, dans le dernier des Recueils des *Fables*.

(1) Début de la Fable. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*, fable XV du livre XII.

(2) M. A. Pauly écrit, d'après Jal, que Mme de La Sablière « serait décédée non pas aux Incurables, rue de Sèvres, mais rue aux Vaches (aujourd'hui rue Rousselet) dans le quartier du Luxembourg ». D'autre part, suivant G. Desnoiresterres, « se réfugier aux Incurables signifiait alors se réfugier dans le voisinage des Incurables ».

CHAPITRE VIII

LA FONTAINE ET LES ANCIENS

I. La Matrone d'Ephèse. — II. La Fontaine, Condé et les autres princes de Conti. — III. « Philémon et Baucis ». — IV. Autres imitations des anciens. — V. L'« épître à Huet » et la querelle des anciens et des modernes.

I

L'année même qui avait précédé sa réception à l'Académie, La Fontaine avait publié *Belphégor*, nouvelle en vers tirée de Machiavel et *la Matrone d'Ephèse*, inspirée de Pétrone. Le conte de la *Matrone* a trait, comme il arrive dans la plupart des ouvrages de cette manière, à l'inconstance des femmes. Saint-Evremond, touché par ce sujet, l'avait transcrit déjà dans l'une de ces proses qui émerveillaient Mme de Mazarin et qui, malgré les variations du temps, ne nous plaisent pas moins qu'à elle. Voltaire enfin, dans le moment qu'il nous peint Azora venant, pour satisfaire au désir de Cadour, couper le nez à Zadig dans son tombeau, a repris pour lui ce sujet de *la Matrone*. Mais, au *mal marié*, au Bonhomme La Fontaine, il appartenait plus qu'à d'autres de dégager d'un pareil motif la philosophie railleuse et amère.

LA MATRONE D'ÉPHÈSE

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?

Qui t'engage à cette entreprise?
 N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
 Quelle grâce aura ta matrone
 Au prix de celle de Pétrone?
 Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
 Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
 Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse, il fut autrefois
 Une dame en sagesse et vertu sans égale,
 Et, selon la commune voix,
 Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
 Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté ;
 On l'allait voir par rareté ;
 C'était l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
 Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron ;
 Chaque époux la prônait à sa femme chérie :
 D'elle descendent ceux de La Prudoterie,
 Antique et célèbre maison.
 Son mari l'aimait d'amour folle.
 Il mourut. De dire comment,
 Ce serait un détail frivole.
 Il mourut ; et son testament
 N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,
 Si les biens réparaient la perte d'un mari
 Amoureux autant que chéri.
 Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
 Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
 Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
 Celle-ci, par ses cris, mettait tout en alarme :
 Celle-ci faisait un vacarme,
 Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs,
 Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
 De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
 La douleur est toujours moins forte que la plainte ;
 Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
 Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
 Pourraient pécher par leur excès :
 Chacun rendit par là sa douleur rengrégée (1).

(1) *Rengrégée*, augmentée.

Enfin, nè voulant plus jouir de la clarté
 Que son époux avait perdue,
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
 D'accompagner cette ombre aux enfers descendue ;
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié !
 (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie),
 Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
 Prête à mourir de compagnie ;
 Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
 N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
 Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
 L'esclave avec la dame avait été nourrie ;
 Toutes deux s'entr'aimaient, et cette passion
 Était crüe avec l'âge au cœur des deux femelles ;
 Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
 D'une telle inclination.
 Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,
 Elle laissa passer les premiers mouvemens ;
 Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
 Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
 Aux consolations la veuve inaccessible
 S'appliquait seulement à tout moyen possible
 De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
 Le fer aurait été le plus court et le mieux ;
 Mais la dame voulait paître encore ses yeux
 Du trésor qu'enfermait la bière,
 Froide dépouille, et pourtant chère ;
 C'était là le seul aliment
 Qu'elle prit en ce monument.
 La faim donc fut celle des portes
 Qu'entre d'autres de tant de sortes
 Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
 Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
 Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
 Qu'un inutile et long murmure
 Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
 Enfin sa douleur n'omit rien,
 Si la douleur doit s'exprimer si bien.
 Encore un autre mort faisait sa résidence
 Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
 Car il n'avait pour monument
 Que le dessous d'une potence :

Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.
 Un soldat bien récompensé
 Le gardait avec vigilance.
 Il était dit par ordonnance
 Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
 L'enlevaient, le soldat, nonchalant, endormi,
 Remplirait aussitôt sa place.
 C'était trop de sévérité :
 Mais la publique utilité
 Défendait que l'on fit au garde aucune grâce.
 Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
 Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
 Curieux, il y court, entend de loin la dame
 Remplissant l'air de ses clameurs.
 Il entre, est étonné, demande à cette femme
 Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
 Pourquoi cette triste musique,
 Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
 Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
 Toutes ces demandes frivoles.
 Le mort pour elle y répondit :
 Cet objet, sans autres paroles,
 Disait assez par quel malheur
 La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
 « Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
 De nous laisser mourir de faim et de douleur. »
 Encor que le soldat fût mauvais orateur,
 Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
 La dame cette fois eut de l'attention ;
 Et déjà l'autre passion
 Se trouvait un peu ralentie :
 Le temps avait agi. « Si la foi du serment,
 Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
 Voyez-moi manger seulement,
 Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament
 Ne déplut pas aux deux femelles.
 Conclusion, qu'il obtint d'elles
 Une permission d'apporter son soupé :
 Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
 De renoncer dès lors à la cruelle envie
 De tenir au mort compagnie.
 « Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :

Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
 Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
 Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
 Non, madame ; il voudrait achever sa carrière.
 La nôtre sera longue encor si nous voulons.
 Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière ?
 Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
 On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? attendons.
 Quant à moi, je voudrais ne mourir que ridée.
 Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
 Que vous servira-t-il d'en être regardée ?

Tantôt, en voyant les trésors

Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,

Je disais : Hélas ! c'est dommage !

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »

A ce discours flatteur la dame s'éveilla.

Le dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira

Deux traits de son carquois : de l'un il entama

Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la dame.

Jeune et belle, elle avait sous ses pleurs de l'éclat ;

Et des gens de goût délicat

Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.

Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,

Sorte d'amour ayant ses charmes,

Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,

En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange,

Poison qui de l'amour est le premier degré ;

La voilà qui trouve à son gré

Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;

Il fait tant que de plaire, et se rend en effet

Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait ;

Il fait tant enfin qu'elle change ;

Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,

De l'un à l'autre il fait cette femme passer :

Je ne le trouve pas étrange.

Elle écoute un amant, elle en fait un mari,

Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
 D'enlever le dépôt commis au soin du garde :
 Il en entend le bruit, il y court à grands pas ;

Mais en vain, la chose était faite.
 Il revient au tombeau conter son embarras,
 Ne sachant où trouver retraite.
 L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
 « L'on vous a pris votre pendu ?
 Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
 Si madame y consent, j'y remédierai bien.
 Mettons notre mort en la place,
 Les passans n'y connaîtront rien. »
 La dame y consentit. O volages femelles !
 La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles ;
 Il en est qui ne le sont pas :
 S'il en était d'assez fidèles,
 Elles auraient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
 Ne vous vantez de rien. Si votre intention
 Est de résister aux amorces,
 La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
 Nous trompe également ; témoin cette matrone.
 Et, n'en déplaît au bon Pétrone,
 Ce n'était pas un fait tellement merveilleux,
 Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
 Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
 Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
 Car de mettre au patibulaire
 Le corps d'un mari tant aimé,
 Ce n'était pas peut-être une si grande affaire ;
 Cela lui sauvait l'autre : et, tout considéré,
 Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

II

L'on sait que, vers cette époque (1684), Henri II de Bourbon, le Grand Condé, s'était, depuis près de dix ans déjà, éloigné du commandement des armées; retiré dans son domaine de Chantilly, le vainqueur de Rocroi, de Lens et de Senef n'avait pas laissé de conserver dans la paix ces mêmes qualités de jugement, de sagesse et de fermeté

qui avaient fait de lui, dans la guerre, un si grand capitaine, « Qu'il embellit cette magnifique et délicieuse maison, à dit à ce propos, de lui, Bossuet dans son *Oraison*, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisit ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit : c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. » Esprit cultivé, averti de toutes les connaissances, M. le Prince avait toujours témoigné de son attachement aux artistes et aux écrivains. C'est un fait connu que, dans le moment le plus fameux de sa renommée, il avait versé des pleurs à *Cinna*; maintenant qu'il était vieux et que la goutte le tenait dans l'inaction, il ne cessait pas, pour cela, de s'intéresser à toutes les manifestations littéraires. « Il n'y avait livre qu'il ne lût », écrit Bossuet à ce propos. Son plaisir était, durant la belle saison, de discuter avec La Fontaine, Boileau et La Bruyère sous ces mêmes ombrages qu'avait célébrés Théophile; alors il faisait montre du jugement le plus original et le plus vif, des aperçus les plus personnels; et rien ne lui plaisait tant que de se jeter, dans la conversation, avec ces habitudes de combat qu'il avait fait voir, dans sa jeunesse, au-devant de l'ennemi. « M. le Prince, dit à ce sujet La Fontaine, aime extrêmement la dispute, et n'a jamais tant d'esprit que quand il a tort. »

C'est à la suite d'une indisposition qui le mit en 1684 dans l'impossibilité de se rendre à Chantilly auprès du grand Condé que le Bonhomme adressa à Louis-Armand, prince de Conti, cette *Comparaison d'Alexandre, de César et de M. le Prince* qui n'est pas indigne, par la beauté du style et l'élévation des pensées, d'être mise à côté du *Parallèle* de Saint-Evremond et de l'*Oraison* de Bossuet (1).

(1) On a beaucoup pratiqué, au dix-septième siècle, le portrait de M. le Prince. Retz, dans ses écrits sur la Fronde, a commencé par en esquisser un : « M. le Prince est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola. Il a égalé le premier; il a passé le second. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur... »

« Avant que je parle de Chantilly, écrit La Fontaine, parvenu au terme de ce beau panégyrique, voici le jugement que je fais en gros des trois personnages que j'introduis sur la scène. Jules César est un homme qui a eu moins de défauts, et plus de bonnes qualités qu'Alexandre. Par ses défauts mêmes il s'est élevé au-dessus de l'homme : que l'on juge de quel mérite ses bonnes qualités pouvaient être ! M. le Prince participe de tous les deux. N'est-il pas au-dessus de l'homme à Chantilly, et plus grand cent fois que ses deux rivaux n'étaient sur le trône ? Il y a mis à ses pieds des passions dont les autres ont été esclaves jusqu'au dernier moment de leur vie. »

Louis-Armand de Conti, neveu de Condé, à qui cette comparaison est adressée, est le même prince auquel La Fontaine avait dédié, en 1671, son *Recueil de poésies chrétiennes*. L'aîné des Conti avait épousé en 1680 Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mlle de La Vallière (1) ; les suites de cette union ne furent pas heureuses puisque Mlle de Blois, quelque cinq ans après, prit la petite vérole, et, nous dit Mme de Caylus, « la donna à monsieur son mari, qui en mourut dans le temps qu'on le croyait hors d'affaire, et qu'il le croyait si bien lui-même qu'il expira en badinant avec madame sa femme et ses amis ». Cette mort, venue après celle de la duchesse douairière d'Orléans, un an à peine avant que le prince de Condé expirât lui-même, affecta beaucoup La Fontaine ; dans une épître de consolation adressée en 1685 à François-Louis, le cadet des Conti, et dont le début est très heureux, on retrouve l'écho de sa douleur :

Pleurez-vous aux lieux où vous êtes (2) ?
 La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites ?
 Ne pouvez-vous lui résister ?
 Dois-je enfin, rompant le silence,
 Ou la combattre, ou la flatter,
 Pour adoucir sa violence ?
 Le dieu de l'Oise est sur ses bords,

(1) Dans une *Épître* adressée, en 1680, à Mme de Fontanges, La Fontaine avait célébré le mariage de Louis-Armand de Conti et de Mlle de Blois.

(2) Le prince était alors en son château de L'Isle-Adam.

Qui prend part à votre souffrance ;
 Il voudrait les orner par de nouveaux trésors,
 Pour honorer votre présence.
 Si j'avais assez d'éloquence,
 Je dirais qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
 Je ne le dirais pas : rien ne rit sous les cieus
 Depuis le moment odieux
 Qui vous ravit un frère aimé d'amour extrême.

III

Peu d'années furent aussi heureusement fécondes, dans la vie de La Fontaine, que cette année 1685 au cours de laquelle le poète publia, en dehors des *Ouvrages de prose et de poésie* composés avec Maucroix, des *Traductions en vers d'après différents poètes anciens, Daphnis et Alcimadure, les Filles de Minée* imitées d'Ovide, enfin l'un des plus parfaits de ses chefs-d'œuvre, placé, depuis, dans les *Fables : Philémon et Baucis*. Le goût des anciens, que La Fontaine n'avait cessé de cultiver en lui depuis sa jeunesse, se manifeste à tous les beaux endroits de ces ouvrages avec un bonheur que l'auteur, malgré tous ses mérites, n'avait peut-être pas rencontré encore. *Philémon et Baucis*, poème dédié au duc de Vendôme, est sans doute, de tous ces morceaux, celui qui fait le plus d'honneur au Bonhomme. En aucun ouvrage La Fontaine n'a su témoigner mieux son attachement à la vie rustique, à la simplicité ingénue des mœurs; nulle part ailleurs, il n'a élevé aussi bien « l'insouciance gauloise jusqu'à la dignité du paganisme ancien (1) ».

(1) TAINÉ, *ibid.*

PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ

DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

A MONSIEUR LE DUC DE VENDÔME

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux ;
 Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
 Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
 Des soucis dévorans c'est l'éternel asile ;
 Véritables vautours, que le fils de Japet
 Représente, enchaîné sur son triste sommet.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
 Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
 Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
 Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;
 Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
 Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
 Hyménée et l'Amour, par des désirs constans,
 Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps:
 Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
 Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
 Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
 Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
 Eux seuls ils composaient toute leur république :
 Heureux de ne devoir à pas un domestique
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
 Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
 Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
 Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
 Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
 Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence (1) ;
 Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
 Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
 Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
 Ils virent à l'écart une étroite cabane,
 Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
 Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
 Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
 « Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
 Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
 L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
 Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
 Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
 Que quand Jupiter même était de simple bois ;
 Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
 Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde
 Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
 Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »

Quelques restes de feu sous la cendre épancus
 D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
 Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
 L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
 Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
 Et pour tromper l'ennui d'une attente importune.
 Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
 Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
 Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
 Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
 Cependant par Baucis le festin se prépare.
 La table où l'on servit le champêtre repas
 Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
 Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
 Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue,
 Baucis en égala les appuis chancelans
 Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
 Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :

(1) Mercure.

Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérés.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieus sur leurs pôles assis.
« Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présens du cœur. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes.
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs ! »
Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur se hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottans
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;

Sans vestiges du bourg, tout disparaît sur l'heure.
 Les vieillards déploraient ces sévères destins.
 Les animaux périr ! car encor les humains,
 Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
 Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
 De pilastres massifs les cloisons revêtues
 En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
 Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris.
 Tous ces événemens sont peints sur le lambris.
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !
 Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
 Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
 Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
 « Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
 Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
 Pour présider ici sur les honneurs divins,
 Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins ? »
 Jupiter exauça leur prière innocente.
 « Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
 Voulaît favoriser jusqu'au bout deux mortels,
 Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
 Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;
 D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
 Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
 Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
 Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
 Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
 Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
 Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
 La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille ;
 Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
 N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
 Un bourg était autour, ennemi des autels,
 Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
 Du céleste courroux tous furent les hosties.
 Il ne resta que nous d'un si triste débris :
 Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;
 Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,
 Philémon regardait Baucis par intervalles ;

Elle devenait arbre, et lui tendait les bras :
 Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
 L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
 D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
 Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
 Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
 On va les voir encore, afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
 Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.
 Célébrons seulement cette métamorphose.
 De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
 Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
 Quelque jour on verra chez les races futures,
 Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
 Vendôme, consentez au los que j'en attends ;
 Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :
 Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attendent,
 Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.

Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
 Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
 Toutes les célébrer serait œuvre infinie ;
 L'entreprise demande un plus vaste génie :
 Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?
 Sans parler de celui qui force à vous aimer.
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ;
 Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
 Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
 Que nous font à regret le travail et les ans.
 Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
 Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
 Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
 Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
 Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
 Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
 On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,

Transportent dans Anet (1) tout le sacré vallon :
 Je le crois. Puisseons-nous chanter sous les ombrages
 Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
 Puisseent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
 Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

IV

Tandis qu'il traduit, de Pétrone, *la Matrone d'Ephèse*, emprunte à Ovide *Philémon et Baucis* et *les Filles de Minée*, La Fontaine, toujours féru des vieux maîtres, prend à Théocrite le sujet de *Daphnis et Alcimadure*, ce joli apologue sur l'amour malheureux et fidèle.

DAPHNIS ET ALCIMADURE

IMITATION DE THÉOCRITE

A MADAME DE LA MÉSANGERE (2)

Aimable fille d'une mère
 A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
 Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire
 Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
 Je ne puis qu'en cette préface
 Je ne partage entre elle et vous
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
 Je vous dirai donc... Mais tout dire,
 Ce serait trop ; il faut choisir,
 Ménageant ma voix et ma lyre

(1) Anet, près de Dreux, était alors la résidence du duc de Vendôme.

(2) Fille de Mme de La Sablière. Ce fut cette beauté à laquelle Fontenelle, neuf années après la publication de ce poème, dédia son ouvrage sur *la Pluralité des Mondes*.

Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
 Ces nobles sentimens, ces grâces, cet esprit :
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.

 Gardez d'environner ces roses
 De trop d'épines, si jamais
 L'amour vous dit les mêmes choses:
 Il les dit mieux que je ne fais ;
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
 A ses conseils. Vous l'allez voir.

 Jadis une jeune merveille
 Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir ;
 On l'appelait Alcimadure :
 Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
 Et ne connaissant autres lois
 Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
 Et surpassant les plus cruelles ;
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !
 Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
 L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce,
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
 Las de continuer une poursuite vaine,
 Il ne songea plus qu'à mourir.
 Le désespoir le fit courir
 A la porte de l'inhumaine.
 Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
 On ne daigna lui faire ouvrir
 Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
 L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
 Joignait aux fleurs de sa beauté
 Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
 « J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
 Mais je vous suis trop odieux,
 Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
 Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
 Doit mettre à vos pieds l'héritage

Que votre cœur a négligé.
 Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
 Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
 Et que du reste de mon bien
 Mes compagnons fondent un temple
 Où votre image se contemple,
 Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
 J'aurai près de ce temple un simple monument :
 On gravera sur la bordure :
 « Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi ;
 « Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
 « De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
 Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint ;
 Son ingrate sortit triomphante et parée.
 On voulut, mais en vain l'arrêter un moment
 Pour donner quelques pleurs au sort de son amant ;
 Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
 Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
 Ses compagnes danser autour de sa statue.
 Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids.
 Une voix sortit de la nue,
 Echo redit ces mots dans les airs épanus :
 « Que tout aime à présent ; l'insensible n'est plus. »
 Cependant de Daphnis l'ombre, au Styx descendue,
 Frémit et s'étonna la voyant accourir.
 Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide
 S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr,
 Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

Dans l'épître dédicatoire adressée, en tête des *Ouvrages de prose et de poésie*, au procureur général de Harlay, La Fontaine ne s'en tient pas à ces seuls noms de Pétrone, d'Ovide et de Théocrite ; son attachement aux anciens s'étend encore à Cicéron, à Démosthène et à Platon. « Art et guides, est-il prêt à dire comme il l'a dit déjà tant de fois des vieux maîtres, tout est dans les Champs-Élysées. » C'est dans une dissertation liminaire, écrite à propos de la savante traduction que Maucroix avait faite des *Dialogues*, que nous constatons à nouveau cette fidélité de La Fontaine

à Platon à laquelle Louis Racine a fait allusion. On ne niera point que ce passage où l'on voit Platon réfuter les sophistes ne soit parmi les plus excellents que l'antiquité ait inspirés au maître.

SUR PLATON

Je passe maintenant au sophisme. Si on prétend que les entretiens du lycée se devaient passer comme nos conversations ordinaires, on se trompe fort : nous ne cherchons qu'à nous amuser ; les Athéniens cherchaient aussi à s'instruire. En cela il faut procéder avec quelque ordre. Qu'on en cherche de si nouveaux et de si aisés qu'on voudra, ceux qui prétendront les avoir trouvés n'auront fait autre chose que déguiser ces mêmes manières qu'ils blâment tant. Il n'y en a proprement qu'une, et celle-là est bien plus étrange dans nos écoles qu'elle n'était alors au lycée et parmi l'Académie. Socrate en faisait un bon usage, les sophistes en abusaient : ils attiraient la jeunesse par de vaines subtilités qu'ils lui savaient fort bien vendre. Platon y voulut remédier en se moquant d'eux, ainsi que nous nous moquons de nos précieuses, de nos marquis, de nos entêtés, de nos ridicules de chaque espèce. Transportons-nous en ce siècle-là, ce sera d'excellentes comédies que ce philosophe nous aura données, tantôt aux dépens d'un faux dévot, d'un ignorant plein de vanité, d'un pédant ; voilà proprement les caractères d'Eutyphron, d'Hippias, et des deux sophistes. Il ne faut point croire que Platon ait outré ces deux derniers ; ils portaient le sophisme eux-mêmes au delà de toute croyance, non qu'ils prétendissent faire autre chose que d'embarrasser les auditeurs par de pareilles subtilités ; c'était des impertinens, et non pas des fous ; ils voulaient seulement faire montre de leur art, et se procurer par là des disciples. Tous nos collèges retentissent des mêmes choses. Il ne faut donc pas qu'elles nous blessent, il faut, au contraire, s'en divertir, et considérer Euthydémus et Dionysodore comme le docteur de la comédie, qui de la parole que l'on profère prend occasion de dire une nouvelle sottise. Platon les combat, eux et leurs pareils, de leurs propres armes, sous prétexte d'apprendre d'eux : c'est le père de l'ironie. On a de la volupté à les voir ainsi confondus. Il les embarrasse eux-mêmes de telle sorte, qu'ils ne savent plus où ils en sont, et qu'ils sentent leur ignorance. Parmi tout cela leur persé-

cuteur sait mêler des grâces infinies. Les circonstances du dialogue, les caractères des personnages, les interlocutions et les bienséances, le style élégant et noble, et qui tient en quelque façon de la poésie : toutes ces choses s'y rencontrent en un tel degré d'excellence, que la manière de raisonner n'a plus rien qui choque : on se laisse amuser insensiblement comme par une espèce de charme. Voilà ce qu'il faut considérer là-dessus : laissons-nous entraîner à notre plaisir, et ne cherchons pas matière de critiquer ; c'est une chose trop aisée à faire. Il y a bien plus de gloire à Platon d'avoir trouvé le secret de plaire dans les endroits mêmes qu'on reprendra : mais on ne les reprendra point si on se transporte en son siècle.

La Fontaine, qui avait glissé, dans l'édition qu'il avait faite, en 1681, des *Epistres de Sénèque* traduites par son regretté ami Pintrel, divers passages de Virgile traduits par lui-même, n'a pu résister au plaisir de joindre, à son recueil écrit en collaboration avec Maucroix, cette double traduction, d'une inscription tirée du choix des antiquités de Boissard. « J'ai traduit cet ouvrage en prose et en vers, avertit le poète, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ai eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un et en l'autre : j'ai voulu voir, par ma propre expérience, si en ces rencontres les vers s'éloignent beaucoup de la fidélité des traductions, et si la prose s'éloigne beaucoup des grâces. »

La Fontaine résume ainsi lui-même le sujet de cette inscription édifiante :

« Atimète, affranchi de l'empereur, fut le mari d'Homonée, affranchie aussi, mais qui, par sa beauté et par ses grâces mérita qu'Atimète la préférât à de célèbres partis. Il ne jouit pas longtemps de son bonheur : Homonée mourut qu'elle n'avait pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, et où ces vers sont gravés. »

ÉPITAPHE DE CLAUDE HOMONÉE
ÉPOUSE D'ATIMÈTE

AFFRANCHI DE TIBÈRE CÉSAR AUGUSTE (1)

ATIMÈTE

Si l'on pouvait donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentât le sort,
Quels que soient les momens qui me restent encor,
Mon âme avec plaisir rachèterait la vôtre :
Mais le destin l'ayant autrement arrêté,
Je ne saurais que fuir les cieus et la clarté,
Pour vous suivre aux enfers d'une mort avancée.

HOMONÉE

Quittez, ô cher époux ! cette triste pensée ;
Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans :
Cessez de fatiguer par des cris impuissans
La Parque et le Destin, déités inflexibles ;
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point ;

(1) Traduction en prose de la même épitaphe par La Fontaine :

ATIMÈTE. — S'il suffisait aux Destins qu'on donnât sa vie pour celle d'un autre, et qu'il fût possible de racheter ainsi ce que l'on aime, quel que soit le nombre d'années que les Parques m'ont accordé, je le donnerais avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma chère Homonée ; mais cela ne se pouvant, ce que je puis faire est de fuir le jour et la présence des dieux, pour aller bientôt vous suivre le long du Styx.

HOMONÉE. — O mon cher époux ! cessez de vous affliger ; ne corrompez plus la fleur de vos ans ; ne fatiguez plus ma destinée par des plaintes continuelles : toutes les larmes sont ici vaines : on ne saurait émouvoir la Parque, me voilà morte ; chacun arrive à ce terme-là. Cessez donc, encore une fois : ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur ! Ainsi tous les dieux soient favorables à vos souhaits ! Et veuille la Parque ajouter à votre vie ce qu'elle a ravi à la mienne !

Et toi qui passes tranquillement, arrête ici, je te prie, un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.

Moi, cette Homonée que préféra Atimète à des filles considérables ; moi, à qui Vénus donna la beauté, les grâces et les agrémens ; que Pallas enfin avait instruite dans tous les arts, me voilà ici renfermée dans un monument de peu d'espace. Je n'avais pas encore vingt-ans quand le sort jeta ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour moi que je m'en plains, c'est pour mon mari, de qui la douleur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.

Que la terre te soit légère, ô épouse digne de retourner à la vie, et de recouvrer un jour le bien que tu as perdu !

Je ne suis plus ; tout tend à ce suprême point.
 Ainsi nul accident, par des coups si sensibles,
 Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs !
 Ainsi l'Olympe entier s'accorde à vos désirs !
 Veuille enfin Atropos, au cours de votre vie
 Ajouter l'étendue à la mienne ravie !

Et toi, passant tranquille, apprends quels sont nos maux ;
 Daigne ici t'arrêter un moment à les lire.

Celle qui préférée aux partis les plus hauts,
 Sur le cœur d'Atimète acquit un doux empire,
 Qui tenait de Vénus la beauté de ses traits,
 De Pallas son savoir, des Grâces ses attraits,
 Gît sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
 Vingt soleils n'avaient pas ma carrière éclairée,
 Le sort jeta sur moi ses envieuses mains ;
 C'est Atimète seul qui fait que je m'en plains.
 Ma mort m'afflige moins que sa douleur amère.

*O femme, que la terre à tes os soit légère !
 Femme digne de vivre ; et bientôt puisses-tu
 Recommencer de voir les traits de la lumière,
 Et recouvrer le bien que ton cœur a perdu (1) !*

V

Au nombre des amis les meilleurs de La Fontaine et parmi les plus dignes de comprendre son fin et délicat génie était Pierre-Daniel Huet, évêque de Soissons d'abord et d'Avranches ensuite. Admis à l'Académie française en 1674, Huet fut adjoint à Bossuet comme sous-précepteur du Dauphin. C'était un latiniste distingué, l'un des meilleurs du temps ; l'aménité de ses mœurs et la bonté de son cœur s'accordaient, non moins que son érudition,

(1) Ce sont les vœux du public ou de celui qui a élevé ce monument. (Note de La Fontaine.)

aux goûts du Bonhomme; mais il était encore un point sur lequel s'entendaient deux hommes si bien faits pour partager les mêmes sentiments littéraires : c'était le culte élevé et reconnaissant que tous deux portaient aux Anciens. Lorsque Charles Perrault lut, en 1687, à l'Académie, le poème intitulé le *Siècle de Louis le Grand*, dans lequel il attaquait la réputation des plus grands auteurs de l'antiquité grecque et romaine, il y eut, du côté de Racine, Boileau, Huet et La Fontaine, tous si abondamment nourris des vieux maîtres, une sorte de stupeur; mais, tandis que dans de fameuses ripostes Boileau vitupérait et Racine railait, La Fontaine, avec beaucoup de bon sens, de sagesse et de modération, essayait de répondre; dans ce but il adressait à Huet en lui offrant l'ouvrage de *Quintilien* traduit au seizième siècle par l'Italien Toscanella, une épître, où le « vieux moqueur » sait, dit Taine, atteindre dans l'ironie innocente « à l'accent, aux ravissements de Platon et de Virgile ».

ÉPITRE A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE
DE SOISSONS

EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN DE LA TRADUCTION
D'ORAZIO TOSCANELLA

(1687)

Je vous fais un présent capable de me nuire ;
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire :
Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule ; et je vois des auteurs
Qui, plus savans que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut, sans faiblesse,
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce,

Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous !
 La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous ;
 Notre prince avec art nous conduit aux alarmes ;
 Et sans art nous louerions le succès de ses armes ?
 Dieu n'aimerait-il plus à former des talens ?
 Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellens ?
 Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles,
 Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles ;
 Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
 On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
 Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
 J'en use d'autre sorte ; et, me laissant guider,
 Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
 On me verra toujours pratiquer cet usage.
 Mon imitation n'est point un esclavage :
 Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
 Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
 Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
 Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
 Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
 Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
 Je vois avec douleur ces routes méprisées :
 Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées.
 J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
 On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
 Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace,
 Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
 Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours :
 Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
 Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite ;
 Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite :
 Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
 N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté.
 Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître.
 Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
 Il pensa me gêner (1). A la fin, grâce aux dieux,

(1) Quelques auteurs de ce temps-là affectaient les antithèses, et ces sortes de pensées qu'on appelle *Concetti*. Cela a suivi immédiatement Mall'erbe. (*Note de La Fontaine.*)

Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
 L'auteur avait du bon, du meilleur : et la France
 Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
 Qui ne les eût prisés? J'en demeurai ravi :
 Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
 Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
 Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses (1).
 On me dit là-dessus : « De quoi vous plaignez-vous?
 De quoi? » Voilà mes gens aussitôt en courroux :
 Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
 Vais partout prêchant l'art de la simple nature ;
 Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
 Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
 « Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose?
 L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
 L'autorité non plus, ni tout Quintilien. »
 Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.
 J'avouerais cependant qu'entre ceux qui les tiennent
 J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent :
 Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
 Révérer les héros du livre que voici.
 Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
 Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
 A des ultramontains un auteur sans brillans.
 Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens,
 Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique ;
 Qu'on y mène, un rhéteur habile et bon critique,
 Il fera des savans. Hélas ! qui sait encor
 Si la science à l'homme est un si grand trésor?
 Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse ;
 Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
 J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
 J'en lis qui sont du nord, et qui sont du midi.
 Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
 Quand notre siècle aurait ses savans et ses sages,
 En trouverai-je un seul approchant de Platon?
 La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
 La France a la satire et le double théâtre,
 Des bergères d'Urfé chacun est idolâtre :
 On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet.

(1) Vers de Malherbe. (*Note de La Fontaine.*)

J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet :
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse ;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talens, l'ode, qui baisse un peu,
Veut de la patience ; et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières :
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers.
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

Perrault, qui avait de l'esprit non moins que notre Bonhomme, eut le bon sens de riposter. (1) en exaltant les mérites d'un poète au prix duquel il ne voyait rien de meilleur chez les anciens : « On a beau, dit-il, vanter le sel attique, il est de la même nature que tous les autres sels; il n'en diffère que du plus au moins : mais celui de M. de La Fontaine est d'une espèce toute nouvelle; il y entre une naïveté, une surprise et une plaisanterie d'un caractère qui lui est tout particulier, qui charme, qui émeut et qui frappe tout d'une autre manière. » Il était bien que celui qui avait composé les fables du *Loup et l'Agneau*, du *Chat et la Souris* fût loué ainsi par l'adroit conteur qui, dans de vrais chefs-d'œuvre, avait comme La Fontaine puisé au fonds populaire.

(1) PERRAULT, *Parallèle des anciens et des modernes en ce qui regarde la poésie*. (1692).

CHAPITRE IX

LE THÉÂTRE DE LA FONTAINE

I. *Opéras et comédies.* — II. *Tragédie d' « Achille ».* — III. *Le « Florentin ».*

I

Les Champenois ont toujours aimé qu'un air de musique se mêlât à leurs réjouissances; cet air n'est pas, le plus souvent, beaucoup plus élevé que le chant des grives de leurs vignes, mais il a un rythme aimable, un ton pastoral qui enchantent. C'est à un Champenois, le doux Colin Muset, qu'est due l'invention de la musette, et, pour la vielle et le hautbois, ils apparaissent déjà, du temps du comte Thibault, dans les concerts champêtres, les assauts et tournois de poésie. bercé, tout enfant, par les vieilles complaintes et les chansons à boire des fileuses et des vignerons de son pays, La Fontaine témoigna, jusque dans sa vieillesse, d'un véritable attachement à la musique. Dans une lettre écrite en 1687 à M. de Bonrepaux, il va jusqu'à dire qu'il a un clavecin chez lui. Au milieu du

... déchaînement qu'on a pour l'opéra,

il disserte avec M. de Niert, musicien, l'un des quatre premiers valets de chambre du roi, sur les talents de Lambert, de Milles Hilaire et Certain, épilogue sur Quinault et le fameux Lull. (A M. DE NIERT. *Sur l'Opéra*, épître, 1677.) En faveur de ce dernier il écrit, non seulement les deux

dédicaces d'*Amadis* (1684) et de *Roland* (1685), adressées à Louis XIV, mais il entreprend de composer un opéra. Si Lulli, dont le caractère n'avait point l'élévation du talent, eût été plus accommodant et se fût prêté davantage à l'esprit du Bonhomme, un ouvrage de cette sorte eût été l'un des plus agréables du genre; mais Lulli était fat et autoritaire, La Fontaine était rêveur et léger; il y eut querelle entre eux. L'Italien se vengea en portant sa musique à Quinault pour sa *Proserpine*; La Fontaine, malgré l'intervention de Mme de Thianges, qui avait sollicité la cour en sa faveur, ne put jamais voir utiliser son livret. C'est dans ces circonstances, écrit Walckenaer, que le poète « exhala son humeur dans une singulière et comique satire, intitulée *le Florentin* ». Le Florentin, c'était Lulli :

Vous ne connaissez pas encor le Florentin ;
C'est un paillard, c'est un matin...

Ancien marmiton de Mademoiselle, Lulli, par ses dons véritables, avait su s'élever à une belle situation dans la musique; mais les façons doucereuses et rusées qu'il avait conservées de son origine avaient choqué notre franc et honnête Bonhomme :

... Il me persuada ;
A tort ; à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel...

(LE FLORENTIN, *épître*.)

En réalité, ce qu'avait voulu Lulli, c'étaient des chansons maniérées, de menues cantates, des *brunettes* comme on disait dans l'entourage de Lambert.

La Fontaine avait fait mieux que cela; sa *Daphné* contient de fort beaux vers, des situations fines et adroites et son délicat sentiment païen ne s'est jamais mieux exercé en l'honneur des dieux.

La tentative à laquelle La Fontaine s'essaya un peu plus tard avec *Galatée* n'aboutit pas plus que la première; l'auteur avoue lui-même, en préface aux fragments publiés de

cet ouvrage, que « l'inconstance et l'inquiétude qui lui sont si naturelles, l'ont empêché d'achever les trois actes à quoi il voulait réduire ce sujet ». L'amour du berger Acis pour la nymphe Galatée, la jalousie de Polyphème s'accordent au mieux dans cette œuvre au goût que le maître avait pour la pastorale. Le plaisir que La Fontaine avoue prendre lui-même (*Galatée*, avertissement) « en ce genre de comédie ou de tragédie mêlée de chansons » ne saurait s'exprimer plus joliment qu'en ces strophes charmantes sur lesquelles, il paraît que Lambert composa de la musique et dont Mathieu Marais a pu dire qu'elles furent un moment si populaires qu'on les entendit dans la bouche de tout le monde.

GALATÉE

CHANSON DU BERGER TIMANDRE

Brillantes fleurs, naissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Clymène sur ces bords
Vient chercher les trésors
De la saison nouvelle :
Messagers du matin,
Si vous voyez la belle,
Chantez sur son chemin.

Et vous, charmantes fleurs,
Douce filles des pleurs
De la naissante aurore,
Méritez que la main
De celle que j'adore
Vous moissonne en chemin.

L'étonnant succès de *l'Astrée*, le roman de d'Urfé, n'avait cessé de croître depuis la première moitié du dix-septième

siècle; en 1672 il était encore si vif qu'une dame, Mme des Houlières, étant partie faire un voyage en Dauphiné, se détourna de sa route pour aller jusque dans le Forez, rendre visite aux lieux que les amours d'Astrée et de Céladon avaient rendus célèbres.

Des bergères d'Urfé chacun est idolâtre

écrivait fort bien La Fontaine, en 1687, dans son *Épître à Huet*. Segrais, Pellisson, Huet, Patru, Corneille, jusqu'à Bossuet et Boileau faisaient leurs délices des fictions fleuries dont ce livre était plein; La Fontaine n'échappa pas plus que les autres, et moins que les autres peut-être, à cet engouement de toute une époque et de tout un monde en faveur d'Urfé :

Étant petit garçon, je lisais son roman
Et je le lis encor ayant la barbe grise ;

(*Ballades*, VII.)

De concert avec Colasse, élève de Lulli et maître de musique de la chapelle du roi, La Fontaine tira, de l'*Astrée*, une tragédie lyrique dont la scène est, comme il convient, dans le Forez, sur ces bords du Lignon peuplés de bergers et de nymphes. C'est une œuvre non moins tendre et gracieuse que *Daphné* et *Galatée*, mais sans doute plus fade (1).

II

Parlant des autres ouvrages du théâtre de La Fontaine, M. Paul Mesnard a écrit : « L'histoire des comédies attribuées, pour une part assez mal définie à La Fontaine n'est pas aussi certaine que celle de ses opéras. » A part l'*Eunuque* et le ballet des *Rieurs du Beau-Richard*, il n'y a guère que *Clymène*, un acte (1671) et les deux actes retrouvés de la

(1) *Astrée* fut représentée en 1691.

tragédie incomplète d'*Achille* qui soient sans aucun doute de la main seule du poète. Il y a de gracieux détails dans *Clymène* et ce n'est pas sans raison que l'un des biographes du poète a pu dire, en analysant ce subtil et galant dialogue : « Il faudra deux siècles pour retrouver ce ton dans la dédicace de *la Coupe et les lèvres*, et dans *La lettre à Margot* » (1).

Les fragments d'*Achille*, loin d'être aussi inférieurs qu'on l'a prétendu, sont peut-être parmi les meilleurs du théâtre de La Fontaine. La scène III, au cours de laquelle Achille, plein de ressentiment contre les Grecs, cède à Patrocle l'honneur de combattre les Troyens, et la scène IV entre Lydie et Patrocle offrent de beaux accents d'héroïsme et d'amour.

(1) G. LAFENESTRE, *La Fontaine*.



ACHILLE

TRAGÉDIE

ACTE II

SCÈNE II. — PATROCLE, ACHILLE, PHÉNIX, ARBATE

PATROCLE

Les Troyens

Ont laissé de leurs murs la garde aux citoyens ;
Leurs guerriers vont sortir pour finir la querelle.

PHÉNIX

Adieu, mon fils ; je vais où le danger m'appelle.
Plût aux dieux que ce fût seulement par devoir !
Vous venez d'y mêler encor le désespoir (1).

ACHILLE

Ah ! mon père...

PHÉNIX

Est-ce à moi qu'un nom si doux s'adresse ?

On m'attend : nous allons combattre pour la Grèce ;
C'est à vous de nous suivre, ou de m'abandonner.
Vous n'avez qu'un moment pour vous déterminer.

(Il sort.)

(1) Achille, retiré sous sa tente, vient de refuser à son précepteur Phœnix d'aller combattre les Troyens.

SCÈNE III. — ACHILLE, PATROCLE, ARBATE

ACHILLE

Dis-moi, me plains-je à tort? L'enlèvement d'Hélène
Occupe jusqu'aux dieux ; après dix ans de peine,
Celui de Briséis est encore à venger.
Maintiendrai-je un parti qui me laisse outrager?
Non. Phœnix toutefois m'a touché, je l'avoue ;
Mais que faire? Un démon de nos pensers se joue.
Contre les Phrygiens j'employais mes efforts ;
Les dieux ont dans mon cœur jeté d'autres transports :
Car, après tout, j'exerce un courroux légitime.
La plupart de nos chefs ont beau m'en faire un crime ;
L'affront dont leur parti veut être satisfait
Importe beaucoup moins que le tort qu'on m'a fait.
Qu'ils achèvent sans moi l'entreprise de Troie :
Tant qu'ils soient sur le point de devenir sa proie,
Qu'Agamemnon l'avoue, et qu'Ilion ait mis
Dans le dernier malheur mes derniers ennemis,
En présence des dieux je le proteste encore,
Mon bras refusera le secours qu'on implore.
Allons dans nos États attendre ce moment ;
Nous serons aujourd'hui spectateurs seulement.

PATROCLE

Vous le pouvez, ces champs sont pleins de vos trophées :
Il n'est point d'actions qui n'en soient étouffées.
Pour moi, me siérait-il de n'être que témoin
D'un combat dont je sais que ma gloire a besoin?
Je n'ai point assez fait ; mon cœur doit se le dire.
Ce n'est pas que Patrocle aux premiers rangs aspire ;
Toutefois... Mais que sert enfin de souhaiter?
Pour survivre à soi-même, il faut exécuter.
Des ombres du commun le favori d'Achille,
Confondu chez les morts, suivrait la tourbe vile !
Permettez-lui, seigneur, de se rendre aujourd'hui
Digne de l'amitié que vous avez pour lui.

ACHILLE

Va, ton projet est beau : non que ta renommée
Parmi les nations ne soit déjà semée ;
Tu peux dès à présent ne mourir qu'à demi :

Je me fais un honneur de t'avoir pour ami.
 Suis pourtant ton dessein : je te loue, et moi-même
 Je me dois applaudir du choix de ce que j'aime.
 Patrocle et Briséis consolent mes chagrins :
 Veuillent les dieux unir quelque jour nos destins !
 Cependant, songe à toi dans cette âpre carrière :
 Je ne suis pas le seul qui t'en fais la prière ;
 Tes jours touchent encor d'autres cœurs que le mien
 Reviens victorieux du combat ; mais revien.

PATROCLE

Le sort en est le maître, il faut le laisser faire.
 Qu'on soit dans les combats prudent ou téméraire,
 On tombe également ; et souvent le danger
 S'acharne sur celui qui veut se ménager.
 Mais le danger n'est pas ce qu'il faut qu'on regarde :
 La dépouille d'Hector vaut bien qu'on se hasarde.

ACHILLE

Ami, pourquoi ce choix ? Qui t'oblige aujourd'hui,
 Parmi tant de guerriers, de n'en vouloir qu'à lui ?

PATROCLE

Quoi ! son bras tous les jours aux Grecs se fera craindre,
 Tous les jours nous aurons de nouveaux morts à plaindre,
 Vous absent, sur lui seul chacun aura les yeux,
 Et je le pourrais voir sans en être envieux !
 Lui seul de ces remparts empêchera la prise !

ACHILLE

Ami, te dis-je encor, laisse cette entreprise.
 Ce n'est pas que je mette en doute ta vertu ;
 Mais connais-tu cet homme ? enfin, le connais-tu ?

PATROCLE

Oui, seigneur, je me jette en un péril extrême ;
 Mais je prétends aussi me connaître moi-même.
 On m'a vu quelquefois affronter des guerriers :
 Aujourd'hui que j'aspire à de nouveaux lauriers,
 Chercherai-je Pâris ?

ACHILLE

Qui te l'a dit ? Tu passes
 De la terreur des Grecs aux âmes les plus basses.

PATROCLE

Donnez-moi votre armure, Hector me cherchera.

ACHILLE

J'en doute ; mais sur toi chacun s'attachera.

PATROCLE

Elle redoublera ma force et mon courage.

ACHILLE

Si tu crois en pouvoir tirer quelque avantage,

(A Arbate.)

Je te l'accorde... Arbate, il faut la lui donner.

*(Arbate sort.)**(A Patrocle.)*

Prends garde, encore un coup, de trop t'abandonner.

Pousse les Phrygiens, redouble leurs alarmes ;

Ne te va point aussi jeter seul dans leurs armes.

Reviens, pour ton ami, ménager de tes jours :

Si tu ne l'es pour moi, sois-le pour tes amours,

Sois-le enfin ; c'est à moi d'en répondre à Lydie ;

Notre commun bonheur va rouler sur ta vie.

PATROCLE

Mes jours sont-ils si chers, seigneur ; et savez-vous

Si l'on vous avouera d'un sentiment si doux ?

Je me flatte pourtant. Protégez ce que j'aime.

Nous avons à Lydie ôté le diadème ;

J'aidai les conquérants à lui ravir ses biens :

Mort ou vif je la veux récompenser des miens.

Tout est en votre main : tenez-lui lieu de frère.

ACHILLE

Tu t'en acquitteras toi-même.

PATROCLE

Je l'espère.

Quel que soit le démon dont ce mur s'appuiera,

Vous me regarderez, et cela suffira.

Je reviendrai tantôt mettre aux pieds de Lydie

Le succès glorieux d'une action hardie ;

Sinon, votre devoir est de la consoler.

ACHILLE

Patrocle, embrasse-moi ! je ne te puis parler...

La voici. Ton dessein, sans doute, est connu d'elle ;

Arbate l'aura dit.

SCÈNE IV. — LYDIE, ACHILLE, PATROCLE

LYDIE

Ami, quelle nouvelle ?

Que vient-on de m'apprendre? Eh quoi! sans mon congé
 Vous vous êtes, Patrocle, au combat engagé?

ACHILLE

Je le laisse avec vous : faites agir, madame,
 Tout ce que vous avez de pouvoir sur son âme.

LYDIE

En ai-je assez? hélas!

ACHILLE

Essayez : j'ai tout dit.

Voyez si vous aurez sur lui plus de crédit :
 Qui résiste à l'ami, se rend à la maîtresse.

(*Il sort.*)

SCÈNE V. — PATROCLE, LYDIE

LYDIE

Voilà donc votre amour! C'est là cette tendresse
 Que vous me promettiez, après qu'on m'eût ôté
 Biens et sceptre, enfin tout, jusqu'à la liberté?
 Quand Achille s'en vint désoler notre terre,
 Si quelqu'un signala son nom dans cette guerre,
 Ce fut vous. L'oserai-je à ma honte avouer?
 Je cherchai dans mes maux matière à vous louer.
 Aux dépens de mon cœur vous vous fîtes connaître :
 Ce me fut un plaisir de vous avoir pour maître.
 Je ne regrettai point ce que j'avais perdu ;
 Je l'aurais refusé, si l'on me l'eût rendu.
 Et vous, cruel! et vous, pour toute récompense,
 Vous mettez avec moi votre gloire en balance!
 Vous ne l'y mettez point, j'ai pour vous moins d'appas :
 Cependant on a vu que je n'en manque pas.
 Avant que d'être ici comme esclave emmenée,
 Les monarques voisins briguaient mon hyménée ;
 Tous me vinrent offrir leur aide en mes malheurs :
 Je les vis tous périr, sans leur donner de pleurs ;
 Je fis des vœux pour vous, ingrat! contre moi-même.

PATROCLE

Que ces rois sont heureux! mourir pour ce qu'on aime!
 Mériter doublement de vivre en l'avenir...

LYDIE

Je vous demande moins, et ne puis l'obtenir.

Ne me préférez plus un fantôme de gloire.
Après m'avoir conquise, est-il quelque victoire
Qu'un cœur ambitieux ne doive dédaigner?
Ne vous suffit-il pas d'avoir su me gagner?
Considérez l'état où je serais réduite,
Si ce combat avait une funeste suite.

PATROCLE

Achille vous serait toujours un protecteur.

LYDIE

Achille est de mes maux le principal auteur ;
Et vous, par ce discours, vous offensez Lydie :
Qu'ai-je besoin, sans vous, de conserver ma vie?
Si le destin me veut à ce point affliger,
Les enfers me sauront contre tous protéger.

PATROCLE

Madame, au nom des dieux, cessez de me confondre !
Voici ce que je puis en deux mots vous répondre :
Plût aux dieux qu'il fallût donner mon sang pour vous !
Le trépas n'aurait rien qui ne me semblât doux.
Mille fois en un jour demandez-moi ma vie,
Vous serez avec joie aussitôt obéie :
Je ne préfère point ma gloire à vos attraits ;
Du déshonneur, sans plus, j'appréhende les traits :
Vous y devez pour moi vous-même être sensible.
On s'en va renverser ce mur inaccessible :
Verrai-je, pour un jour, tous mes jours diffamés?
Vous me haïriez lors autant que vous m'aimez :
Quand vous le souffririez, je me dois satisfaire.

LYDIE

Va, de tels sentimens ne me sauraient déplaire.
J'ai voulu t'émouvoir ; mais si je l'avais fait
Je m'en applaudirais, peut-être, avec regret.
Rien ne presse ; jouis encor de ma présence.
Tes projets sont remplis de trop d'impatience :
Te te laisse à l'honneur sacrifier ce jour ;
Mais tu me dois aussi quelques momens d'amour...

(Voyant entrer Arbate.)

Le ciel nous les envie ; Arbate te vient dire
Que tout est prêt, que tout à ta gloire conspire...
Peut-être à mon malheur !

PATROCLE

Madame, espérons mieux.

LYDIE

Avant que de courir à ces funestes lieux,
 Approche et tends la main. Celle-ci t'est donnée
 Pour gage des douceurs d'un fidèle hyménée.
 Te voici mien, Patrocle, et tu n'es plus à toi.
 Sois avare d'un sang que je prétends à moi... (1).

III

Pour ce qui est de *Ragotin* (1684), comédie empruntée pour l'idée au *Roman comique* de Scarron mais qui n'approche pas le modèle, le *Florentin* (1685), *la Coupe enchantée* (1688) et *Je vous prends sans vert* (1693), ce sont de plaisants badinages; ces comédies ne sont pas indignes, en beaucoup de points, de l'auteur des *Contes* et des *Fables*; mais le collaborateur obligé de La Fontaine, le comédien Champmeslé, a mis la main à tout cela, et mal. Une œuvrette comme *Je vous prends sans vert*, « probablement écrite par Champmeslé sans aucun secours de La Fontaine » suffit à témoigner à quel point le comédien eût été incapable de composer, avec l'élégance et l'esprit qu'il fallait, les piquantes et dernières scènes du *Florentin*.

Le *Florentin* n'est pas, cette fois, Lulli. C'est un nommé Harpagème qui a formé le projet d'épouser sa pupille Hortense; mais Hortense aime Timante; c'est pour éprouver les véritables sentiments de la jeune fille à la fois que pour lui offrir le mariage, que le barbon, grimpé en docteur, s'introduit chez la belle; mais Hortense a percé la ruse d'Harpagème; sans en laisser rien paraître, elle l'accueille, l'écoute, le raille, puis — aidée de Timante — le berne et le bafoue; le dernier épisode surtout, celui de la cage, passe de beaucoup les tours que Beaumarchais imaginera de faire jouer — dans *le Barbier* — par Rosine à Bartholo.

(1) On ne sait rien du plan des autres actes.



LE FLORENTIN

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPESLÉ

SCÈNE VIII. — HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE

HARPAGÈME, *en docteur*

(*A part.*)

(*A Marinette.*)

Feignons, pour l'abuser... En ces lieux envoyé
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé...

MARINETTE, *le contrefaisant*

Ce n'est pas moi.

HARPAGÈME

Qui donc de vous est ma parente,

Hortense?

MARINETTE

Je ne suis, monsieur, que la suivante...

HARPAGÈME, *à Hortense*

Est-ce vous?

HORTENSE

Oui, monsieur.

HARPAGÈME

(*A Marinette.*) (*A Hortense.*)

Des sièges... Semez-vous.

(*A Marinette.*)

Regardez-moi... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.

(*Marinette sort.*)

SCÈNE IX. — HARPAGÈME, HORTENSE

HARPAGÈME

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagème,
 Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
 Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
 Votre père, en mourant, vous en dicta les lois ;
 Mais vous, d'une amour folle étant préoccupée,
 Vous rendez du défunt la volonté trompée ;
 Et le pauvre Harpagème, au lieu d'affection,
 N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne :
 Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute ; c'est la sienne.

HARPAGÈME

Comment ?

HORTENSE

Nous demeurions à huit milles d'ici.
 Je n'avais jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
 Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre, et farouche,
 Je me comptais toujours compagne de sa couche :
 Sans amour, il est vrai ; toutefois sans ennui,
 Présument que tout homme était fait comme lui ;
 Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
 A me désabuser il travailla lui-même ;
 Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
 Qu'il était des mortels le plus disgracié.

HARPAGÈME

Quoi ! lui-même ? Comment ?

HORTENSE

Vous le savez, mon père
 De son pouvoir sur moi le fit depositaire,
 Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
 Harpagème, héritier et maître d'un grand bien,
 D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
 Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
 M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
 Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
 Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
 Faisant réflexion sur eux, sur Harpagème,

Que vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison :
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste ;
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÈME, *à part*
Je déteste...

HORTENSE

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAGÈME

Non pas, non pas.

HORTENSE

Je vais me contraindre.

HARPAGÈME

Au contraire.

De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.-
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE

Oh! vraiment j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagème aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÈME

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE

Non :

Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée ;
Mais Harpagème, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÈME

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

MORTENSE

Sans doute ;

Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étais à ma fenêtre à prendre souvent l'air ;

D'un logis près, un homme en faisait tout de même :
Je ne le voyais pas d'abord ; mais...

HARPAGÈME

Harpagème

Vous le fit découvrir, n'est-ce pas ?

HORTENSE

Justement.

Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que sans doute cet homme était là pour me plaire,
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne plus me montrer lorsque je l'y verrais.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorais,
A me montrer encor je me plus davantage ;
Et je vis qu'Harpagème avait dit vrai.

HARPAGÈME, *à part*

J'enrage !

HORTENSE

Cet homme enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimait tout de bon.
Il est jeune, bien fait ; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs ensemble ;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant...

HARPAGÈME

Passez, passez sur ses perfections ;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertu, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpagème en imperfection.

HARPAGÈME

(A part.)

(A Hortense.)

Que nature pût ! Mais poursuivons... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre ?

HORTENSE

Non ; je ne le vis plus : mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, fermer ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÈME

Ah ! le bourru ! Mais...

HORTENSE

Mais, pour punir sa rudesse,

Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÈME

Comment ?

HORTENSE

Prenant le frais tous deux devant chez nous,

Deux petits libertins, qui mangeaient des cerises,

Vinrent contre Harpagème, à diverses reprises,

Riant, chantant, faisant semblant de badiner.

Ils jetaient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air :

Un noyau vint frapper Harpagème au visage.

Il leur dit de n'y plus retourner davantage.

Eux, sans daigner l'ouïr, et jetant à l'envi,

Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.

Harpagème à chacun redoubla ses menaces.

Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,

Malicieusement ces petits obstinés

Ne visaient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.

Transporté de colère et perdant patience,

Harpagème après eux courut à toute outrance,

Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,

De cet heureux succès aussitôt averti,

Il me donna sa lettre, et rentra dans sa cage.

Harpagème revint, essoufflé, tout en nage,

Sans avoir joint ces deux espiègles : enroué,

Fatigué, détestant de s'être vu joué,

Il en pensa crever de rage et de tristesse.

Comme je ne veux rien vous cacher, je confesse

Que je livrai mon âme à de secrets plaisirs

De voir que mon jaloux fut, malgré ses désirs,

La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAGÈME, *à part*

Ah ! je crève...

(A Hortense.)

De répondre au billet vous n'eûtes point de trêve ?

HORTENSE

D'accord ; mais il fallait trouver l'invention

De le pouvoir donner.

HARPAGÈME
 Vous la trouvâtes?
 HORTENSE

Bon !

Harpagème y pourvut. Pressé par sa faiblesse,
 Il voulut consulter une devineresse
 Pour voir s'il serait seul maître de mes appas.
 Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
 A peine sortions-nous, que j'aperçois Timante.
 Harpagème, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
 Nous observe de près, me tenant une main ;
 Dans l'autre était ma lettre. Inquiète en chemin
 Comment de la donner je pourrais faire en sorte.
 Un homme qui fendait du bois devant sa porte
 A faire un joli tour me fit soudain penser.
 Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser :
 Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
 J'entraîne avecque moi rudement Harpagème.
 Timante, à cette chute, accourt à mon secours :
 Moi, qui mettais mon soin à l'observer toujours,
 Comme il m'offrait sa main pour soutenir la mienne,
 Je coulai promptement mon billet dans la sienne ;
 Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
 Qui dans ce temps cherchait ses gants et son manteau.
 M'injuriant, pestant contre la destinée :
 Mais, comme heureusement ma lettre était donnée,
 Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
 Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui,
 Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
 De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÈME, *à part*

(*A Hortense.*)

Ouf !... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour ?

HORTENSE

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
 Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
 Il fit secrètement avertir Harpagème,
 Par un homme aposté, qu'il voulait m'enlever ;
 Qu'un soir à ma fenêtre il devait me trouver,
 Et que nous ménagions le moment favorable
 Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
 Cet avis fit l'effet que nous avions pensé :

Par cette fausse alarme Harpagème offensé,
 Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
 Étant accompagné de spadassins à gage,
 Fit quinze nuits le guet sous mon appartement ;
 Et je vis quinze nuits de suite mon amant
 Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre.
 Par des transports charmans que nos cœurs laissaient naître.
 Sans crainte du jaloux exprimant nos amours,
 Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours ;
 Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
 Qu'au moment que du jour on voyait les prémices.
 Je me mettais au lit, où feignant de dormir,
 J'entendais mon bourru tousser, cracher, frémir ;
 Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise ;
 Tantôt soufflant ses doigts, transi du vent de bise ;
 Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.
 C'était je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÈME, *à part*

Quelle pilule !

HORTENSE

Hélas ! ce temps ne dura guère,
 Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère :
 De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
 Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
 De son autorité pressa notre hyménée.
 A refuser son choix me voyant obstinée,
 Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
 Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
 Avec ces sentimens, et cette haine extrême,
 Jugez-vous que je doive épouser Harpagème ?

HARPAGÈME

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
 Il est vrai ; beau, bien fait ; d'accord, mais il n'a rien.
 Harpagème est jaloux ; j'y consens : il est chiche
 De ces tons doucereux ; oui : mais il est très-riche.
 Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
 Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
 Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amertume,
 Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
 Vaincre une passion funeste à son devoir
 C'est une bagatelle ; on n'a qu'à le vouloir.
 Par exemple, étouffez cette flamme imprudente ;

N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante ;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi ?

HORTENSE

Non.

HARPAGÈME

Comment ! non ? Et pourquoi ?

HORTENSE

Je connais ma faiblesse :

Je ne pourrai jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÈME

Harpagème fait donc des efforts superflus ?

HORTENSE

Il sera mon époux ; et que veut-il de plus ?

HARPAGÈME

Mais vous devez au moins lui montrer quelque estime.

HORTENSE

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime ?

HARPAGÈME

Il vous déplaît donc ?

HORTENSE

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÈME

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine :

Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÈME, *se décourant*

Ah ! coquine !

Je n'y puis plus tenir. Connaissez votre erreur ;

Et craignez les effets de ma juste fureur.

HORTENSE

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur ? quelle métamorphose !

Pourquoi ? Si vous étiez en doute de la chose,

Vous êtes redevable à ma sincérité

De ne vous avoir pas fardé la vérité.

Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,

Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÈME

Votre malice en vain s'applique à l'éviter :

Je serai votre époux pour vous persécuter,

Pour vous rendre odieux et Timante et la vie :

A vous faire enrager je mettrai mon génie...
Marinette !

SCÈNE X. — HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE

MARINETTE

Monsieur !

HARPAGÈME

Eh bien ! le serrurier

Travaille-t-il ?

MARINETTE, *paraissant, effrayée*

Ah ! ah !...

HARPAGÈME

Cesse de t'effrayer.

Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire ;

J'ai découvert par là ce qu'on ne pourra croire.

Malgré ma défiance exacte, en tapinois,

L'aurais-tu cru, ma fille ? Ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE

Ah ! les méchantes gens !

HARPAGÈME

Mais j'en tiens la vengeance.

Timante doit venir pour enlever Hortense.

(*A Hortensè.*)

Le piège ici l'attend... Oui, traîtresse, à vos yeux

Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.

Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI. — HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE,

LE SERRURIER, *et ses garçons qui apportent une cage de fer à ressort.*

HARPAGÈME, *au serrurier*

Est-ce fait ?

LE SERRURIER

Oui, monsieur ; et pour en voir l'usage

Je vais, tout de ce pas, à vos yeux, l'essayer.

HARPAGÈME

Non, non ; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier :

J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER

Eh ! que m'importe !

Sortez donc par ici : passez par cette porte :

Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.

(Harpagème se met dans le piège.)

Eh bien ! n'êtes-vous pas pris comme un sot ?

HARPAGÈME

Fort bien.

On ne peut l'être mieux. La peste ! quelle étreinte !

Otez-moi promptement ; la posture est contrainte.

LE SERRURIER

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÈME

Pourquoi ?

LE SERRURIER

Je n'en suis plus le maître.

(Il sort avec ses garçons.)

HARPAGÈME

Et qui l'est donc ?

SCÈNE XII. — HARPAGÈME, HORTENSE, TIMANTE
MARINETTE

TIMANTE

C'est moi.

HARPAGÈME

Comment ! on me trahit !

TIMANTE

Non, on te fait justice

Par cette invention tu forgeais mon supplice ;

Et j'en ai fait le tien pour tirer d'embarras

La belle Hortense.

HARPAGÈME

Hortense ! Ah ! ne le croyez pas :

Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,

Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE

Je l'étais sans ressource en vous donnant la main :

Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÈME

Ah ! Marinette, à moi ! délivre-moi, dépêche !

MARINETTE .

Je n'oserais, monsieur ; Timante m'en empêche.

TIMANTE, à Hortense

Vos parens et les miens vont combler notre espoir :

(A Harpagème.)

Allons, Hortense... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÈME

Arrête...

HORTENSE

Adieu, monsieur ; votre servante.

HARPAGÈME

Hortense !

Songez !...

MARINETTE

Adieu ; prenez un peu de patience.

SCÈNE XIII. — HARPAGÈME, *seul, dans le p.ège.*

Arrête ! arrête ! arrête ! Holà ! quelqu'un, holà !

A moi, tôt !

SCÈNE XIV. — HARPAGÈME, AGATHE

AGATHE

Eh ! bon Dieu ! qui vous a huché là,

Mon fils ?

HARPAGÈME

Moi-même.

AGATHE

Vous.

HARPAGÈME

Ah ! ma mère, on m'outrage.

Dans mes propres panneaux j'ai donné : j'en enrage !

Soulagez-moi ; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE

Eh bien ! mon fils, eh bien ! je vous l'avais bien dit :

De vos malins vouloirs voilà la digne issue ;

Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÈME

Cette moralité sied bien à ma douleur !...
 Au meurtre, mes voisins ! au secours ! au voleur !

SCÈNE XV. — HARPAGÈME, AGATHE, UN EXEMPT,
 DES ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS

L'EXEMPT

Quel bruit ai-je entendu ?

HARPAGÈME

Monsieur l'exempt, de grâce,
 Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, *à ses gens et aux serruriers*

Enfans, prenez ce soin.

(On déliore Harpagème.)

AGATHE

C'en est fait.

HARPAGÈME

Grand merci !

Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
 Le sénat, qui connaît votre rigueur extrême,
 Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
 Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÈME

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT

La résistance est vaine :

Allons.

HARPAGÈME

Je n'irai pas.

L'EXEMPT

Eh bien donc, qu'on l'y traîne.

CHAPITRE X

LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA FONTAINE

I. La Société du Temple. — II. Maladie du poète; sa conversion; ses poésies religieuses. — III. Le XII^e livre des « Fables ». — IV. Mort de La Fontaine.

I

Parmi les protecteurs les plus illustres de La Fontaine, il faut citer, à côté de M. et de Mme de Bouillon, le duc Louis-Joseph de Vendôme et son frère Philippe, celui qui devint grand prieur de France. La mère de MM. de Vendôme, tout comme Mme de Bouillon, était une Mazarin; elle s'appelait Laure; elle était douce, fidèle et enjouée; « ce fut celle que le duc de Mercœur, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle, alla, en pleine Fronde, épouser à Bruhl, où le cardinal proscrit s'était réfugié (1) ».

Une ascendance aussi mêlée et, du côté des femmes, si exceptionnelle ne fut pas sans influencer sur les dispositions de MM. de Vendôme. L'on rencontra rarement natures composées, plus que les leurs, de défauts et de qualités. Les talents militaires du futur vainqueur de Villaviciosa non moins que ceux de son frère, le grand prieur, n'étaient point les seuls qui les fissent placer au-dessus du vulgaire; la culture des arts et des lettres semblait les prédisposer encore à quelque chose de plus; mais le cynisme de l'esprit,

(1) P. DE SAINT-VICTOR, *Anciens et modernes : les Nièces de Mazarin.*

la dissolution des mœurs, en altérant des dons si élevés, empêchèrent toujours que le caractère fût, chez MM. de Vendôme, l'égal de l'intelligence.

Une société tout épicurienne, à laquelle le vieux La Fontaine et le jeune Jean-Baptiste Rousseau appartinrent tour à tour, avait accoutumé de se réunir au Temple, chez le grand prieur. C'était là, durant que le duc se battait sur le Rhin, qu'avaient lieu ces bruyants soupers où, suivant le marquis de la Fare, l'on pouvait voir

... le vermeil Chaulieu,
Au défaut d'Homère et d'Orphée
Chanter à la table du dieu...

Jamais on ne connut abbé plus singulier que ce Chaulieu, prieur de Saint-Georges et seigneur de Fontenay, poète plaisant et badin, esprit anacréontique mais dont les vers, comme Rabelais l'a écrit d'Ennius, sentaient plus le vin que l'huile. Homme de confiance de MM. de Vendôme l'abbé administrait, mais sans beaucoup d'ordre, les biens déjà fort entamés des deux frères; c'est lui qui payait les libéralités que le duc et le prieur accordaient à leurs commensaux.

Dans l'une des *épîtres* qu'il écrivit, en 1691, nous voyons que La Fontaine faisait part au lieutenant général (M. de Vendôme) de la pénurie d'argent à laquelle il était réduit. « Chacun sait que vous méprisez l'or, dit-il à son héros; j'en fais grand cas. » Aussi, ne manque-t-il point d'ajouter :

Si je savais quelque bonne oraison
Pour en avoir, tant que la paix se fasse,
Je la dirais de la meilleure grâce...

Il se console en songeant que, « si vers Noël l'abbé lui tient parole », il sera roi; c'est-à-dire que si Chaulieu lui paie sa pension, il sera riche. Entre temps, et dans une autre *Épître à S. A. S. M^{sr} le duc de Vendôme* (1689), il décrit l'un des fameux soupers de ce Temple où, de l'aveu de ce même

abbé de Chaulieu, « toutes vertus habitent, à la chasteté près ».

Pour nouvelles de par deçà,
 Nous faisons au Temple merveilles.
 L'autre jour on but vingt bouteilles ;
 Rénier en fut l'architriclin.
 La nuit étant sur son déclin,
 Lorsque j'eus vidé mainte coupe,
 Langeamet, aussi de la troupe,
 Me ramena dans mon manoir.
 Je lui donnai, non le bonsoir,
 Mais le bonjour : la blonde Aurore,
 En quittant le rivage maure,
 Nous avait à table trouvés,
 Nos verres nets et bien lavés,
 Mais nos yeux étant un peu troubles,
 Sans pourtant voir les objets doubles.
 Jusqu'au point du jour on chanta,
 On but, on rit, on disputa,
 On raisonna sur les nouvelles ;
 Chacun en dit, et des plus belles.
 Le grand prieur eut plus d'esprit
 Qu'aucun de nous sans contredit.
 J'admيرai son sens ; il fit rage ;
 Mais, malgré tout son beau langage
 Qu'on était ravi d'écouter,
 Nul ne s'abstint de contester.
 Je dois tout respect aux Vendômes ;
 Mais j'irais en d'autres royaumes,
 S'il leur fallait en ce moment
 Céder un ciron seulement.

Parmi ces jours faciles et ces festins joyeux, un peu trop obscurcis des fumées des propos et du vin, il est des trêves poétiques plus chastes et plus délicates; c'est quand, comme dit La Fontaine, MM. de Vendôme

Transportent dans Anet tout le sacré vallon.

Alors les yeux du poète, comme dessillés dans la lumière, n'aperçoivent plus la face rubiconde de Chaulieu, l'expres-

sion railleuse de La Fare; mais aux bords frais et charmants de l'Eure, dans ce domaine qui fut à Diane de Poitiers, le Bonhomme, échappé des banquets du Temple, distingue, à travers les chênes et les tilleuls, les visages des dieux; la nature, une fois de plus, l'inspire; et c'est là qu'en lisant Ovide, il rêve de Baucis et de Philémon, compose son poème et l'offre, en reconnaissance, à M. de Vendôme.

Encore que Mlle de Lenclos ait pu écrire, de La Fontaine dans ce temps-là, à M. de Saint-Evremond, que sa « tête était bien affaiblie, » il n'apparaît pas beaucoup que l'âge eût diminué, autant que l'entend la coquette, la verdure d'un homme aussi vigoureux que le Champenois. La Fontaine n'avait-il pas dit, jadis, en nommant ces Pidoux dont il était descendant et qui vivaient vieux : « Je serais merveilleusement curieux que la chose fût véritable. » Il s'en fallait de peu que la chose ne le fût en effet; et c'était devenu une façon de plaisant roquentin que le Bonhomme! A soixante-sept ans nous le voyons, invité à Bois-le-Vicomte, chez Mme d'Hervart, s'éprendre de Mlle de Beau lieu qui en a quinze; son ami, le bon abbé Verger l'en plaisante, et lui, le *fablier*, il est le premier à dire : « A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles? » (*Lettre à M. l'abbé Verger.*) Vers le même temps (1688) il se lie à une dame Ulrich, fille de l'un des vingt-quatre violons du roi, sorte d'intrigante qui ne manqua pas de le subjuguer, de commander un moment dans sa vie et de laquelle il alla jusqu'à recevoir, sans beaucoup de dignité, « des perdrix, du vin de Champagne et des poulardes ». (*Lettre à Mme Ulrich, 1688.*)

II

En 1691, La Fontaine, toujours ingambe, ne semblait pas, malgré ses soixante-dix ans, prêt à renoncer aux dissipations du monde; ainsi en faisait-il part à M. de Vendôme :

Tant que votre altesse, seigneur,
Et celle encor du grand prier,

Aurez une santé parfaite,
 Je renonce à toute retraite.
 Mais, dès qu'il vous arrivera
 Le moindre mal, on me verra
 Vite à Saint-Germain de la Truite (1)
 Frère servant d'un autre ermite,
 Qui sera l'abbé de Chaulieu.

Une grave maladie, qui survint vers la fin de l'an 1692, vint sensiblement modifier ces dispositions épicuriennes; « notre poète, par l'affaiblissement de ses forces, sentit enfin que la main du temps s'appesantissait sur lui ». (WALCKENAER.) S'il est vrai — comme le pensait le facile Saint-Evremond — que la dévotion « est le dernier de nos amours », nul, plus que cet homme qui s'était toujours attaché d'une affection si vive aux êtres et à la nature, ne revint plus délibérément ni avec plus d'ardeur vers sa foi d'enfance.

Ce ne fut pas seulement Mme de La Sablière, mais encore un jeune vicaire de l'église Saint-Roch, nommé l'abbé Pouget, qui l'amènèrent à prendre, dans cette extrémité, une résolution qui ne tarda pas à faire de lui le plus pieux et le plus repentant des fidèles. La mort de Paul Pellisson, survenue d'une façon tout inattendue, le 7 février 1693, celle plus déchirante encore de Mme de La Sablière elle-même (8 janvier 1693) étaient autant d'avertissements qui ne firent que pousser La Fontaine à la conversion. L'abbé Pouget, dans ces circonstances, essaya d'obtenir du poète qu'il fît une sorte de rétractation publique de ses *Contes*. Le Bonhomme s'y opposa d'abord avec une certaine fermeté. « Il ne pouvait pas s'imaginer, dit le Père Pouget lui-même, que le livre de ses *Contes* fût un ouvrage si pernicieux, quoiqu'il ne le regardât pas comme un ouvrage irrépréhensible, et qu'il ne le justifiât pas (2). »

(1) Prieuré de l'abbé de Chaulieu.

(2) Lettre du R. P. Pouget, prêtre de l'Oratoire, à M. l'abbé d'Olivet de l'Académie française.

L'état de sa maladie ayant empiré, La Fontaine se résolut pourtant, malgré la répugnance qu'il en avait, à cette rétractation. « Le 12 février 1693, jour fixé, qui était le premier jeudi de carême, les députés de l'Académie se rendirent à dix heures du matin à l'église, et accompagnèrent le saint sacrement qu'on porta chez La Fontaine. » (WALCKENAER.)

« Quand le saint sacrement fut arrivé dans la chambre du malade, lequel était sur un fauteuil, elle fut aussitôt remplie de monde, et d'un monde choisi : car le bruit de l'action que M. de La Fontaine allait faire s'était répandu, et un grand nombre de personnes de qualité et de gens d'esprit se joignirent à Messieurs les académiciens, et voulurent être les témoins du spectacle (1). »

La Fontaine se tourna plus particulièrement du côté de Messieurs de l'Académie, prononça une allocution pleine de repentir et déclara, quelques moments avant de recevoir le saint viatique, qu'il était désormais « résolu à passer le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence, autant que ses forces corporelles pourront le lui permettre, et à n'employer le talent de la poésie qu'à des ouvrages de piété ».

Quelques stances *sur la soumission que l'on doit à Dieu, la Paraphrase du Psaume XVII*, mais plus particulièrement la traduction de la prose *Dies iræ*, toutes trois parues en 1694, attestent assez que ces engagements n'étaient pas vains et que La Fontaine tint sa promesse avec beaucoup de ferveur.

TRADUCTION PARAPHRASÉE

DE LA PROSE « DIES IRÆ »

(1694)

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur :

(1) Lettre du R. P. Pouget, *ibid*

Des suites du péché long et juste salaire,
Le feu ravagera l'univers à son tour.
Terre et cieux passeront ; et ce temps de colère
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts :
L'ange rassemblera les débris de nos corps ;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette, en tous lieux dispersé,
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annoncé.

De quel frémissement nous nous verrons saisis !
Qui se croira pour lors du nombre des choisis ?
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paraîtront aux côtés d'un juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront ; et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

La nature et la mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vu vivre.
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal ;
Rien d'impuni. Le juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur ?
Sera-ce quelque juste ? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux ;
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage : en perdras-tu le fruit ?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,

Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne ?
 Tu ne t'es reposé que las de me chercher ;
 Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
 D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrais aisément me perdre et te venger :
 Ne le fais point, Seigneur ; viens plutôt soulager
 Le faix sous qui je sens que mon âme succombe ;
 Assure mon salut dès ce monde incertain ;
 Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
 Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
 L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
 Se fit remettre tout par son amour extrême ;
 Le larron te priant fut écouté de toi.
 La prière et l'amour ont un charme suprême.
 Tu m'as fait espérer même grâce pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur ;
 La honte de me voir infidèle et menteur,
 Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage :
 J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé
 Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
 N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis ;
 Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
 Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière ;
 Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
 Je te laisse le soin de mon heure dernière ;
 Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

La mort de Mme de La Sablière sembla menacer un moment des suites les plus funestes la tranquillité du poète ; mais, comme La Fontaine était bon, simple, aimé et recherché de tous, il ne manqua pas, au milieu de ses chagrins, de trouver les consolations les plus rares. Obligé de quitter le logis qu'il occupait chez sa protectrice, il rencontra dans la rue, à quelques pas de l'hôtel de la Sablière, M. d'Hervart, qui lui dit avec amitié : « Mon cher La Fontaine, je vous

cherchais pour vous prier de venir loger chez moi. — *J'y allais* », répondit La Fontaine; « mot admirable de candeur et d'abandon (1) », mot qui peint, avec la simplicité la plus vraie et la plus touchante, la confiance profonde et l'attachement fidèle de La Fontaine à ses amis!

III

Parmi ceux qui s'empressèrent, vers la fin, à corriger le plus efficacement, autour du poète, la rigueur du sort, il faut citer le petit-fils du roi, l'élève chéri de Fénelon, Louis, duc de Bourgogne. La Fontaine exprima sa gratitude envers le jeune prince en lui offrant non seulement quelques-unes des pièces de son douzième et dernier livre des *Fables*, mais encore en lui dédiant le recueil tout entier.

(1) TAINÉ.



FABLES (SUITE)

LIVRE DOUZIÈME

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présens que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talens ; elles embrassent toutes sortes d'événemens et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance

que ces sujets ; les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin (1). Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; et suis avec un profond respect, Monseigneur,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE
QUI FÛT NOMMÉE « LE CHAT ET LA SOURIS »

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

(1) La Fontaine avait alors soixante-treize ans.

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
 Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
 Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
 Comme le chat et la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
 Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
 Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
 Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
 Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
 Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
 Et, qui des plus puissans, quand il lui plaît, se joue :
 Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
 Mon dessein se rencontre ; et, si je ne m'abuse,
 Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
 Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
 Comme le chat de la souris.

FABLE V. — *Le vieux Chat et la jeune Souris.*

Une jeune souris, de peu d'expérience,
 Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
 Et payant de raisons le Raminagrobis :

« Laissez-moi vivre : une souris
 De ma taille et de ma dépense
 Est-elle à charge en ce logis?
 Affamerais-je, à votre avis,
 L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
 D'un grain de blé je me nourris :
 Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre ; attendez quelque temps :
 Réservez ce repas à messieurs vos enfans. »
 Ainsi parlait au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : « Tu t'es trompée ;
 Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
 Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
 Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas.
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières :
Mes enfans trouveront assez d'autres repas. »
Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

FABLE IX. — *Le Loup et le Renard.*

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince (1) en fable ait mis la chose,
Pendant que, sous mes cheveux blancs,
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.
Je ne suis pas un grand prophète,

(1) Le duc de Bourgogne s'exerçait à composer, sur les indications de Fénelon, qui lui-même était excellent fabuliste, de petits apologues en prose du genre des *Fables*.

Cependant je lis dans les cieux
 Que bientôt ses faits glorieux
 Demanderont plusieurs Homères :
 Et ce temps-ci n'en produit guères ;
 Laissant à part tous ces mystères,
 Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tout mets
 J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
 C'est une viande qui me lasse.
 Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
 J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
 Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce,
 Rends-moi le premier de ma race
 Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
 — Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère ;
 Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
 Il vint ; et le loup dit « : Voici comme il faut faire,
 Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »

Le renard, ayant mis la peau,
 Répétait les leçons que lui donnait son maître.
 D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
 Puis enfin il n'y manqua rien.
 A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
 Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
 Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,
 Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
 Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.
 L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups :
 Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
 Et laisse seulement une brebis pour gage.
 Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
 Il entendit chanter un coq du voisinage.
 Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
 Jetant bas sa robe de classe,
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
 Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
 Prétendre ainsi changer est une illusion :

L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

FABLE XIV. — *L'Amour et la Folie* (1).

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience :
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieus.
Vénus en demande vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris.
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas :
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;

(1) Emprunté à Louise Labbé : *Débats de l'Amour et de la Folie*. On lit à ce propos, dans Voltaire, au mot *fable* (*Dictionnaire philosophique*) : « La plus belle fable des Grecs est celle de Psyché ; la plus plaisante fut celle de la Matrone d'Ephèse ; la plus jolie, parmi les modernes, fut celle de la Folie qui, ayant crevé les yeux de l'Amour, est condamnée à lui servir de guide. »

Le dommage devait être aussi réparé.
 Quand on eut bien considéré
 L'intérêt du public, celui de la partie,
 Le résultat enfin de la suprême cour
 Fut de condamner la Folie
 A servir de guide à l'Amour.

FABLE XVII. — *Le Renard, le Loup et le Cheval* (1).

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
 Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
 Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,
 Un animal paît dans nos prés,
 Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
 Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :
 Fais-moi son portrait, je te prie.
 Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
 Repartit le renard, j'avancerais la joie
 Que vous aurez en le voyant.
 Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
 Que la fortune nous envoie. »
 Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
 Assez peu curieux de semblables amis,
 Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
 « Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
 Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
 Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
 Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs :
 Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
 Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
 « Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire :
 Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
 Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
 Le loup, par ce discours flatté,
 S'approcha. Mais sa vanité
 Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
 Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,

(1) Voir le passage du *Roman de Renart* : *C'est de la jument et de Yscngrin*.
 « Cette fable fut lue par La Fontaine le 1^{er} juillet de l'année 1684 à la séance
 de l'Académie française tenue pour la réception de Boileau. » (WALCKENAER.)

Mal en point, sanglant, et gâté.
 « Frère, dit le renard, ceci nous justifie
 Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
 Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
 Que de tout inconnu le sage se méfie. »

FABLE XXIII. — *Le Renard anglais.*

A MADAME HARVEY (1)

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens ;
 Avec cent qualités trop longues à déduire,
 Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
 Et les affaires et les gens,
 Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
 Malgré Jupiter même et les temps orageux :
 Tout cela méritait un éloge pompeux :
 Il en eût été moins selon votre génie ;
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
 Y coudre encore un mot ou deux
 En faveur de votre patrie :
 Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
 Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
 Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
 Ils étendent partout l'empire des sciences.
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
 Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;
 Même les chiens de leur séjour
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
 Vos renards sont plus fins (2), je m'en vais le prouver
 Par un d'eux, qui, pour se sauver,
 Mit en usage un stratagème
 Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,

(1) Élisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II, et sœur de lord Montaigu, ambassadeur d'Angleterre à Paris.

(2) Le trait, cité plus loin par La Fontaine, n'en est pas moins d'un renard français puisque c'est au *Roman de Renart* que le poète a emprunté sa fable.

Passa près d'un patibulaire.
 Là, des animaux ravissans,
 Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
 Pour l'exemple pendus, instruisaient les passans.
 Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
 Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
 Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
 Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute (1), parvenues
 A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
 Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
 Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
 Il ne pût soupçonner ce tour assez plaisant.
 « Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :
 Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes

Où sont tant d'honnêtes personnes.
 Il y viendra, le drôle ! » Il y vint, à son dam.
 Voilà maint basset clabaudant ;
 Voilà notre renard au charnier se guindant.
 Maître pendu croyait qu'il en irait de même
 Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;
 Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses houx.
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
 Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
 N'auroit pas cependant un tel tour inventé ;
 Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
 Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
 Mais le peu d'amour pour la vie
 Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
 D'autres traits sur votre sujet ;
 Tout long éloge est un projet
 Peu favorable pour ma lyre :
 Peu de nos chants, peu de nos vers,
 Par un encens flatteur amusent l'univers,
 Et se font écouter des nations étranges.
 Votre prince vous dit un jour
 Qu'il aimait mieux un trait d'amour

(1) Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui remettent les autres chiens sur la piste lorsqu'ils l'ont perdue.

Que quatre pages de louanges.
 Agréez seulement le don que je vous fais
 Des derniers efforts de ma muse ;
 C'est peu de chose ; elle est confuse
 De ces ouvrages imparfaits.
 Cependant ne pourriez-vous faire
 Que le même hommage pût plaire
 A celle qui remplit vos climats d'habitans
 Tirés de l'île de Cythère ?
 Vous voyez par là que j'entends
 Mazarin (1), des Amours déesse tutélaire.

FABLE XXVII. — *Le Juge arbitre, l'Hospitalier,
 et le Solitaire* (2).

Trois saints, également jaloux de leur salut,
 Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses
 Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrens
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
 La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie.
 Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue ; et le soin de soulager les maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
 Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
 Chagrins, impatiens, et se plaignant sans cesse :

(1) Hortense Mancini, duchesse de Mazarin.

(2) Cette fable, empruntée pour l'idée aux *Vies des saints Pères des déserts et de quelques saintes* traduites en français par Arnaud d'Andilly (1647-53), avait été très remarquée du P. Bouhours qui l'avait insérée dans son *Recueil de vers choisis* : « C'est, dit le fidèle Walckenaer, l'une des meilleures que La Fontaine ait écrites. » C'est aussi la dernière.

« Il a pour tels et tels un soin particulier,
 Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
 Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
 Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
 A nul des deux ne convenait :
 Jamais le juge ne tenait
 A leur gré la balance égale.

De semblables discours rebutaient l'appointeur.
 Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
 Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
 Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
 Vont confier leur peine au silence des bois.
 Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
 Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
 Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
 « Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

Qui, mieux que vous, sait vos besoins?
 Apprendre à se connaître est le premier des soins
 Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
 Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
 Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
 La vase est un épais nuage
 Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
 — Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
 Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert. »
 Ainsi parla le solitaire.

Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.
 Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
 Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade.
 Il faut des médecins, il faut des avocats ;
 Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas ;
 Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
 Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
 O vous, dont le public emporte tous les soins,
 Magistrats, princes et ministres,
 Vous que doivent troubler mille accidens sinistres,
 Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,

Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir ?

IV

Ce livre XII^e des *Fables* est le dernier des grands ouvrages que La Fontaine put achever avant sa mort. Encore que, le 26 octobre 1694, le poète ait écrit à son cher ami de Maucroix : « J'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans (1) », un affaiblissement de plus en plus grand se manifestait dans sa santé; une nouvelle lettre écrite de Paris, au même Maucroix, quelques mois après, le 10 février 1695, témoigne assez que cette confiance avait peu duré :

A MONSIEUR DE MAUCROIX

10 février 1695.

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons (2) me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'ins-

(1) Cette lettre, dont on ne possédait jusqu'ici que les fragments publiés par Maucroix, a été restituée récemment dans son intégrité, en une plaquette de luxe, par les soins de la Société des Bibliophiles lyonnais. Voici le passage où se trouve la phrase que nous citons : « Hier, un des aumosniers de M. l'Archevesque de Reims me rencontra; c'est un blond, homme de musique et qui a ce me semble la voix fort belle, il me dit que tu te plaignois de ma paresse, je pense pourtant t'avoir écrit depuis le voyage de Chasteau-Thierry; il me dit aussi que tu te portes à merveille, j'en suis ravi, j'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans. »

(2) Silléri, évêque de Soissons, membre de l'Académie française.

pirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher ! mourir n'est rien : mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

Effrayé de l'état alarmant dans lequel ce billet lui montrait l'ami le meilleur et le plus cher qu'il ait eu jamais en sa vie, Maucroix répondit par cette lettre qui n'est pas précieuse seulement par les sentiments qu'elle exprime, mais encore par cette affirmation que jusqu'à la fin La Fontaine puisa, dans la bonté de Racine, une consolation et un réconfort de tous les instants.

RÉPONSE DE MONSIEUR DE MAUCROIX

14 février 1695.

Mon cher ami, la douleur que ta dernière lettre me cause est telle que tu te la dois imaginer. Mais en même temps je te dirai que j'ai bien de la consolation des dispositions chrétiennes où je te vois. Mon très-cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu. Prends-y donc une entière confiance, et souviens-toi qu'il s'appelle le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Invoque-le de tout ton cœur. Qu'est-ce qu'une véritable contrition ne peut obtenir de cette bonté infinie ? Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi les restes de ta vie, et souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon bon, mon ancien et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très-grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps, et de celle de ton âme !

Ce fut deux mois seulement après la réception de cette lettre, le 13 avril 1695, que La Fontaine, âgé de soixante-treize ans, décéda dans l'hôtel de la rue Plâtrière où son ami, M. d'Hervart, lui avait donné asile. Ainsi, Jean s'en alla comme il était venu, toujours modeste et discret, sans beaucoup de bruit; sa dépouille fut portée aux Saints-Innocents, ce qui était bien le cimetière qui convint le mieux à un ingénu de sa sorte. Le duc de Saint-Simon enregistra d'une façon assez sèche cette mort qui eût dû jeter la consternation dans le cœur de tous les écrivains et de tous les poètes; Boileau ne témoigna pas d'une effusion beaucoup plus grande dans le court et banal billet qu'il fit tenir à Maucroix; seul, Fénelon, « dans un éloge en latin qu'il donna à traduire à son royal élève le duc de Bourgogne, fit ressortir, dit M. A. Pauly, toute l'étendue de la perte que venaient de faire les lettres françaises ».

« La Fontaine n'est plus (dit Fénelon, dans cet écrit)! Il n'est plus! et avec lui ont disparu les jeux badins, les ris folâtres, les grâces naïves et les doctes Muses... » Et Fénelon eût pu dire encore : « Il n'est plus, le plus tendre et le meilleur des hommes, le poète « unique dans son genre d'écrire (1) » ; il n'est plus le *fablier* qui faisait parler les hommes et les animaux, celui que les dieux inspiraient; on ne verra plus son sourire, on ne goûtera plus sa malice; on n'entendra plus ses propos. « Pleurez, nymphes de Vaux! Psyché l'a emmené dans son temple. »

(1) Mots d'une harangue prononcée, le 3 juin 1693, à peine deux ans avant la mort de La Fontaine, par M. de La Bruyère, à l'Académie.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DES BIBLIOGRAPHIES

1^o Au tome 9^e des *Œuvres de Jean de La Fontaine* (Collection des *Grands écrivains de la France* publiée sous la direction de M. Ad. REGNIER, Paris, Hachette, 1883), on trouvera la bibliographie la plus étendue des œuvres de La Fontaine et de tous les ouvrages se rapportant à cet auteur.

2^o M. Alphonse PAULY a placé à la suite de sa *Notice sur la vie et les ouvrages de Jean de La Fontaine* (1 vol. in-16. Paris, 1891) un excellent essai bibliographique.

3^o L'on doit enfin à M. le comte de ROCHAMBEAU une importante *Bibliographie des Œuvres de La Fontaine*. Paris, Rouquette, 1911.

Les amateurs des magnifiques éditions anciennes et modernes des *Contes* et des *Fables* (*Contes*, édition dite des Fermiers généraux, etc... *Fables* : l'admirable édition avec les figures d'OUDRY, etc...) consulteront avec fruit les deux ouvrages suivants :

1^o Docteur Armand DESPRÈS : *Les Éditions illustrées des Fables de La Fontaine*. Paris, 1892, in-8^o.

2^o A. HÉDÉ-HAUY : *Les Illustrations des Contes de La Fontaine*. Paris, 1893, grand in-8^o.

II

LES ŒUVRES DE LA FONTAINE

A

Editions originales.

- 1^o *L'Eunuque*, comédie, à Paris, 1654, in-4^o.
- 2^o *Élégie*, Paris, 1661, in-4^o. Édition originale anonyme de l'*Élégie aux nymphes de Vaux*.
- 3^o *Nouvelles en vers, tirées de Boccace et de l'Arioste*, par M. DE LA FONTAINE, Paris, chez Claude Barbin ; 1665, in-12.
- 4^o Deuxième partie des *Contes et Nouvelles en vers*, de M. DE LA FONTAINE, à Paris, chez Claude Barbin (1), vis-à-vis le portail de la Sainte-Chapelle, au *Signe de la croix*, 1666, in-12.
- 5^o *Fables choisies mises en vers*, par M. DE LA FONTAINE, Paris (Barbin), 1668, in-4^o.
- 6^o *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, par M. DE LA FONTAINE, Paris (Barbin), 1669, in-8^o.
- 7^o *Fables nouvelles et autres poésies*, de M. DE LA FONTAINE, Paris (Denys Thierry), 1671, in-12.
- 8^o *Contes et nouvelles en vers*, de M. DE LA FONTAINE, 3^e partie. Paris (Claude Barbin), 1671, in-12.
- 9^o *Recueil de Poésies chrestiennes et diverses*. Paris (Pierre Le Petit), 1671, 3 vol. in-12.
- 10^o *Poème de la Captivité de Saint-Malo*. Paris (Barbin), 1673, in-12.
- 11^o *Nouveaux Contes* de M. DE LA FONTAINE. A Mons, chez Gaspard Migeon, 1674, in-8^o (Édit. originale de la 4^e partie des *Contes*, imprimée clandestinement).

(1) M. Anatole France, étudiant la *Princesse de Clèves*, écrit : « *La Princesse de Clèves* parut en 1678, au printemps, chez Claude Barbin, sur le second peron de la Sainte-Chapelle. Barbin éditait les plus excellents auteurs. Boileau, La Fontaine et Racine. C'était la bonne marque. »

12° *Fables choisies mises en vers* par M. DE LA FONTAINE et par lui revues, Paris (Denys Thierry et Cl. Barbin), 1678-79, 4 vol. in-12.

13° *Poème du quinquina et autres ouvrages en vers* de M. DE LA FONTAINE. Paris (Thierry et Barbin), 1682, in-12.

14° *Ouvrages de prose et de poésie* des sieurs DE MAUCROY et DE LA FONTAINE. Paris (Barbin), 1685, 2 vol. in-12.

15° *Fables choisies mises en vers*, par M. DE LA FONTAINE et par lui revues. 1^{re}, 5^e parties, Paris, 1688-94. 2 vol. in-8°. (Contenant les livres I à XII.)

16° *Astrée*, tragédie par M. DE LA FONTAINE. Paris, 1691, in-4°.

17° *Fables choisies* par M. DE LA FONTAINE (dernière partie des *Fables*), Paris (Barbin) 1694, in-12.

18° *Les Œuvres posthumes* de M. DE LA FONTAINE. Paris, 1696, in-12. (Recueil publié par Mme Ulrich et dédié au marquis de Sablé.)

19° *Pièces de théâtre* de M. DE LA FONTAINE, à la Haye, 1702, in-12. (Ouvrage contenant *Le Florentin*, *Ragotin*, *Je vous prens sans verd*).

20° *La Coupe enchantée*, comédie. Paris, 1710, in-12.

21° *Adonis*, poème par J. DE LA FONTAINE tel qu'il fut présenté à Fouquet en 1658. Publié pour la première fois par C.-A. WALCKENAER. Paris, 1825, in-8°.

B

Editions modernes complètes.

1° *Œuvres complètes* de Jean DE LA FONTAINE publiées par C.-A. WALCKENAER. Paris, 1822-23, 6 vol. in-8°.

2° *Œuvres complètes* de Jean DE LA FONTAINE publiées par Ch. MARTY-LAVEAUX. Paris, 5 vol. 1857-77, in-12.

3° *Œuvres complètes* de Jean DE LA FONTAINE publiées par Louis MOLAND. Paris, 1876, 2 vol. in-8°.

4° *Œuvres complètes* de Jean DE LA FONTAINE publiées par Alphonse PAULY. Paris, 1875-84, 6 vol. in-8°.

5^o *Œuvres complètes* de Jean DE LA FONTAINE publiées par Ad. RÉGNIER (collection des *Grands Ecrivains de la France*), nouv. édit. revue et augmentée par M. Henri RÉGNIER, Paris, 1883-92, 11 vol. in-8^o.

C

Editions modernes d'œuvres détachées.

Les éditions modernes des œuvres détachées, principalement des *Contes* et des *Fables*, sont innombrables. Nous ne pouvons en citer que quelques-unes :

Fables, avec une préface de Théodore DE BANVILLE, 1883, 2 vol. in-18.

Fables avec une notice sur La Fontaine et des notes par Anatole FRANCE, 1883, in-16.

La Coupe enchantée, comédie en un acte par LA FONTAINE et CHAMPMESLÉ, préface de G. d'HEYLLI, 1884, in-12.

Fables, publiées par D. JOUAUST, 1886, 2 vol. in-16.

Fables, classées par ordre de difficulté avec notices en tête de chaque fable, etc..., par A. GAZIER, 1886, in-12.

Contes, avec illustrations de FRAGONARD, réimpression de l'édition de Didot (1795), revue et augmentée d'une notice par A. de MONTAIGLON, 1891, 2 vol. in-4^o.

Épîtres. Discours à Mme de La Sablière. Épître à Huet. Publiés par Félix HÉMON, 1894, in-12.

Philémon et Baucis. Choix de fables, avec introduction par THIRION, 1899, in-16.

Les Amours de Psyché et de Cupidon, suivies d'*Adonis*, poème, nouv. édit., préface de J. CLARETIE, 1899-1902, 2 vol. in-4^o.

Fables choisies de J. de La Fontaine, traduites en prose latine par F. DE SALIGNAC-FÉNELON. Nouv. édit. critique avec introd. et documents inédits relatifs à l'éducation du duc de Bourgogne, par l'abbé BÉZY, 1905, in-8^o.

D

Œuvres inédites.

M. H. RÉGNIER renvoie, pour les inédits de La Fontaine :

1° A la note bibliographique insérée par MONMERQUÉ dans son édit. des *Historiettes* de Tallemant des Réaux (Paris, 1840, in-12, t. 1^{er}, p. 66).

2° A *l'Amateur d'autographes*, publié sous la direction de M. E. CHARAVAY. (N^{os} 257 et 258, février-mars 1875.)

3° Au *Bulletin du Bibliophile* (août 1835, novembre 1836, janvier et mai 1837, octobre 1839, juillet 1841, septembre et octobre 1842).

Signalons enfin qu'un *Texte non cité de La Fontaine* a été publié par M. P. Paul PLAN, 1903, in-8°.

III

BIOGRAPHIE

Charles PERRAULT : *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant le siècle de Louis XIV*, 1696, 2 vol. in-fol.

MONTENAULT : *Vie de La Fontaine*, 1758, in-8°.

Mathieu MARAIS : *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1811, in-12.

C.-A. WALCKENAER : *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, 1820, in-8°.

Georges MONVAL : *Les Tombeaux de Molière et de La Fontaine*, 1882.

Paul MESNARD, Notice en tête des *Œuvres de La Fontaine* (Collection des Grands Écrivains de la France), t. 1^{er}, 1883, in-8°.

G. HANOTAUX : *Note sur la famille maternelle de J. de La Fontaine*. Paris, 1889.

Vicomte DE GROUCHY : *Documents inédits sur J. de La Fontaine*, 1893, in-8°.

L. SALESSE : *J. de La Fontaine et Marie Héricart*. Château-Thierry, 1894, in-8°.

G. LAFENESTRE : *La Fontaine*, 1895, in-12.

E. JOVY : *Pour quelle raison et à quelle date La Fontaine cessa-t-il d'être maître des eaux et forêts*, 1904, in-8°.

Émile DERAINE : *Au pays de Jean de La Fontaine*, notes d'histoire sur Château-Thierry, 1909, in-8°.

IV

ÉTUDES SUR LA FONTAINE

VOLTAIRE : *Dictionnaire philosophique*. Au mot *Fable*.

CHAMFORT : *Eloge de La Fontaine*, ouvrage qui a remporté le prix au concours proposé par l'Académie de Marseille en 1774 (1).

SAINTE-BEUVE : *La Fontaine*, dans *Portraits littéraires* (t. 1^{er}), *Causeries du lundi* (t. VII).

Th. LORIN : *Vocabulaire pour les œuvres de La Fontaine*, 1852, in-8°.

MARTY-LAVEAUX : *Essai sur la langue de La Fontaine*, 1853, in-8°.

TAINE : *La Fontaine et ses fables*, 1853, in-8°. Édition entièrement refondue en 1860.

DAMAS-HINARD : *La Fontaine et Buffon*, 1861.

SAINT-MARC GIRARDIN : *La Fontaine et les fabulistes*, 1867, 2 vol. in-8°.

DE BALZAC : *Œuvres complètes*, t. XXII ; une préface à *La Fontaine*, 1872.

L. NICOLARDOT : *La Fontaine et la Comédie humaine*, 1885.

Émile FAGUET : *La Fontaine*, 1889, in-8°.

F. BRUNETIÈRE : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 1903. Voir, du même : *La Fontaine* (dans la *Grande Encyclopédie*).

J.-P. NAYRAC : *La Fontaine. Ses facultés psychiques. Sa philosophie*, etc., 1908.

(1) « L'accessit fut décerné à GAILLARD. Deux autres éloges, l'un de LA HARPE et l'autre de NAIGEON, avaient également concouru. » (Note de F. Brunetière)

Table DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	Pages. I
----------------------	-------------

CHAPITRE PREMIER

Origine et débuts de La Fontaine.

<i>I. Naissance et jeunesse du poète. — II. Débuts littéraires. — III. « Les Rieurs du Beau-Richard »</i>	1
ODE POUR LA PAIX.....	7
LES RIEURS DU BEAU-RICHARD.....	9

CHAPITRE II

La Fontaine et Fouquet.

<i>I. Fouquet protège les lettres. — II. La Fontaine et le Surintendant. — III. Le « Songe de Vaux ». — IV. La Fête de Vaux et la dis- grâce de Fouquet. — V. Fidélité de La Fontaine à Fouquet dans le malheur</i>	19
A M. FOUQUET, EN TÊTE D'UN MANUSCRIT DU POÈME D'ADONIS.....	21
ÉPIÏRE A M. PELLISSON.....	22
BALLADE A M. FOUQUET POUR LE PONT DE CHATEAU- THIERRY.....	24
FRAGMENTS DU SONGE DE VAUX.....	26

Avertissement, 26; — Fragment I, 26; — Fragment II, 28; — Fragment III, 29; — Fragment IV : Danse de l'Amour, 32; — Fragment V : Acante se promène à la cascade : singulières faveurs qu'il y reçut du sommeil, 34.	
A M. DE MAUCROIX : RELATION D'UNE FÊTE DONNÉE A VAUX.	42
A M. DE MAUCROIX : LA FONTAINE LUI FAIT PART DE L'ARRESTATION DU SURINTENDANT.	48
ÉLÉGIE POUR M. FOUQUET : AUX NYMPHES DE VAUX.	49
LETTRE A M. FOUQUET	51
ODE AU ROI : POUR M. FOUQUET.	52

CHAPITRE III

La Fontaine et sa femme.

<i>I. Simplicité de La Fontaine. — II. Le Mal marié. — III. Voyage de Paris en Limousin.</i>	55
POUR M ^{lle} COLLETET, SUR SON PORTRAIT PEINT PAR SÈVE.	57
LE MAL MARIÉ.	59
LETTRES DE LA FONTAINE A SA FEMME.	63
I. Relation d'un voyage de Paris en Limousin, en 1663, 63; — II. Suite du même voyage, 66; — III. Suite du même voyage, 72; — IV. Suite du même voyage, 75; — V. Suite du même voyage, 79; — VI. Suite du même voyage, 87.	

CHAPITRE IV

Le conteur et le fabuliste.

<i>I. Mme de Bouillon. — II. Premiers contes. — III. Premières « fables choisies mises en vers ». — IV. La Fontaine, dans les FABLES, peint les mœurs.</i>	93
CONTES.	99
LIVRE PREMIER. — Le paysan qui avait offensé son seigneur, 99.	
LIVRE II. — A femme avare galant escroc, 102.	
FABLES CHOISIES MISES EN VERS.	103
LIVRE PREMIER. — I. A Monseigneur le Dauphin, 108; — II. La cigale et la fourmi, 108; — III. La grenouille qui	

veut se faire aussi grosse que le bœuf, 109; — IX. Le rat de ville et le rat des champs, 110; — XVI. La mort et le bûcheron, 111; — XXII. Le chêne et le roseau, 112.

LIVRE II. — X. L'âne chargé d'éponges et l'âne chargé de sel, 113; — XI et XII. Le lion et le rat; la colombe et la fourmi, 114.

LIVRE III. — I. Le meunier, son fils et l'âne, 115; — XI. Le renard et les raisins, 118.

LIVRE IV. — II. Le berger et la mer, 118; — IV. Le jardinier et son seigneur, 119; — XI. La grenouille et le rat, 121; — XV. Le loup, la chèvre et le chevreau, 122; — XVI. Le loup, la mère et l'enfant, 124; — XXI. L'œil du maître, 125; — XXII. L'alouette et ses petits avec le maître d'un champ, 126.

LIVRE V. — I. Le bûcheron et Mercure, 128; — VI. La vieille et les deux servantes, 130.

LIVRE VI. — V. Le cochet, le chat et le souriceau, 131.

CHAPITRE V

Du roman de « Psyché » aux « Élégies ».

- I. *Du sentiment de l'amitié chez La Fontaine; la société des quatre amis.* — II. *Les « Amours de Psyché et de Cupidon ».* — III. *Du paysage à propos d'« Adonis ».* — IV. *Les « Élégies ».* 135

LES DEUX PIGEONS..... 136

LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON..... 140

LIVRE PREMIER, 140; — LIVRE II, 145.

ÉLÉGIES..... 173

III. A Clymène, 173; — IV. A Clymène, 175; — V. A Clymène, 176.

CHAPITRE VI

La Fontaine et le monde.

- I. *La Fontaine collabore à « un recueil de poésies chrétiennes et diverses ».* — II. *Le troisième livre des « Contes ».* — III. *Relations et amitiés de La Fontaine.* — IV. *Nouveau recueil de « Fables ».*..... 179

A MONSIEUR LE PRINCE DE CONTI.....	180
PRÉFACE AU RECUEIL DE « POÉSIES CHRETIENNES ET DIVERSES ».....	181
POUR S. A. E. MGR LE CARDINAL DE BOUILLON.....	186
LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE.....	187
L'AMOUR MOUILLÉ.....	192
ÉPITAPHE DE MOLIÈRE (1673).....	195
A MONSIEUR DE TURENNE.....	196
LETTRE A MADEMOISELLE DE CHAMPMESLÉ.....	201
AUTRE LETTRE A LA MÊME.....	202
A MADAME DE MONTESPAN (DÉDICACE).....	203
FABLES.....	206

LIVRE VII. — I. Les animaux malades de la peste, 206 ; — III. Le rat qui s'est retiré du monde, 208 ; — IV. Le héron, 209 ; — IX. Le coche et la mouche, 210 ; — X. La laitière et le pot-au-lait, 211 ; — XI. Le curé et le mort, 212.

LIVRE VIII. — II. Le savetier et le financier, 214 ; — XIII. Tircis et Amarante (Pour Mademoiselle de Sillery), 215 ; — XIV. Les obsèques de la lionne, 217.

LIVRE IX. — III. Le singe et le léopard, 219 ; — IV. Le gland et la citrouille, 220 ; — IX. L'huître et les plaideurs, 221.

LIVRE X. — I. Les deux rats, le renard et l'œuf (Discours à Madame de La Sablière), 223 ; — III. La tortue et les deux canards, 229.

LIVRE XI. — VI. Le loup et le renard, 230 ; — VII. Le paysan du Danube, 231.

CHAPITRE VII

La Fontaine et Mme de La Sablière.

<i>I. Mme de La Sablière. — II. La Fontaine nommé à l'Académie.</i>	
<i>— III. Attachement de La Fontaine à sa protectrice.....</i>	235
DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.....	237
REMERCIEMENT PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 2 MAI 1684.....	241
A MADAME DE LA SABLIÈRE (DÉDICACE DE LA FABLE : LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT).....	247

CHAPITRE VIII

La Fontaine et les anciens.

<i>I. La « Matrone d'Ephèse ». — II. La Fontaine, Condé et les autres princes de Conti. — III. « Philémon et Baucis ». — IV. L'imitation des anciens. — V. L' « épître à Huet » et la querelle des anciens et des modernes.....</i>	249
LA MATRONE D'ÉPHÈSE.....	249
PHILÉMON ET BAUCIS.....	258
DAPHNIS ET ALCIMADURE.....	263
SUR PLATON.....	266
ÉPITAPHE DE CLAUDE HOMONÉE, ÉPOUSE D'ATIMÈTE.....	268
ÉPITRE A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE SOISSONS (HUET), EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN DE LA TRADUCTION D'ORAZIO TOSCANELLA.....	270

CHAPITRE IX

Le théâtre de La Fontaine.

<i>I. Opéras et comédies. — II. Tragédie d' « Achille ». — III. Le « Florentin ».....</i>	275
GALATÉE : Chanson du berger Timandre.....	277
ACHILLE (tragédie) : Acte II.....	280
LE FLORENTIN (comédie) : Scènes VIII à XV.....	287

CHAPITRE X

Les dernières années de La Fontaine.

<i>I. La Société du Temple. — II. Maladie du poète; sa conversion; ses poésies religieuses. — III. Le XII^e livre des « Fables ». — IV. Mort de La Fontaine.....</i>	299
ÉPITRE A S. A. S. MGR LE DUC DE VENDOME.....	301
TRADUCTION PARAPHRASÉE DE LA PROSE « DIES IRÆ ».....	304
FABLES.....	308
LIVRE XII. — A Monseigneur le duc de Bourgogne, 308;	

— A Monseigneur le duc de Bourgogne (qui avait demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée « le Chat et la souris »), 309; — V. Le vieux chat et la jeune souris, 310; — IX. Le loup et le renard, 311; — XIV. L'amour et la folie, 313; — XVII. Le renard, le loup et le cheval, 314; — XXIII. Le renard anglais, 315; — XXVII. Le juge arbitre, l'hospitalier et le solitaire, 317.

A MONSIEUR DE MAUCROIX.....	319
RÉPONSE DE MONSIEUR DE MAUCROIX.....	320
<i>Bibliographie</i>	323

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

Rue Garancière, 8

